



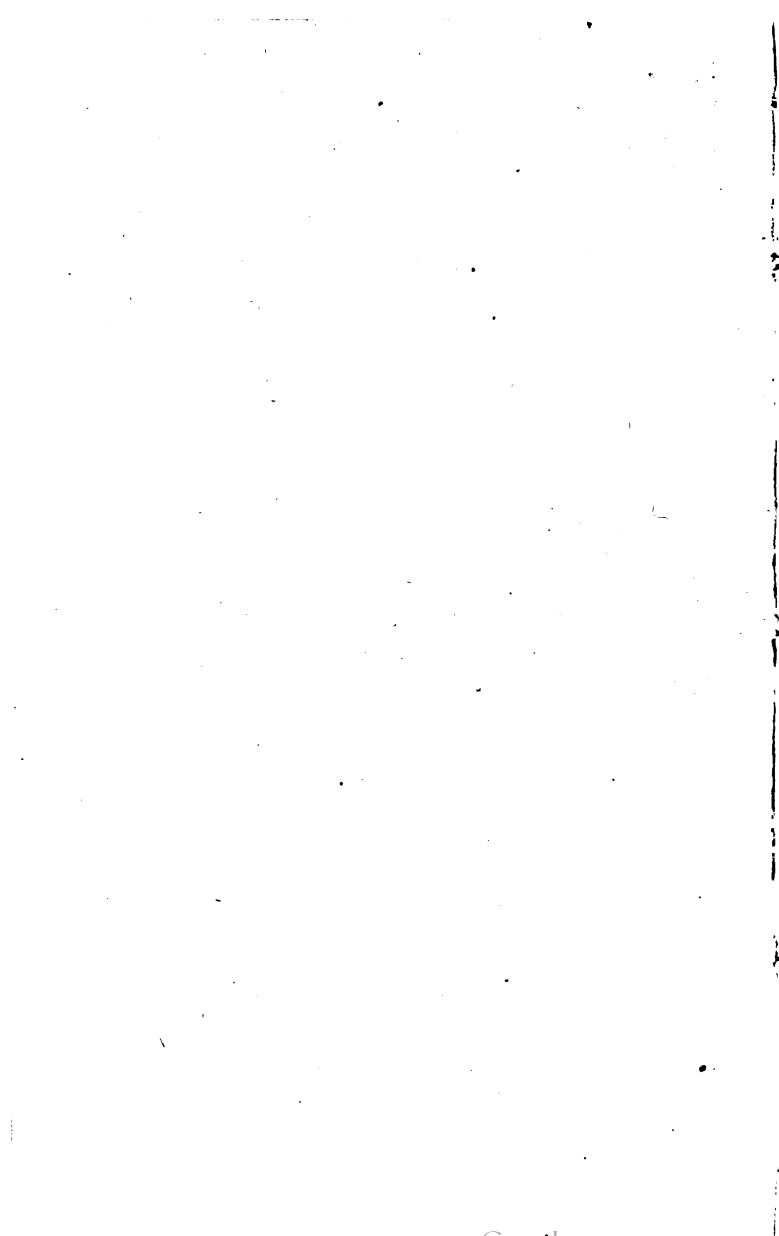
BIBLIOTHÈQUE
des pasteurs
7, ch. des Cèdres
1004 - LAUSANNE

TG 160.

7

Digitized by Google

1. The first part of the document is a list of names and dates, arranged in a vertical column on the left side of the page. The names are written in a cursive script, and the dates are written in a simpler, more legible script. The list appears to be a record of some kind, possibly a list of births or deaths, given the format of the entries.



DE L'ESPRIT

PAR M. DE LA HARPE

DES CHOSES.

DE L'IMPRIMERIE DE LARAN.

DE L'ESPRIT DES CHOSES,

O U

COUP-D'ŒIL PHILOSOPHIQUE

Sur la nature des êtres et sur l'objet de leur
existence;

O U V R A G E

*Dans lequel on considère l'homme comme
étant le mot de toutes les énigmes.*

Quia mens hominis rerum universalitatis speculum est.

PAR LE PHILOSOPHE INCONNU.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez { LARAN, imprimeur-libraire, rue Neuve-des-
Petits-Champs, n°. 81.
DEBRAY, libraire au palais Egalité, galerie
de bois.
FAYOLLE, libraire ; rue Honoré ; près le
temple du Génie.

AN 8.

E R R A T A.

Page 27, ligne dernière : insassiable, lisez insaisissable.

Page 159, lignes 26 et 27, supprimer les parenthèses.

DE L'ESPRIT DES CHOSES.

Idee du plan de cet Ouvrage.

L'HOMME veut donner une raison à tout ce qu'il fait et en trouver à tout ce qu'il voit : j'ai présumé de-là qu'il devoit y en avoir à tout ce qui existoit, et que l'œil de l'homme étoit comme un juge souverain, établi pour discerner universellement la raison des choses, et la maintenir par-tout dans la jouissance de ses droits.

Dès lors j'ai cru devoir prendre cet homme lui-même pour mon optique, afin de tâcher d'acquérir des notions saines sur l'existence, la destination et les propriétés de tous les objets que j'approcherois de cet utile instrument.

En effet, me suis-je dit, ce ne doit pas être en vain que l'esprit de l'homme desire et cherche par-tout, comme il le fait, un point d'appui sur lequel reposent en paix toutes les facultés qui le constituent. Il a besoin de découvrir un axiôme vaste et lumineux qui le délivre des tourmens de son universelle incertitude ; il lui faut une clarté totale que rien ne puisse voiler, ni éteindre ; qui soit pour sa pensée comme un centre inamovible, assez puissant pour servir de pivot général à toute l'économie des choses, et assez fécond pour vivifier et harmoniser

la grande famille qui compose le cercle des êtres : c'est dire, en dernière analyse, qu'il soupire après la vérité, et après la vérité toute entière.

C'est ce desir qui, étant rapproché de mon optique, est devenu pour moi un témoin important et qui m'a paru du plus grand poids : car, selon un adage très commun, mais très instructif, on n'a point de desir pour une chose dont on n'a point de connaissance :

Ainsi, 1°. Ce desir seul prouve que l'homme a en lui des aperçus de la vérité, et qu'il la pressent, quelque embarrassé qu'il soit pour s'en rendre compte ;

2°. On ne peut pas pressentir, sans qu'il y ait une base quelconque qui serve d'élément à nos pressensations, quelque confuses et quelque désordonnées qu'elles soient, comme dans les rêves et dans les délires, ou comme lorsque je tiens une boule de cire entre deux de mes doigts croisés ; de façon que nos desirs ardents pour arriver à la vérité, et la connoissance, quoiqu'informe, que nous avons d'elle, sont une des démonstrations de son existence.

3°. Nous trouvons là aussi une forte présomption que notre esprit est d'une nature réelle, et susceptible de participer à cette lumière impérissable : car il n'y a de desirs qu'entre des êtres analogues ; ainsi nous ne désirerions pas la vérité, si nous n'étions pas de son espèce.

Enfin, nous trouvons une nouvelle preuve de l'existence de cette vérité, ainsi que de notre analogie avec elle dans un fait incontestable, qui nous apprend que la pensée de l'homme ne peut vivre

que d'admiration, et qu'il est le seul qui en soit susceptible parmi tous les autres êtres de la nature : car, si nous avons perpétuellement le besoin d'admirer, il faut qu'il y ait perpétuellement au-dessus de nous quelque chose qui puisse satisfaire en nous cet intarissable appétit, et, réciproquement, cette source inépuisable et éternelle de l'admiration ne pourroit jamais produire aucun sentiment dans nous, si elle ne trouvoit pas dans notre être l'affinité naturelle et nécessaire pour y opérer une si sublime et si délicieuse combinaison.

Aussi pouvons-nous dire que, s'il n'y avoit que de la matière, comme la grossière philosophie se plaît tant à l'enseigner, il en résulteroit deux effets bien contraires à tout ce que l'observation nous indique.

Le premier seroit que jamais ce besoin d'admiration que nous éprouvons, ne se seroit fait sentir parmi les êtres : car, même les animaux qui partagent presque toutes nos autres affections, n'annoncent que de la stupéfaction ou rien, pour peu qu'on étende ou qu'on varie le cercle des relations bornées où ils sont circonscrits, et que l'on veuille les approcher de ces torrens d'admiration qui nous remplissent. On voit aussi qu'ils jouissent ténébreusement de tous les bienfaits de la nature, que nous avons le pouvoir et le plaisir d'analyser, tout en en jouissant comme eux. On voit enfin que devant les phénomènes imposans de cette nature, ils fuient, ils s'étonnent, tandis que nous jugeons, que nous calculons, que nous admirons.

Le second effet seroit que cette source radicale

ou ce principe nécessaire d'admiration, qui existe au-dessus de nous, ne trouveroit pas non plus un lieu de repos, où il pût déposer les trésors dont il est plein, et qu'il ne peut s'empêcher de chercher à répandre : car nous voyons bien que ce principe traverse toutes les substances de la nature, sans qu'elles puissent s'en apercevoir et sans qu'elles puissent l'admirer, comme nous voyons qu'il traverse toutes nos substances corporelles, pour arriver jusqu'à nous, sans qu'elles s'en aperçoivent et sans qu'elles l'admiront ; parce que ni les unes, ni les autres ne peuvent le saisir, l'embrasser et le fixer en se liant à lui, au lieu qu'il trouve ce lieu de repos dans la pensée de l'homme et dans l'âme humaine ; et parce que toutes les preuves ci-dessus se réunissent pour nous convaincre que cette âme humaine a une base propre à le retenir, à le sentir et à sympathiser avec lui.

Ce n'est qu'alors que le plan peut se remplir ; car, s'il est vrai qu'il ne puisse y avoir d'idées de la vérité en nous, sans que nous ayons de l'analogie avec elle, il faut aussi que, dès qu'il y a analogie, il puisse encore y avoir alliance, sans quoi le sentiment de cette analogie ne seroit pour nous qu'une souffrance et un supplice, d'où nous pouvons tirer cette formule universelle : Que dans le véritable ordre des choses, la connoissance et la jouissance de l'objet connu, doivent marcher de concert.

Or, comme nous voyons que cette formule est en vigueur généralement dans toutes les classes de la nature, chacune selon leurs lois particulières,

excepté dans l'homme, puisqu'il ne possède pas cette vérité qu'il cherche, qu'il desire, et qu'il pressent, nous ne craignons point de nous égarer en affirmant que l'homme n'est point ici dans sa mesure, quelle que soit la raison de cette pénible irrégularité qu'il annonce et qu'il se démontre à lui-même aussi bien qu'à ses semblables, à tous les momens de son existence.

Si l'analogie demande l'alliance, et si le défaut d'alliance est un état de souffrance, ou hors de la mesure, il s'ensuit que la vérité suprême doit, par sa nature, tendre continuellement à faire cesser pour l'homme cet extralignement ou ce défaut de mesure où il se trouve, d'autant que pour l'intérêt même de cette vérité, il est bon que ce grand objet s'accomplisse, attendu que s'il y a du bonheur pour celui qui admire, il y a sûrement de glorieuses délices pour celui qui est la source de cette admiration.

On voit, en outre, que cette magnifique alliance ne peut se former qu'entre des êtres qui aient à eux-mêmes la propriété de leur action, afin que leur rapprochement étant volontaire, ils puissent s'offrir mutuellement de valables témoignages de leur affection; ou, en d'autres mots, on voit que cette magnifique alliance ne peut se former qu'entre des êtres libres.

Aussi, parmi tous les êtres qui composent l'univers, n'en découvrant aucun, après l'homme, qui soit libre et qui éprouve de l'admiration, on doit conclure que ce n'est pas en eux non plus que la vérité trouve principalement à faire reposer sa gloire, ni dans qui elle a mis ses délices du premier

ordre ; comme nous aurons lieu de l'observer par la suite.

Enfin , cette tendance continuelle de la vérité à redresser les voies extralignées de l'homme , étant appuyée sur les principes naturels et irrévocables qui viennent d'être présentés , nous ne hasarderons rien de trop en disant que tout ce qui existe pour nous , autour de nous , hors de nous , par nous ou sans nous ; enfin , que tout ce qui peut être le sujet de nos observations et de nos découvertes , n'est que comme le recueil des objets d'instruction livrés à notre étude , pour que nous puissions apercevoir en quoi consiste cette alliance , à laquelle notre analogie nous donne droit de prétendre , et le chemin qu'il nous faut tenir pour y arriver ; et de ce qu'on nous donne ainsi notre leçon à étudier , on peut de nouveau conclure incontestablement que nous sommes libres , puisqu'on n'offre point une pareille tâche à des êtres qui ne seroient pas les maîtres de l'accepter comme de la refuser , d'y prendre et d'y laisser , selon leur gré ; aussi les lois des animaux que l'on peut , si l'on veut , regarder comme des leçons , la nature ne les leur donne point à étudier à leur volonté , elle les exécute et les opère elle-même en eux , pour eux , et malgré eux.

Les mythologies et les livres traditionnels de tous les pays et de tous les peuples , ayant tous ces sublimes vérités pour bases , quelque défigurées qu'elles y paroissent , pourront aussi se montrer à leur tour , mais comme de simples témoins qui déposent sur des faits déjà attestés , et non pas avec empire ni

comme preuves radicales de ces mêmes vérités ; prouvées sans les livres et par la seule inspection de l'homme : précaution que n'ont point eue les instituteurs fanatiques des diverses doctrines, qui n'ont su s'appuyer que sur des traditions et sur des livres, et qui, par-là, ont égaré ou trompé les hommes ; tandis qu'en n'employant les traditions et les livres que comme des moyens subsidiaires, ils auroient, sûrement, pu se promettre plus de succès.

Ainsi la nature, les élémens, les arts, les sciences, l'homme, la pensée, les langues, les associations civiles et politiques, les traditions sacrées ou prophanes, tout, enfin, va se présenter à nous sous un point de vue qui mérite toute notre attention.

Non, homme, objet cher et sacré pour mon cœur, je ne craindrai point de t'avoir abusé en te peignant sous les couleurs les plus consolantes qu'il me sera possible, les richesses, les appuis, et les témoignages qui se pressent autour de toi, pour attester à la fois ta destination et les ressources qui te sont offertes pour la remplir ; regarde-toi donc au milieu de ces pensées pures et lumineuses, qui dardent si souvent sur ton esprit ou sur ta faculté intelligente, au milieu de ces secrètes et intérieures insinuations qui stimulent si souvent ton âme ou ta faculté aimante, au milieu de tous les faits et de tous les tableaux visibles ou intellectuels qui t'environnent, au milieu de tous les merveilleux phénomènes de la nature physique, au milieu de toutes ces annales traditionnelles de l'histoire intime.

de ton être ; au milieu de tes propres œuvres et des productions de ton génie ; regarde-toi , dis-je , au milieu de tous ces fanaux , comme au milieu d'autant de points de ralliement , qui tendent tous à te rapprocher de l'immuable vérité dont tu ne peux te passer ; pense avec un respectueux transport , que tous ces points de ralliement ont pour objet d'ouvrir tes organes et tes facultés aux sources de cette admiration dont tu as besoin ; et que celui qui en est le principe ne s'occupe sans cesse qu'à la faire parvenir jusqu'à toi ; parce que son sublime amour pour toi est le plus sublime de ses attributs ; et qu'il sait que plus se multiplieront pour toi les affections de cette admiration , plus se multiplieront aussi les affections de ton amour et de ton bonheur. **Marchons donc ensemble avec vénération au milieu de ces temples innombrables que nous rencontrons à tous les pas ; et ne cessons pas un instant de nous croire ici bas dans les continuelles avenues des régions sacrées.**

De l'Athéisme.

QUOIQUE je n'aie point appelé Dieu cette vérité qui fait ici l'objet de mes recherches , ainsi qu'elle est par-tout l'objet des recherches de tous les hommes , et même de ceux qui passent pour athées , aucun de mes lecteurs ne s'y sera trompé sans doute , puisque ce nom de vérité n'est que le signe de cette suprême intelligence , que toutes les nations de la terre ont reconnue pour Dieu , et que toutes

ont honorée comme tel, quelque variées et quelles qu'elles soient les idées qu'elles s'en soient formées : ainsi je me servirai désormais du même nom que tous les peuples emploient pour la désigner.

Quant à la raison ; pour laquelle les nations emploient le mot Dieu ou l'équivalent pour désigner cette vérité ; elle doit sans doute exister , puisque tout doit avoir sa raison ; mais il faudroit pour la connoître ; découvrir les plus actives propriétés de celui qui porte ce nom de Dieu ; comme nous voyons que nous donnons aux choses autant que nous le pouvons , le nom qui exprime le mieux leurs propriétés les plus saillantes. Ainsi ce ne seroit que l'étude suivie des propriétés de cette suprême source qui pourroit amener à cette connoissance : ce n'est donc point à nous à avoir l'audace de vouloir enseigner cette grande raison ; et nous passerons tout de suite à ceux qui , parce qu'ils ont répandu ou adopté des doctrines d'athéisme ; se sont crus réellement athées et ont imaginé qu'il pouvoit y en avoir dans le sens étendu que ce mot comporte.

Nous ne craignons plus d'affirmer, d'après tant de bases fécondes et naturelles, que, malgré toutes les aveugles déclamations de la philosophie de la matière, il n'y a jamais eu et il ne peut jamais y avoir d'athée complet, quoique presque tous les hommes le soient partiellement quand ils annullent la voix du Dieu qu'ils croient, ou, ce qui revient au même ; quand ils ne la mettent pas à profit, et qu'ainsi ils n'admirent plus celui qui seul a le droit d'être admiré, comme renfermant seul les principes et les bases de l'admiration.

Car, dès qu'il n'y a pas d'homme dont l'être intégral n'ait un besoin essentiel d'admirer, et que des sources innombrables d'admiration sont nécessaires pour étancher cette soif en nous, il n'y a pas un homme qui ne soit forcé intérieurement d'avouer l'existence nécessaire d'un foyer inextinguible quelconque de cette admiration, qui est pour lui un aliment indispensable ; et l'axiôme étant posé, il ne s'agira plus que de suivre l'athée prétendu dans les diverses applications qu'il voudra faire de cet axiôme, soit à l'univers physique et à la matière, soit à sa propre personne et à son propre esprit ; ce qui, dans le vrai, est foncièrement le cas le plus ordinaire depuis que, n'étant plus dans notre terre natale, nous sommes exposés à tant d'erreurs.

Et véritablement qu'arrive-t-il à celui qui se dit athée ? Il sent intérieurement qu'il se divise, involontairement, en deux êtres, dont l'un lui inspire l'admiration et dont l'autre l'éprouve ; et tout en s'admirant lui-même, il prouve et s'oblige à reconnaître que ce qui, dans lui, est admiré, ne peut pas être ce qui admire ; qu'ainsi il faut qu'il y ait dans lui-même quelque chose de distinct de lui, qui, quoiqu'en lui, soit cependant au-dessus de lui ; ce qui, dans le vrai, n'est de sa part qu'un abus de mot et une transposition de l'être Dieu à lui qui ne l'est pas ; mais transposition qui, pour lui, est aussi funeste qu'elle est extravagante : car, ne puisant point à l'unique source d'admiration qui pourroit le vivifier, il n'est pas étonnant que son esprit vive dans un épuisement continuels.

sa propre substance et dans une étiologie permanente, d'où résultent tout le mal-être et les combats secrets de ces sortes de gens qui, en effet, seroient grandement déçus s'ils étoient pris au mot, et qu'il n'y eût point de Dieu, comme ils le disent, puisqu'ils n'auroient plus qu'eux à admirer, et qu'ils se trouveroient bientôt par-là dans la disette.

Oui, le besoin d'admiration dans l'homme, dépose hautement et victorieusement contre l'athéisme, et ce témoin irrévocable dont les réclamations ne cessent de retentir dans les âmes, est placé au nombre des enseignes éternelles du Dieu des êtres, pour frapper de terreur les yeux de l'insensé et le renverser dans la poussière.

Ainsi, supposant réellement des athées, on sent qu'au moins il leur seroit impossible d'asseoir solidement une doctrine de l'athéisme, puisqu'un fondateur de doctrine doit avoir une base pour fonder cette doctrine, et que l'athée n'est tel, que parce qu'il poursuit toujours cette base, dont il ne peut jamais s'emparer; mais on s'abuse même sur l'existence de l'athée: car il ne faut pas oublier que l'homme séparé de Dieu et l'athée, ne sont pas toujours la même chose. Rien de plus commun que de trouver des hommes sans Dieu, puisque rien n'est plus commun que de les voir vivre, penser, agir sans lui, et qu'en effet ils sont sans Dieu, puisque Dieu n'est point avec eux; mais on auroit tort de croire qu'ils soient athées pour cela, puisque celui qui est sans Dieu n'est pas toujours celui qui y croit le moins, et en ne prenant ici que comme

mythologique l'histoire de ces titans et de ces puissances révoltées, dont parlent les traditions de tous les peuples ; cette classe nous est donnée comme étant sans Dieu ; mais elle nous est donnée comme croyant à cet être puissant, et c'est ce qui la tient au supplice.

L'athée est dans le même cas. Quoiqu'il soit sans Dieu, il croit en Dieu : car il lui est impossible de n'y pas croire, et cela par un nouveau motif qui se présente ici, savoir : qu'avant de récuser ce Dieu suprême, il faudroit être évidemment sûr qu'il n'y a aucune raison finale de l'existence de l'ame humaine : or, cette raison finale nous l'avons déjà trouvée en partie, puisqu'elle est ce besoin essentiel que nous avons d'admirer ; et elle peut, dès ce moment, nous montrer l'ame humaine comme ayant pour destination d'être le témoin direct de la divinité.

Conséquences cachées de l'opinion qui accorde la pensée aux animaux.

Les docteurs matérialistes et les hommes légers qui se font leur écho, ont bien de la peine à accorder la pensée à l'homme ; ils n'en auroient peut-être même pas tant à l'accorder à la bête, et ce n'est quelquefois que par accommodement qu'on les amène à nous traiter, comme elle, sous le rapport de la pensée : mais qu'elle est la conséquence de cet accommodement ? la voici :

Dès l'instant que vous aurez placé, avec eux, la

bête sur la ligne de l'homme, ils voudront impérieusement placer l'homme sur la ligne de la bête; et ils vous diront : Vous voyez bien que la bête qui a la pensée comme l'homme, ne reconnoît cependant point de divinité; qu'elle n'a aucune de ces notions de spiritualité, de ces philosophies religieuses, ni de ces sectes qui vous occupent et qui divisent universellement les hommes. Vous êtes donc moins sages qu'elle de vous livrer à toutes ces choses qu'elle a le bon esprit de laisser de côté. Suivez, comme elle, ce que vous dit sa simple raison, et vous serez, comme elle, dans le repos.

Telle est, dans le vrai, la solution finale de ces difficultés, sur lesquelles ils appuient avec tant de tenacité : ils ne veulent faire de la bête un être pensant, que pour faire de l'homme une bête et retrancher de lui le règne divin, qu'ils ont laissé totalement défigurer dans leur esprit.

Sans présenter encore ici un principe important, qui viendra à son lieu, sur ce qu'il n'y a rien qui ne fasse sa propre révélation et sur ce que l'homme peut abuser de tout, outrer et exagérer tout; mais qu'il ne peut se conduire ainsi que par rapport à ce qui est, et que très certainement il n'invente rien, on peut, pour un moment, traiter ces docteurs, comme ils nous traitent eux-mêmes, et leur dire : Quand on vous parle de ce besoin d'admirer, qui fait ici bas le privilège de l'homme exclusivement; quand on vous parle de ces langues qui le distinguent si sensiblement de la classe des animaux, vous nous dites que nous ne savons pas si les animaux n'admirent point, puisque nous ne savons

pas s'ils ne parlent point ; que nous ne pouvons pas prononcer sur ce qui nous est inconnu ; que même à en juger par leur conduite très singulière en plusieurs circonstances , si on ne peut leur refuser la pensée , on ne peut non plus leur refuser tout ce qui dans l'homme paroît être l'appanage de cette pensée , et qu'ainsi on ne peut se dispenser de leur accorder des langues correspondantes à leur faculté pensante , quoique nous ne les entendions pas.

Eh bien ! nous vous répondrons aussi que si vous ne voulez pas qu'on leur refuse des langues , vous ne devez pas non plus leur refuser le pouvoir d'en faire l'usage qu'il leur plaît ; que dès-lors vous ne pouvez pas prononcer s'il n'y a pas parmi eux des entretiens sur la spiritualité et les opinions religieuses comme parmi nous , ainsi que de ces discussions scolastiques et philosophiques sur les hautes matières , qui nous occupent tant et avec si peu de fruit.

Mais vous auriez de la peine à nous apprendre comment ils s'en tiendroient à de simples spéculations sur les matières de cette espèce , et ne seroient jamais parvenus au desir et à la tentation de réduire leurs opinions religieuses en actes sensibles et en culte ; puisque nous qui , dans notre pensée sur la chose religieuse , n'aurions que ce qu'ils auroient eux-mêmes , nous voyons que nous convertissons continuellement cette pensée dans des démonstrations sensibles , de mille formes différentes , ce qui engendre nos divisions et nos fanatiques abominations.

Ainsi vous voilà forcés à retirer à ces animaux ; et la pensée et toutes les opinions religieuses , et toutes les discussions qu'elles entraînent , et les langues avec lesquelles ils pourroient les discuter ; ou bien vous nous mettez dans le cas de vous dire que vous ne savez pas non plus s'ils n'ont pas un culte , des synagogues , des pagodes , des mosquées , des temples ; s'ils ne vont pas au sanhedrin , au préche , à la procession , et ne font pas toutes les cérémonies que nous faisons , puisque toutes ces choses sont comme une suite naturelle de tout ce que vous voudriez établir parmi eux , en leur accordant la pensée comme à nous.

Car l'incognito , en cela , ne doit pas beaucoup vous embarrasser , attendu que de même que quant à toutes ces questions que nous traitons , et à tous les actes religieux qui en sont la suite , les animaux ne paroissent pas s'apercevoir de ce que nous disons et de ce que nous faisons en ce genre ; de même , nous diriez-vous , il seroit possible qu'ils enseignassent et exerçassent toutes ces mêmes choses dans leur classe , et que nous ne nous en aperçussions pas davantage. Ainsi , dans le moment où vous voyagez tranquillement sur votre cheval , dans le moment où votre chien prend une caille et votre chat une souris , peut-être sont-ils , les uns dans une sorbonne , les autres en chaire , les autres faisant les fonctions de derviches , etc.

Je laisse à penser d'après cela , à quelles extravagances l'esprit de ces docteurs s'expose quand , dès le premier pas , ils sont si vacillans sur les principes , et si nous n'avons pas eu raison de dire

que les matérialistes ne plaident tant en faveur des bêtes, que dans l'intention de plaider par là contre l'homme : c'est un départ qu'ils voudroient faire d'après la loi des affinités ; mais l'expérience ne peut pas réussir.

Néanmoins, rien de plus astutieux et de plus dangereux pour le parti opposé, que la marche qu'ils suivent avec un interlocuteur adverse qui n'est pas sur ses gardes ; ils tâchent d'engager cet interlocuteur à ouvrir sa fontaine et à en laisser couler les eaux ; mais ils ont soin de ne présenter pour les recevoir qu'un vaisseau sans fond, et, comme il ne s'y trouve rien, quelque quantité d'eau que vous y versiez, ils concluent que vous ne leur en avez point donné ; c'est pourquoi l'interlocuteur adverse, s'il est sensé, aura l'attention de n'épancher sa liqueur que quand il trouvera des vaisseaux prêts ; jusques là il ne doit employer que des armes puissantes pour ne pas laisser la moindre ressource à la paresse de ses ennemis ; car c'est une chose certaine que toutes leurs difficultés, tous leurs subterfuges, toutes leurs lenteurs n'ont pas d'autres causes que cette paresse.

Il y a aussi un autre inconvénient dans leur marche, c'est que quand de semblables discussions s'engagent, ils font une telle dépense de loquacité, qu'à force de fatiguer et d'étourdir la vérité, ils la font sortir eux-mêmes de l'audience, et puis ils la condamnent par défaut.

Docteurs, docteurs, bestialisez-vous tant qu'il vous plaira, vous en avez le pouvoir ; mais plus vous vous bestialiserez, plus vous devez vous

interdire de décider sur les grandes questions ci-dessus : car l'animal ne s'en occupe point du tout en remplissant ses fonctions bestiales, quelque haute idée que vous tâchiez de nous donner de sa pensée et de sa langue, et s'il ne dit rien de cet être suprême, c'est qu'il n'est pas admis, comme vous l'étiez par votre nature, à en annoncer l'existence. Oui, la parole dont vous jouissez et qui lui manque, vous avoit été donnée, comme nous le verrons quand nous en serons à la parole, pour témoigner en faveur de la source suprême et non pas pour établir son néant ; attendu qu'un témoin n'est jamais que secondaire, relativement au fait qu'il vient établir, tandis qu'avec votre prétendu néant, votre témoignage seroit plus que le fait que vous voudriez prouver ; ainsi par votre parole même vous déclarez que vous étiez appelés à témoigner pour ce qui est, puisqu'on n'auroit pas eu besoin de vous pour démontrer ce qui ne seroit pas.

De l'organisation des êtres et de la source de leurs propriétés.

SELON les doctrines vulgaires, toutes les propriétés d'un être ne sont que le résultat de son organisation ; selon d'autres doctrines, qui sont moins généralement reçues, l'organisation des êtres est le résultat de leurs propriétés.

Pour concilier ces diversités, il faudroit, je crois, reconnoître deux ordres de propriétés dans tous les êtres que nous observons : les unes seroient leurs

propriétés radicales et génératrices, et les autres leurs propriétés secondaires et produites : car, lorsque je considère une flûte, ou tout autre instrument à vent, je ne puis nier que les sons qui en émanent ne soient modelés et dépendans de la contexture, de la configuration et de l'organisation de l'instrument qui les produit ; ainsi, sous ce rapport là, les partisans du système de l'organisation ont parfaitement raison, et on auroit tort de leur contester une vérité aussi démontrée.

Mais il est également démontré, que si je n'ai pas commencé par construire cette flûte, et même après l'avoir construite, si je ne souffle pas dedans, sa configuration restera stérile, et l'instrument ne manifestera aucunes propriétés, eût-il la plus parfaite des configurations possibles.

Dans cet exemple, l'empire de la configuration sur les propriétés, n'est qu'un empire secondaire et comme une délégation ; tandis que le pouvoir que j'ai de construire une flûte et de lui faire rendre des sons, est un empire primaire, dans lequel ce sont mes propriétés qui créent, pour ainsi dire, la configuration de l'instrument, et, par conséquent, sont supérieures même aux propriétés dont cet instrument devient l'organe.

Ainsi, dans le cas dont il s'agit, les deux systèmes contradictoires sont également vrais, puisque, d'un côté, la configuration l'emporte sur les propriétés, et de l'autre, les propriétés sur la configuration : il ne s'agit que de tenir chacun de ces deux systèmes dans les limites qui lui sont propres.

Or, ce que nous disons de cet instrument de la

main de l'homme, ne pourrions-nous pas le dire aussi de tous les corps qui composent la nature : y auroit-il deux lois différentes, quand il y a une similitude d'effets ? Car je vois sortir de tous les êtres de la nature, une multitude de diverses propriétés qui sont, à la vérité, comme dans la dépendance de la configuration des corps d'où elles dérivent ; mais je ne vois aucun de ces corps qui ne reçoive la configuration par des êtres ou par des puissances extérieures à lui ; et après avoir reçu cette configuration, il est encore sous la dépendance d'une propriété quelconque, à part de lui, pour qu'il puisse même donner cours aux propriétés dont il est l'organe. C'est ainsi que les végétaux ne donnent, ni leurs couleurs, ni leurs odeurs, si la terre et la force réactive de l'atmosphère extérieure à eux, ne viennent les vivifier ou les féconder dans les saisons convenables.

On peut faire le même raisonnement par rapport aux animaux qui ont besoin d'être engendrés, et n'agissent et ne vivent que par le secours des éléments extérieurs à eux.

Ainsi tous les êtres de la nature peuvent être considérés comme autant d'instrumens, de la forme desquels résulte le jeu de toutes ces propriétés diverses qu'ils nous communiquent ; mais il est clair que ni leur configuration particulière, ni les propriétés quelconques qu'ils nous transmettent, conformément à cette configuration, ne sont leur œuvre proprement dite, et qu'ainsi ils sont dans la dépendance d'une propriété antécédente, qui les domine, et dont ils sont, en effet, la production et le sujet.

Mais s'il n'y a qu'une loi, on ne peut pas sans doute se dispenser d'appliquer également le principe à la classe des êtres pensans, écartant toutefois le système qui regarde la pensée comme innée en eux, et ne leur en admettant que le germe, que la propriété de la concevoir, de la féconder, et de la faire croître, comme dans tous les autres ordres de productions.

Ainsi, dès ce moment, nous allons voir tomber la doctrine qui veut que la pensée et toutes les merveilles des propriétés de l'esprit de l'homme, ne soient que le produit de la configuration des organes de la matière.

Il faut bien se garder néanmoins de contester que l'état bien ou mal ordonné de notre physique, n'influe grandement sur le jeu de toutes nos propriétés morales et spirituelles ; mais cet être physique n'est, par rapport aux propriétés de notre pensée, que ce qu'est la flûte par rapport aux talens du flûteur qui, en effet, seroient nuls et ne se développeroient que d'une manière irrégulière, si la flûte étoit dérangée ou mal conformée. Malgré cela, il est certain que les talens de ce flûteur ne seroient, dans la dépendance de l'instrument, que relativement à leur exercice, et non pas relativement à leur principe et à leur existence particulière.

Regardant donc ici la pensée de l'homme comme le flûteur, il faudra, si nous voulons juger de ce qu'elle est, la considérer en elle-même, et convenir qu'elle peut être bien ou mal ordonnée, intrinséquement et indépendamment de notre être physique, comme un flûteur peut bien avoir en

soi le plan musical et l'idée d'un morceau de flûte ; bon ou mauvais , indépendamment de la flûte elle-même , et avant de le mettre en exécution et comme nous avons tous les jours en nous des tableaux intellectuels , réguliers ou irréguliers , avant de les manifester par nos organes corporels.

Or , si on vouloit trouver une cause à cet ordre régulier ou irrégulier de notre pensée , rien ne seroit plus permis sans doute , et il est de toute vérité qu'il doit y en avoir une ; mais il ne seroit pas plus pardonnable de la chercher obstinément dans notre configuration physique , qu'il ne le seroit de chercher la cause des talens limités ou étendus de notre flûteur , dans la configuration de sa flûte : car , s'il est vrai que la manifestation sensible de nos propriétés intellectuelles , dépend de l'état de nos organes , elle dépend encore plus au premier chef , du bon ou du mauvais état de notre pensée elle-même ; comme nous voyons que si la qualité des sons d'une flûte dépend de la structure de la flûte , elle dépend encore plus primitivement de la propriété ou des talens du flûteur , et dans l'un ou l'autre exemple , l'instrument est au moins autant dans la dépendance de l'habileté ou de la maladresse de l'artiste , que l'artiste est dans celle du bon ou du mauvais état de l'instrument.

Ce seroit donc dans l'histoire naturelle de notre être pensant , qu'il faudroit chercher la cause du bon ou mauvais ordre de ses propriétés primaires ; et comme cet être pensant , lui-même , n'est qu'un être produit , et qu'il y a sans doute une variété de causes , qui peuvent concourir à son existence ; ce

seroit dans la région de ces causes qu'il faudroit aller puiser la solution du problème qui nous occupe, et non pas dans la texture de notre être physique, qui n'est que l'organe de manifestation de notre être pensant et qui a ses éléments à part.

Cette recherche trop vaste pour l'ouvrage que j'entreprends, deviendrait d'ailleurs inutile, puisque des écrits très profonds ont expliqué ce sujet longtemps avant moi, et beaucoup plus lumineusement que je ne le pourrois faire ; il me suffit ici d'avoir indiqué la source des méprises, où les observateurs nous ont entraînés sur ces matières. Mon but est moins de dévoiler les vérités profondes, que d'indiquer, en faisant observer l'esprit des choses, quels sont les sentiers qu'il faut suivre, ainsi que ceux qu'il faut éviter, pour atteindre la région où ces vérités font leur demeure.

De la sensation et du mot SENTIR.

JE nais sans avoir l'usage d'aucun de mes sens, si ce n'est du tact passif, et je crie en venant au monde, ne fut-ce que de l'âpreté de l'air qui frappe sur moi !

Peu-à-peu ma vie se développe, mes organes se forment, mes sens se multiplient, mes sensations acquièrent une plus grande intensité, et après avoir été comme entièrement passif à l'égard des objets qui m'environnent, je prends à mon tour un caractère d'activité, qui étend mes rapports avec

eux. Peu-à-peu aussi le jour se lève dans ma pensée, le discernement et la justesse se font connoître à ma raison, et le goût de ce qui est bon, se fait connoître à mon moi-intime.

Le mot *sentir* par lequel nous pouvons désigner toutes ces opérations, si vastes, si compliquées et si multipliées, demande par conséquent lui-même, beaucoup d'attention de notre part.

Au premier aperçu, nous voyons que nous n'aurions point de sensations, point d'idées, point le sentiment de notre judiciaire, ni celui de notre moi-intime, sans la communication, la réunion ou le contact avec nous, de quelque chose d'extérieur et de distinct de nous, de quelque genre que ce soit ; ce qui nous annonce une séparation universelle, entre tous les élémens de nos impressions quelconques, savoir : entre ceux de ces élémens qui reçoivent ces impressions dans nous, et ceux de ces élémens par lesquels elles nous sont communiquées.

En effet, si j'éprouve quelques jouissances corporelles, c'est par la réunion avec mon corps de ce qui est analogue à lui, quoique distinct de lui. Si je saisis par mon intelligence quelque rayon lucide, c'est par la réunion qui se fait avec elle, de ce rayon qui est distinct d'elle ; et comme elle cherche souvent ce rayon lucide, il est certain qu'elle et lui sont deux choses séparées quoiqu'homogènes. Si, ayant de l'attrait pour l'équité, je poursuis, comme par instinct, quelque acte de justice, et que j'en goûte le fruit, c'est une preuve de ce même principe, c'est-à-dire, que cette justice et mon penchant sont

homogènes , mais séparés , et qu'il n'y a que l'union de cette justice avec moi , qui me donne réellement le sentiment et le tact de cette espèce de moralité.

Ainsi , dès ce moment , le mot *sentir* , en le considérant dans le rapport des choses régulières et bien ordonnées , est censé ne nous peindre que l'effet qui résulte de l'acte d'union de ce qui est distinct et à part l'un de l'autre , c'est le contact mutuel de deux puissances similaires quoique diverses et séparées ; mais contact intime et d'où il ne peut résulter une sensation , une idée , un jugement , une impression morale quelconque , qu'autant que ces deux puissances ou propriétés sont entièrement unies et ne font qu'un ; de façon que , sans cette unité , rien n'est sensible en nous , rien n'y est clair , rien n'y est heureux , rien n'y a l'être , rien n'y est vivant : axiôme qui s'étend à tout , et qui , dès le premier pas , nous montre le regne universel de l'unité radicale , de même qu'il nous démontre l'existence de toutes les sources de nos impressions , indépendamment de ces impressions mêmes ; mais toutefois avec les caractères spécifiques , attachés aux divers facteurs de tous ces différens produits.

Ainsi , ce n'est point parce que les idéologues veulent que tout soit sensation dans les phénomènes et le jeu des êtres , qu'il faut se défendre de leur système , c'est parce qu'ils veulent conclure de l'identité du mot à l'identité de la chose ; puisque les facteurs étant si divers dans chaque degré , les résultats qui en proviennent doivent nécessairement participer de cette différence ; c'est sur-tout parce

qu'ils veulent être les générateurs, et comme les créateurs de ces résultats, pendant qu'ils ne feront jamais que ce que font tous les êtres, c'est-à-dire, apparier et assortir des propriétés ou puissances analogues, mais séparées, qui existent avant qu'ils puissent songer à les unir, et qui se remontrent ensuite, sensiblement, dans les produits de leur union, où chaque agent apporte le contingent de sa contribution, selon ses possessions domaniales.

Les sciences naturelles elles-mêmes ne suivent pas d'autre marche ; elles auroient tort de croire engendrer des principes avec des faits, comme les idéologues croient engendrer des idées avec leurs sens ; elles auront beau recommander avec raison les expériences, tout résultat quelconque qui en proviendra, ne fera jamais que mettre sous les yeux les principes de sa classe qui existoient avant lui. Le carbone existait dans toute la nature avant que la chimie eût reconnu son existence dans le diamant, et quels que puissent être les progrès des sciences, elles ne feront jamais que monter à des degrés qui existoient avant elles. Loin donc de croire enfanter le principe par leurs découvertes, elles avoueront qu'elles n'auront fait que le rendre sensible ; comme il est impossible à toutes les expériences naturelles et à toutes les opérations régulières des êtres, de faire autre chose.

Le mot *sentir* peut être pris passivement, et de la part de l'objet par où se communique un des élémens de la sensation, ou activement et de la part de l'être qui perçoit, par son activité, jusqu'au siège d'où découle vers lui la cause de la sensation

qu'il éprouve : car , sans vouloir renouveler ici le langage scolastique , nous ne pouvons plus nier qu'il n'y ait des propriétés ou qualités inhérentes , aux objets divers qui viennent agir sur nos facultés , de même qu'il faut qu'il y ait en nous une disposition analogue et conforme à ces propriétés , pour que nous en recevions des impressions proportionnées ; sans cela , d'un côté , ces objets divers devroient nous occasionner tous la même sensation , et de l'autre , nous n'en pourrions éprouver aucune.

Il faut donc qu'il y ait un concours entre ces objets et nous ; il faut , d'une part , qu'ils sortent d'eux-mêmes , et de l'autre , que nous pénétrions en eux , et nous devons même pénétrer en eux plus avant qu'ils ne pénètrent en nous , puisque c'est nous qui devons être juges de ce qu'ils nous apportent. Aussi dans toutes les langues anciennes et modernes , je suis persuadé que cette loi fondamentale , considérée , soit dans l'ordre physique , soit dans l'ordre moral , est gravée dans tous les mots qui correspondent à notre mot français *sentir* , et à tous ses relatifs. Je suis persuadé que ce mot explique par-tout , et la communication de la propriété , du sens et de l'esprit des choses jusqu'à nous , et l'extension que prend notre faculté , soit intellectuelle , soit sensible , pour pénétrer dans ce sens ou dans cette propriété.

Mais ce seroit nous écarter de notre plan que de nous jeter dans ce genre de recherches , et il nous suffit de reconnoître ici une nouvelle preuve de la nécessité qu'il y ait union ou unité , pour qu'il y ait un résultat harmonique , que c'est là le principe

et le siège de toute sensation, de toute sensibilité ; de toute vie, de toute intelligence ; que cet axiôme majeur peut se regarder comme imprescriptible, et qu'on en peut déduire les conséquences les plus importantes.

Car, avec de l'attention, on verroit que dans toute la progression des actions des êtres, il n'y a rien qui ne justifie cette vérité ; on verroit que l'ordre physique ainsi que l'ordre de l'esprit, que la végétation, la digestion, la santé, le jugement, les plus sublimes conceptions, les développemens qui s'opèrent dans nos puissances morales et intellectuelles ; que tout cela, dis-je, ne peut avoir lieu que par des jonctions ou des unités, et cela, à l'instar d'une unité primaire et régulatrice, qui sans doute, ne pouvant frayer qu'avec son analogue, ne se joint jamais qu'à des opérations ou des phénomènes, qui soient déjà parvenus à faire unité, chacun dans son genre ; et qui a voulu que tout le cercle des choses générales et particulières, ne pût exister et agir que selon cette loi qui est la base de toute harmonie.

C'est principalement dans la génération des êtres que cette loi fondamentale se montre d'une manière assez frappante, pour nous convaincre de son universalité. En effet, la génération des êtres n'a lieu qu'autant que les deux puissances distinctes et séparées qui y concourent, sont devenues unité ou centre, c'est-à-dire, qu'autant qu'elles ont abandonné, chacune, tous les points de leur circonférence ou de leur circonscription respective, pour venir s'envelopper, se lier, et se confondre dans le point invisible et l'acte ^{indivisible} ~~raisonnable~~ d'une unité

insaisissable

centrale et génératrice , d'où résulte , d'un côté , pour chacune de ces puissances , le maximum de la sensation et de la sensibilité ; et de l'autre , la vie de leur fruit.

Ce qui fait que dans l'accomplissement de cette loi , les deux puissances analogues atteignent , chacune , le maximum de la sensation et de la sensibilité , c'est que , se communiquant mutuellement l'extrait de toutes leurs propriétés individuelles , elles doublent respectivement leur existence , et si ce n'est que dans l'unité du concours de ces deux puissances analogues que se produit la vie de leur progéniture ; c'est une preuve que la vie ne vient que de l'unité , quelque distinctes et diverses que soient les puissances qui la transmettent ; et il faut par conséquent que cette progéniture renferme en elle les deux puissances qui l'engendrent , sans quoi elle ne seroit pas l'image de l'unité.

Et , en effet , l'enfant quoiqu'il ait la vie , ne sait , pendant long-tems , s'il est mâle ou femelle , tant les deux puissances se sont confondues en lui pour le créer , et ce n'est que dans les progressions du tems qui divise tout , et qui rend sensibles toutes les différences , que l'enfant apprend à connoître son sexe : observation qui appuieroit la doctrine de ceux qui croient que , primitivement , l'homme étoit simple parce qu'il étoit double , et , réciproquement , qu'il étoit double parce qu'il étoit simple.

Il en est de même des idées de l'homme ; elles sont le résultat des diverses puissances qui suivent cette loi d'union ou d'unité , et leur fruit a besoin d'un nouveau travail pour se discerner lui-même

au milieu du cahos de sa génération. Mais, outre la nécessité de l'unité des deux puissances dans l'ordre de nos générations corporelles, pour y produire et le maximum de la sensation, et la vie de notre progéniture, voici la conséquence où cette loi nous conduit :

Lorsque les deux puissances se confondent dans une unité ; elles ne forment plus alors dans le vrai qu'une seule puissance : or, il faut deux puissances *une*, ou, si l'on veut, une unité de puissances, pour produire tous ces phénomènes ; et ces deux puissances que nous désignons, n'en formant plus qu'une, il en faut donc une autre qui vienne faire unité avec leur unité.

Dans l'ordre de nos générations corporelles, cette autre puissance sera la nature ou les propriétés agissant dans les élémens et dans les essences de l'univers, d'où découlent, par gradation, toutes les productions naturelles, et, par conséquent, notre existence physique, et l'unité de nos deux puissances génératrices particulières.

Dans l'ordre de nos générations de pensées et d'intelligences, ce sera une source analogue à nos puissances *une*, de cet ordre ; mais qui doit être leur régulateur, comme la nature est celui de nos générations corporelles : or, voici relativement à ce double objet une loi générale qui se présente.

Ce n'est qu'en s'assimilant ou en se tenant sous l'aspect de la puissance qui la précède, que chaque puissance peut agir, et que les unités génératrices dans tous les ordres peuvent se former. C'est en se liant et en se portant successivement les unes et

les autres vers le degré immédiatement supérieur à elles , que toutes les unités mixtes deviennent actives et vives à leur tour , et s'élèvent , par progression , jusqu'à une unité simple et prédominante , qui puisse vivifier toutes les autres unités , en joignant graduellement sa puissance à la leur : car il faut , d'après tout ceci , une force générale descendante , qui aille au-devant de la force ascendante , sans quoi , tout procédant dans un seul sens , il n'y auroit aucune alliance , et toutes nos unités produites ou inférieures , demeureroient dans la stérilité ; c'est-à-dire , qu'il faut évidemment le concours d'une unité première et universelle , avec toutes les unités mixtes , secondaires , troisièmes , etc. , qui sont employées sous nos yeux à toutes les générations quelconques , puisque rien ne se produit que par l'union de deux puissances ; et je présume que les penseurs pourront trouver ici quelques témoignages , en faveur de l'unité prédominante et indépendante.

Car , si l'on vouloit appliquer à cette unité prédominante elle-même , la loi des deux puissances nécessaires à l'existence de toute unité , on la trouveroit sans doute en vigueur , là comme ailleurs ; mais à quelque point que l'on recule cette unité , il faudroit en reconnoître nécessairement un , où les deux puissances ou propriétés génératrices fussent tellement dans leur propre dépendance mutuelle , qu'elles fussent inséparables , et qu'elles n'eussent pas seulement une nécessité contingente dans leur rapprochement , comme nous voyons que telle est la limite de nos droits ; mais une nécessité fondée

sur le constant attrait qu'elles auroient l'une pour l'autre, et sur le besoin perpétuel de se reproduire elles-mêmes, sans quoi elles ne seroient plus ; puisque nulle autre puissance au-dessus d'elles ne pourroit leur prêter son secours, et c'est à cette unité prédominante, sortant ainsi de ses propres puissances, que notre esprit seroit forcé de s'arrêter, et d'où nous verrions progressivement provenir toute la chaîne des productions.

Mais à cette loi qui lie nécessairement chaque puissance particulière, au degré qui lui est immédiatement supérieur, il faut joindre une autre loi qui se présente aussi naturellement, c'est que l'intensité de la sensation du sentiment ou du mot *sentir*, enfin, est graduée et limitée à ce même degré, pour chaque ordre d'unités, ce qui a fait penser à des sages que nul être ne voyoit au-delà de sa mère ; et c'est là ce qui nous apprend que nos puissances animales qui ont pour mère immédiate la nature, ne voient en effet et ne sentent rien au-delà de la nature, tandis que notre moi-intime, qui porte plus loin ses regards et ses affections, n'en agit ainsi que parce que sûrement il a une autre mère, et qu'en conséquence du principe établi, il a le droit de monter jusqu'à elle.

Nous ne devons pas négliger d'observer que dans l'échelle progressive de ces diverses unités, tant dans l'ordre des générations matérielles que dans tout autre ordre quelconque, le mot *sentir* acquiert plus ou moins de poids et de valeur, selon que la progression s'approche plus ou moins du dernier terme, ou de cette unité prédominante, sans laquelle

toutes les autres unités demeureroient nulles et stériles, que moins l'action des élémens de ces unités est contingente, plus leur acte d'union est puissant, et plus la qualité du mot *sentir* y doit avoir d'intensité, qu'intérieurement l'homme-esprit partage plus ou moins les avantages de cette douce propriété, selon que son être intime est plus ou moins bien harmonisé, qu'ainsi nous pouvons voir jusqu'où l'intensité de ce mot *sentir* doit s'étendre dans l'unité prédominante, puisque les puissances qui constituent cette unité sont perpétuellement dans la nécessaire et exclusive dépendance d'elles-mêmes, ou dans un mutuel attrait intarrissable et indissoluble, c'est-à-dire, dans l'unité la plus harmonique et la plus absolue.

De l'Amour universel.

D'APRÈS ce qu'on vient de voir sur l'attrait exclusif et nécessaire des diverses puissances intégrales de l'unité prédominante, on peut être sûr que le principe des choses est essentiellement bon, fixe, et dans la plus régulière et dans la plus attrayante harmonie : voilà pourquoi il ne peut pas se contempler sans s'aimer. On est également sûr que le principe des choses est nécessairement puissant et fécond, voilà pourquoi il ne peut pas s'aimer sans s'engendrer lui-même. Enfin, on est également sûr que le fruit de cet engendrement intégral, doit avoir absolument la même essence et les mêmes qualités que son principe, sans quoi il y auroit

dans ce principe quelque chose qui ne seroit pas lui : voilà pourquoi cette production intégrale, devenant pour lui l'objet d'une nouvelle contemplation, elle devient aussi, pour lui, l'objet d'un nouvel amour, et cet objet d'un nouvel amour fait naître à son tour une nouvelle génération, d'où dérivent de nouveaux résultats, qui sont cependant toujours les mêmes.

Car ces trois bases liées éternellement ensemble, agissent toujours, selon leurs propriétés invariables, et forment ainsi une alliance indissoluble, non-seulement parce qu'étant les seules qui puissent y être admises, nul être ne sauroit les séparer, puisque nul être ne peut pénétrer le secret de leur liaison ; mais encore parce qu'elles ne pourroient pas rompre elles-mêmes cette éternelle et indissoluble alliance, puisque, s'attirant mutuellement par leurs propriétés vivifiantes et se procréant sans cesse les unes par les autres, elles s'assurent à jamais réciproquement leur existence, et c'est là ce sanctuaire impénétrable devant lequel la pensée de l'homme doit se prosterner dans le silence, et en s'abîmant dans les salutaires délices d'une ineffable admiration.

En se tenant avec constance dans cet abaissement respectueux et sincère, où l'on éprouve combien ce principe des choses est vivant, on aperçoit une vérité aussi frappante que naturelle, savoir : que toutes ces merveilles de l'éternelle et indissoluble existence, s'opèrent dans un secret si profond et si caché, qu'elles ne seroient pas connues du principe lui-même, s'il n'avoit près de lui des miroirs qui les lui réfléchissent.

La raison qu'on en trouve c'est que l'unité prédominante est entraînée dans son éternel courant, par l'ardeur de sa propre propagation ; qu'ainsi, procédant toujours devant elle, n'agissant et n'existant que dans l'infini, elle ne rencontrerait rien là qui reportât sa vie sur elle-même, et qui, par-là, lui fit apercevoir tous les traits de sa magnifique existence ; c'est de-là que se révèle la nécessité qu'il y ait eu des images ou des miroirs qui remplissent, à son égard, cette sublime destination.

On sent aussi que ces images ont dû être distinctes du principe prédominant, quoique provenant de lui et étant analogues avec lui, sans quoi elles n'auroient pas atteint le but de leur existence.

On sent, quoique nos idées de tems soient si incompatibles avec cet ordre de choses, que ces images, comme étant venues du principe, n'ont pu, par leur rang, venir ou commencer que de lui, quoiqu'elles aient dû exister éternellement avec lui : vérité profonde qui se pressent par la vie progressive quoique fixe, de l'être nécessaire, concurremment avec les apanages attachés à toutes les progressions de son existence : car, ces progressions de l'être nécessaire, croissent toujours sans tems, et, par conséquent, elles n'auroient jamais pu trouver un tems pour faire commencer leurs apanages, qui, cependant, ont dû commencer.

On sent ensuite que le principe qui est amour, n'a dû, en se produisant à lui-même ces images, les extraire que des essences de son amour, quoique par cela même qu'elles en sont extraites et distinctes, elles n'aient point le même caractère que

les essences intégrales ; mais on sent qu'elles devoient être susceptibles d'être imprégnées continuellement des propriétés de leur source et lui en représenter les fruits.

On sent que ces images devoient, par leur essence constitutive, porter individuellement les traits de leur principe ; qu'il falloit donc qu'à leur tour elles fussent aussi un symbole de son existence, et que par conséquent elles eussent des miroirs, dans lesquels elles vissent réfléchir les merveilles de leur être particulier et produit, comme le principe voyoit réfléchir en elles ses propres merveilles.

On sent que ces miroirs secondaires devoient aussi, selon leur classe, participer en quelque chose aux propriétés de l'amour, pour pouvoir remplir les vues du grand plan.

On sent même que cette série peut s'arrêter à ce nombre, puisque le principe, comme unique créateur, en est le premier terme, et qu'il trouve dans les deux autres termes, premièrement, tout ce qui peut satisfaire l'ardeur qui le porte à se manifester au-dehors pour étendre son amour, et le besoin qu'il a d'avoir autour de lui des miroirs qui lui réfléchissent sa propre gloire ; et secondement tout ce qui peut compléter la dignité de ces miroirs ou de ces êtres qu'il a produits, et les rendre réellement son image, en leur donnant un apanage qui lui réfléchit leur propre splendeur comme ils lui réfléchissoient la sienne.

On conçoit que cet apanage qui leur étoit accordé devoit avoir la même ancienneté qu'eux, c'est-à-dire, n'avoir pas plus commencé qu'eux. On sent,

enfin , qu'il devoit être un degré au-dessous d'eux , comme ils étoient un degré au-dessous de leur principe : tableau que nous voyons retracé sous nos yeux , dans le rang que tiennent entr'eux , Dieu , l'homme et la nature ; ce qui nous autorise à croire que cet apanage étoit une nature plus régulière que celle que nous voyons , une nature , enfin , qui n'avoit aucun des défauts de celle-ci , et c'est sans doute un mouvement mal dirigé de ce secret pressentiment , qui a induit les savans à regarder la nature actuelle comme éternelle , en lui attribuant ainsi ce qui n'appartient qu'à l'antique nature , destinée à être l'apanage des miroirs divins.

Si l'on ne vouloit croire à cet exposé , qu'en lui donnant le nom de révélation , je lui donnerois , moi , celui d'une révélation naturelle , c'est-à-dire , authentique par elle-même , et ne tirant sa force , ni des livres , ni de la fragilité des équivoques traditions : car , en admettant bien volontiers tous les amendemens convenables dans les exemples dont je me servirois pour appuyer ce que j'ai avancé , je répéterai qu'encore aujourd'hui nous sommes ici bas dans une situation qui nous offre un reflet de cette ancienne grandeur.

En effet , que l'homme considère un instant ce qui se passe dans la région cachée et intérieure de notre être , il trouvera que tous les rayons divins se dardent continuellement en lui ; qu'ils y viennent , pour ainsi dire , en foule et sans interruption ; qu'ils s'y élaborent ; qu'ils s'y classent chacun selon leur caractère et selon leur genre , et que c'est en venant frapper ainsi sur cet important miroir , qu'ils se

réfléchissent vers leur suprême source et se présentent à elle avec une espèce de corporisation et de distinction, qu'ils n'avoient pas auparavant et qui aide à les lui rendre plus sensibles.

Que ce même homme se considère ensuite relativement à la nature qui l'environne, et dont il sait malheureusement si mal user ; il verra qu'elle n'est réellement pour lui qu'un apanage, comme il est lui-même l'apanage de Dieu ; il verra que dans le torrent des pensées qui abondent en lui, s'il en est qui se reportent vers son auteur avec un hommage respectueux et le souvenir silencieux des plus douces jouissances, il en est aussi, et peut-être un plus grand nombre encore, qu'il s'efforce de faire sortir de lui, et de porter sur tous les objets qui l'entourent : les astres, les élémens, tous les regnes de la nature, toutes les espèces qui peuplent ces regnes, toutes les propriétés qui les distinguent, toutes les actions qui animent et meuvent ce grand ensemble des choses, sont pour l'homme comme autant de miroirs, sur lesquels il élance, continuellement, toutes les effluves de son être, et qui les lui renvoyant avec des couleurs et des formes, lui donnent par-là le témoignage visible de sa grandeur et de sa destination dans l'univers.

Je sais ce qui manque à ces tableaux comparatifs : l'homme ne se voit point naître avec le monde ; il sent affluer dans le secret de son être, mille pensées outrageuses à son principe, pour quelques mouvemens qui en relèvent la gloire ; enfin, les pensées qu'il laisse sortir de lui et qu'il cherche à incorporiser dans tous les moules qui l'environnent.

il sent combien il éprouve de difficultés pour en retirer des résultats réguliers ; et ces miroirs dont il devrait tout attendre , se montrent réfractaires à ses desirs , et ne lui rendent que des reflets bizarres ou trompeurs.

Mais si je conviens de ces faits avec lui , il doit convenir aussi avec moi que cette situation l'importune , que ces contrariétés l'affligent , et que ces difficultés l'irritent. Il ne m'en faut pas davantage pour ne pas me défier de tout ce que j'ai annoncé sur ces grands objets , et je dirai au moi-intime de l'homme , que s'il est importuné , affligé , irrité de tout ce qui l'empêche aujourd'hui de remplir le vaste objet auquel il a une tendance manifeste , soit par rapport à son principe , soit par rapport à la nature , il faut dès-lors qu'il ne soit pas actuellement dans sa situation naturelle : car le principe des choses est bon ; il s'aime , et il ne peut vouloir que tous les êtres qui proviennent de lui , soient dans une situation où ils ne puissent se plaire et s'aimer eux-mêmes , ce qui ne sauroit réellement avoir lieu , qu'autant qu'ils seroient des foyers de ses lumières et de ses puissances : puisque , sans cela , ils ne seroient plus ses images ; et ce suprême principe du bonheur , contrarié lui-même dans ses plans , rentreroit dans son centre solitaire , ne trouvant rien autour de lui , en quoi il pût verser sa joie , et qui lui réfléchit l'éclat de sa gloire.

Je ne traiterai point de nouveau ici la question de l'origine du mal ; je m'en suis assez occupé dans d'autres écrits. D'ailleurs , si parmi les productions libres ou ces miroirs divins dont nous avons parlé ,

Il y avoit eu des prévaricateurs, indépendamment de la classe humaine, il n'y auroit cependant encore, d'après notre exposé, que cette classe humaine, dont la dégradation, et par conséquent la faute, nous fût démontrée par la simple observation de l'état des choses.

Or, c'est par une marche aussi naturelle, et sans rien emprunter des traditions ni des livres, qu'il nous faudra vérifier ce que nous devons admettre ou rejeter au sujet de cette autre classe de prévaricateurs que nous avons citée ci-dessus par supposition; et lorsque nous en serons là, ce sera encore l'homme qui nous servira de creuset : car dans cet ordre de vérités, c'est à l'homme à nous tout apprendre; et s'il ne pouvoit arriver par lui-même à une clarté suffisante sur ces grands objets, il ne seroit comptable de rien.

En attendant, je lui dirai que quant à sa propre chute, il seroit plus essentiel pour les hommes de leur indiquer où la clef de cette difficulté ne se trouve pas, que de vouloir leur montrer où elle se trouve, comme si elle avoit un germe palpable et créaturisé; que cette clef ne peut exister dans l'auteur des choses, qui est le bien par essence, ni dans la classe matérielle, qui est sans moralité; que cette clef ne peut se trouver que dans l'être libre qui, étant gêné aujourd'hui dans sa liberté, annonce que c'est sa liberté qui a failli, que cette liberté est une faculté morale et non pas un être; que si l'on en faisoit un être réel et déterminé, ce seroit s'exposer à en remettre toutes les suites à la responsabilité du principe qui l'auroit formé.

D'ailleurs, le mal étant une chose négative, par rapport au bien, ce seroit une inconséquence de lui vouloir trouver une source positive et qui eût rang parmi les choses substantialisées, ce qui a été et est encore l'objet insensé des recherches de tous les spéculateurs sur ces matières.

Ne suffit-il pas à l'homme de sentir qu'il avoit le droit d'établir librement et volontairement dans toutes ses facultés, la même harmonie que le principe universel établit et crée nécessairement dans les siennes, puisqu'il auroit encore ce même droit aujourd'hui s'il vouloit diriger vers ce but tous ses moyens ? C'étoit pour lui une chose assez glorieuse et assez consolante, qu'en lui donnant l'existence, la main suprême lui eût délégué le privilège de se dire : Je puis, avec le rayon d'amour qui me constitue, me créer moi-même image et représentant de l'éternelle perfection.

Qu'il sache donc que c'étoit là sa véritable similitude avec le principe ; que le pouvoir de marcher librement dans cette ligne de vie, suppose évidemment le pouvoir de s'en écarter ; que plus ce pouvoir étoit grand, plus l'usage bon ou mauvais qu'il en feroit, devoit avoir des suites imposantes ; que les effets naturels de l'abus de son pouvoir, ont été de le plonger dans les entraves où il languit aujourd'hui, comme l'effet naturel de sa fidélité eût été de lui assurer et de lui continuer la jouissance de tous ses sublimes avantages, et cela sans que la main suprême ait rien fait pour sa punition et sa souffrance, puisqu'elle ne sait qu'aimer ; que, dans ces entraves, il ne peut pas même méconnoître

sa primitive destination , puisqu'il en retrouve encore , autour de lui et dans lui , toutes les images ; mais qu'il ne peut pas douter non plus qu'il ne soit survenu quelques désastres opposés à cette destination vaste et délicieuse , puisque l'usage même de ce qui lui en reste , est si incomplet , si rare et si fatigant pour lui.

Pour ne laisser en arrière que le moins de difficultés possibles , nous nous arrêterons un moment avec ceux qui , partisans de l'universelle prévision de Dieu , lui font un reproche d'avoir produit des êtres , dont il savoit d'avance et la chute et les malheurs.

Nous leur dirons : 1°. que cette production étant éternelle et sans tems , il auroit fallu à Dieu un tems pour changer de projet , d'après sa prévision. Or , dans cette région qui est sans tems , il n'a pas le tems d'avoir deux idées opposées , et il nous seroit aussi impossible de concevoir qu'il eût le besoin et le tems de rectifier quelque chose à ses plans , qui ne se sont point faits dans le tems ; qu'il nous est difficile de comprendre que des êtres qui commencent de lui ; n'ont pu commencer qu'éternellement , quoique cependant ils aient nécessairement commencé , relativement à lui.

Nous leur dirons , 2°. que comme il ne peuvent nous refuser la liberté de ces êtres produits , ainsi qu'on l'a vu ci-dessus , il ne s'agiroit plus , quand même la prévision divine seroit entièrement accordée de notre part , que d'admettre un balancement nécessaire entre ces deux pouvoirs , sans lequel chacun de ces pouvoirs ne seroit plus un pouvoir : ce n'est

pas même à nous à nous occuper de cette conciliation ; nous ne sommes chargés que d'être libres ; nous ne pourrions passer cette limite , sans nous immiscer dans la prévision , comme la prévision ne pourroit s'étendre hors de son ressort , sans s'immiscer dans notre liberté , et alors la balance seroit détruite.

Nous leur dirons , 3°. qu'avec leur opinion , non-seulement ils attribueront à Dieu une volonté malfaisante ; mais encore une manière de spéculer , qui ne feroit pas honneur à l'étendue de ses vues , ni à la justesse de ses calculs : car , si nous-mêmes , tout bornés que nous sommes , nous savons bien ne pas nous livrer à une entreprise , avant d'avoir évalué si les profits dépasseront ou non nos avances , nous pouvons bien , sans risque , supposer dans Dieu la même sagesse , et nous persuader que les avantages qu'il s'est promis et qu'il retire de ses entreprises , absorbent , de reste , tous les déficits que nous pouvons imaginer , quelque peu de clarté que nous ayons communément sur ce qui constitue ces incommensurables dédommagemens.

Homme , je crois avoir rassemblé dans ce tableau abrégé , tout ce qui t'est nécessaire pour calmer les inquiétudes de ta raison , si tu sais la contenir dans ses mesures ; et si tu ne la contiens pas dans ses mesures , de plus amples solutions ne te suffiroient plus à quelque degré qu'on les portât , et même plus elles s'étendroient , plus elles pourroient te devenir préjudiciables ; parce que , nourrissant par là ton abusive et impétueuse inclination à vou-

loir déterminer la nature des choses, sans t'occuper de les considérer dans leur action, ou à voir une base à une chose qui n'en peut avoir d'autre qu'elle-même, elles altéreroient de nouveau l'organe de ta vue au lieu de le rectifier, et l'habituant de plus en plus à chercher à faux, elles pourroient le déranger tout à fait, et le condamner à ne plus voir que trouble ou peut-être même l'amener pour jamais à la cécité complète.

Aussi ne recommencerai-je point ici le combat avec ceux qui nient ta dégradation. J'ai payé mon tribut en ce genre. Si leur moi-intime n'est pas suffoqué des maux que l'homme verse journellement sur la terre; si, dans sa rectitude, il ne présente pas, par une opposition plus forte encore, la présence effective d'un désordre-principe et d'un collège d'abomination, siégeant par-tout au milieu de notre triste demeure, et dont l'homme est visiblement le stipendiaire et souvent même le ministre aveugle; si tous les sens de ce moi-intime ne sont pas repoussés par le contact martyrisant que cette source hideuse ou ce désordre-principe fait avec lui; enfin, si ces malheureux égarés ne savent pas sentir et reconnoître cet agent actif et désharmonisant tout, dont l'homme se rend si imprudemment et si persévèrement l'organe, et dont il propage lui-même le regne contre lui-même, qu'est-ce que mes paroles feroient à leur intelligence? Et des raisonnemens seroient-ils pour eux plus efficaces que les faits qui les assaillent et les poursuivent?

Ame humaine, je laisserai donc ces lépreux, tout en répandant l'infection et en distillant la

sanie par tous leurs pores, proclamer hautement qu'ils sont sains et dans leur état naturel ; je les laisserai manifester leurs dédains, contrequiconque voudroit les engager à examiner si la terre n'est pas secrètement et invisiblement habitée par des bêtes féroces et enragées, dont l'homme ne fait sans cesse que nous répéter les hurlemens, et nous offrir jusqu'à l'écume ; je les laisserai s'agiter dans les conciliabules de leur ténébreuse ignorance, et employer tous leurs efforts à faire courber la vérité sous le joug du mensonge ; et sans attendre leurs décrets pour savoir si tu es malade ou non, si tu es en danger ou en sûreté, je t'offrirai, dans des révélations naturelles, à ta portée, et indépendantes des livres, ce que le principe des choses ne cesse de faire pour te défendre et pour te guérir.

Quant à ceux qui ne se sont point entièrement naturalisés avec ces fausses doctrines, et qui n'en ont que respiré la vapeur, je leur proposerai seulement ici en passant, de commencer par se considérer eux-mêmes dans le silence et dans le secret de leur être le plus profond, et d'observer s'ils ne se sentent pas intérieurement dans la situation d'un prisonnier environné de barrières qui l'enferment, et couvert d'entraves qui le gênent et arrêtent les élans de toutes ses facultés ?

Je les prierai de ne pas confondre ces barrières et ces entraves avec les contrariétés qu'ils peuvent éprouver et qu'ils éprouvent journellement de la part de leurs associations politiques et de la corruption de leurs semblables, parce qu'en ne portant leurs vues que sur ces inconvéniens secondaires,

ils se croiroient fondés à se livrer à des murmures ; attendu qu'ils ne verroient là que des injustices , au lieu que s'ils portent leurs regards sur ces contrariétés premières et centrales , à l'observation desquelles je les rappelle , ils se trouveront plus disposés au silence , parce qu'ils ne verront là qu'un désastre commun à toute l'espèce.

Etat primitif de l'homme.

L'OCCUPATION journalière de l'homme , le besoin qu'il a d'introduire de l'ordre et de la régularité par-tout , son penchant à ajouter à cet ordre et à cette régularité le charme du goût et les produits d'une imagination magique , annoncent que , dans son état primitif le plus parfait , il avoit encore à accroître cette perfection de tout ce qui étoit autour de lui , et à embellir de plus en plus la demeure qu'il habitoit. Il pourroit même se le persuader , en réfléchissant avec soin que tous les hommes de la terre s'occupent de ces arrangemens et dispositions terrestres , soit par eux , soit par leurs sous-ordres : car il verroit qu'une loi uniforme , qui est commune à tous et qui n'admet de variétés que dans le mode de son exécution , est une loi inhérente à l'être , et qui suit cet être dans les extralignemens même auxquels il peut s'abandonner.

Enfin , en distinguant dans la tâche terrestre de l'homme les soins matériels et grossiers qui semblent être un décret de condamnation pour toute l'espèce , d'avec ce goût de l'ordre et du

perfectionnement de cette même terre qui occupe également toute l'espèce et qui annonce plutôt un privilège qu'une punition, on peut assurer que le but de l'existence primitive de l'homme étoit, en effet, le perfectionnement et l'embellissement de la région où il étoit placé : perfectionnement et embellissement qu'il auroit puisés dans la source supérieure, d'où il descendoit, et qu'il auroit ensuite mis en valeur dans toutes les parties de son enceinte.

C'est cette même marche qu'il suit encore aujourd'hui, lorsqu'il a quelques plans à concevoir et quelques œuvres à produire. Il se concentre, il s'ouvre intérieurement à sa propre source et semble attendre d'un foyer qui est à part et distinct de lui, la clarté qu'il cherche et le rayon instructeur dont il a besoin ; et ses œuvres sont plus ou moins régulières, selon qu'il a plus ou moins de constance à chercher ce rayon instructeur, et d'attention à en suivre la lumière.

Aussi plus l'homme eût été fidèle à l'ordre qui le lioit à son principe, plus il eût rempli avec succès cette tâche de culture, qui lui étoit évidemment imposée ; et réciproquement, plus il eût travaillé avec zèle et succès à cette culture, plus il eût étendu aussi pour lui-même tous les avantages de l'ordre supérieur, d'où il tenoit son essence constitutive ; parce que tout devoit être lié pour l'homme dans cette œuvre suprême, comme tout le seroit encore aujourd'hui pour lui, si les soins matériels et grossiers ne rétrécissoient pas ses mesures, et si le pouvoir inférieur, soit religieux, soit civil, qui

gouverne sur toute la terre le social de l'homme ; ne les brisoit ou ne les absorboit pas tout à fait.

L'homme eût donc été cet œil ou cet organe, par lequel auroit filtré cet ordre lumineux, supérieur et divin, qui eût rempli tous les individus de l'espèce humaine, et qui, par ses infinies diversités, eût formé pour eux et par eux la plus délicieuse harmonie, comme l'homme peut encore l'observer aujourd'hui, lorsqu'il rentre en lui-même et qu'il dirige sa vue intime vers la source de son être. Il sent cet ordre supérieur descendre en lui ; il devient par-là, naturellement, l'ami et le frère de tous les hommes, et ne se trouve avoir ni l'envie d'être leur maître, ni le besoin d'être leur sujet, ou leur disciple.

Ainsi aujourd'hui, parmi les hommes, la loi de l'administration religieuse et politique n'est qu'une loi de circonstance et qui appartient plus à l'individu qu'à l'espèce, puisqu'il n'y en a qu'un certain nombre qui paroisse dépositaire de cette loi ; et, sans doute, c'est par une altération et un renversement que, dans une classe d'êtres qui ont reçu la même origine et la même essence, les uns jouissent de tous les droits et que les autres n'en aient aucun.

Si les propriétés de l'homme sont seulement plus resserrées aujourd'hui qu'elles n'ont dû l'être, lorsqu'il étoit dans sa vraie mesure, nous pouvons donc encore nous former une idée de ses droits primitifs. Oui, le propre de l'homme dans sa vraie mesure, étoit de produire l'harmonie, de répandre autour de lui toutes sortes de merveilles, d'élever dans

toutes les régions des autels à son principe, de cultiver tous les trésors de la nature, de les recueillir en les puisant dans elle même, et d'ajouter encore à leur perfection en les faisant passer par lui, pour l'extension du regne de la vérité. Il peut lire la preuve de cette loi première, dans toutes les inventions et les arts auxquels il s'exerce avec succès, quoique ce soit matériellement. Ne purifie-t-il pas, par ses manipulations, toutes les substances de ce bas monde ? ne fait-il pas sortir, par son industrie, des sons harmonieux de ses doigts ? ne guérit-il pas par les conseils que transmet sa parole ? ne renverse-t-il pas des armées par la force de son bras ? n'enfante-t-il pas par la peinture l'image de toutes les productions ? et si dans le triste état où nous sommes, et où il ne peut produire toutes ces choses que dans l'ordre inférieur, elles sont cependant si merveilleuses, que seroit-ce donc s'il étoit réintégré dans les réalités ?

On peut dire, en outre, que chaque homme est une nation toute entière et distincte des autres hommes ou des autres nations : voilà pourquoi, quand ils perdent de vue l'unité prédominante, qui seule peut les mettre en harmonie, les hommes s'entendent si peu les uns et les autres dans le commerce qu'ils ont entre eux.

Enfin, le propre de l'homme est d'être, numériquement, une continuelle multiplication spirituelle. Sa racine intérieure doit s'élever activement et constamment à sa puissance, et chaque acte de sa vie, de sa pensée et de son desir, doit être un nouveau bourgeon. C'est par cette suite continue

d'actes vifs qu'il auroit dû devenir un grand arbre. Aussi, aujourd'hui même, il ne doit pas croître seulement dans une ou dans quelques unes de ses ramifications ; mais dans toutes ses ramifications à la fois, comme le fait son être corporel animal.

Médite ce point là, homme de desir, et fais en sorte de ne te point donner de relâche, que toutes les facultés qui constituent ton être pensant, sans exception, ne soient animées de la vie efficace et opérante. Reconnois ici en quoi tu devois ressembler à ton principe : ce principe est l'arbre universel qui se produit continuellement lui-même, et dans qui l'existence et l'harmonie ne font qu'un seul et même être ; toi, homme, tu es un arbre partiel et secondaire, à qui on a donné l'essence ; mais qui est chargé de s'élever par lui-même à son degré harmonique. La source première a été éternellement Dieu ; à toi, on ne te laisse que le soin de le devenir ; et dans ce soin qui t'est confié, malheur à toi si tu ne lisois pas le sublime privilège que tu partages avec ton ineffable modèle !

En effet, l'homme, par sa destination, doit tellement être l'image et la ressemblance du principe des choses, que nous sentons notre être abonder continuellement dans des torrens de pensées, qui ne s'interrompent point, et qui sont la représentation vive et active de cette éternelle création, qui est le caractère éminent de ce suprême auteur des êtres. Nous sentons aussi une affection pour ces idées qui abondent en nous ; et, comme ces idées seroient toujours régulières si nous étions bien ordonnés, nos affections seroient toujours

pures et répondroient à l'éternel amour divin. Enfin nous sentons dans notre esprit une activité qui nous porte à propager hors de nous ces idées qui abondent en nous, et à leur donner l'être ; et cette activité est pour nous, ce qu'est l'éternel résultat pour l'éternelle unité prédominante.

De l'Esprit des Miroirs divins, spirituels, naturels, etc.

LA raison pour laquelle Dieu a produit des millions d'êtres-esprit, est pour qu'il pût avoir, dans leur existence, une image de sa propre génération ; car sans cela, comme on l'a vu plus haut, il ne se connoîtroit pas lui-même, parce qu'il procède toujours devant lui ; encore, malgré ces innombrables miroirs qui rassemblent de tous côtés, autour de lui, ses universels rayons, chacun selon leurs propriétés particulières, il ne se connoît que dans son produit et son résultat, et il tient son propre centre éternellement enveloppé dans son ineffable magisme.

Les êtres-esprit suivent la même loi. Nous ne connoissons les droits de notre pensée que par les images qui en naissent en nous, qui jaillissent de notre centre, et qui, dans les limites de leurs puissances, nous deviennent sensibles ou appréhensibles par la réunion fécondante de leurs mutuelles virtualités. Ces images sont les miroirs dans lesquels notre esprit se contemple et acquiert la connoissance de ses propres trésors. Voilà pourquoi plus

nous exerçons nos facultés intellectuelles et morales dans leur véritable sens, plus nous acquérons d'estime et d'admiration pour la nature de notre être, et par conséquent plus nous remplissons le plan suprême qui nous appelle à aider à Dieu à se connoître dans ses produits et dans ses résultats, et qui ne le peut qu'en trouvant autour de lui des miroirs purs, sur lesquels il puisse voir réfléchir ses propres rayons.

Cette loi des miroirs est tellement constitutive, que ce ne sont pas seulement les cadres formés par notre propre esprit qui nous aident à rassembler nos images et à nous les réfléchir; mais que tout ce qui nous environne peut remplir cette fonction à notre égard; aussi cherchons-nous perpétuellement des cadres autour de nous: c'est ce qui fait que nous nous livrons avec tant d'ardeur à la culture des arts et des sciences, et à l'étude de tous ces objets extérieurs, qui frappent nos yeux, et qui nous réfléchissent nos propres sagesse, comme nous réfléchissons la sagesse de Dieu. C'est ce qui fait sur-tout que nous aimons tant à avoir une place dans l'esprit et le cœur de nos semblables, parce que nous devrions trouver là des miroirs qui augmentassent l'intensité des nôtres et nous aidassent d'autant plus à accomplir le principal et souverain objet de notre existence.

Mais s'il se peut former en nous et hors de nous des miroirs fidèles de nos facultés et de nos trésors spirituels, et qui réfléchissent, selon leurs diverses mesures, les abondantes richesses de la vérité, il peut y avoir aussi des miroirs faux qui la repoussent, comme il y a une nullité de miroirs qui la fait

seulement cesser de paroître ; c'est ce qui constitue les hommes légers, les imbécilles et les impies ; aussi y a-t-il plusieurs espèces d'adversaires de la vérité, parmi les hommes : les uns de ceux qui ne se servent point de leur pensée ; les autres de ceux qui s'en servent à contre-sens ; et ces diverses classes sont chacune à un des extrêmes opposés de la vérité.

Enfin les êtres naturels ont aussi leurs miroirs pour réfléchir le tableau de leurs facultés. Tel est le but et l'objet final de toutes leurs générations, et c'est de cette raison finale que dérive l'extrême amour paternel et maternel, qui, sans cela, ne se connoîtroit que d'une manière cachée et ténébreuse, et n'auroit pas l'évidence de son virtuel pouvoir, ni la démonstration manifeste de son existence ; mais c'est à réfléchir les facultés de génération et de conservation que se bornent les miroirs de la classe animale et matérielle ; cette classe n'a pas de miroirs qui lui réfléchissent les traits de ses sagesse, et dans lesquels elle puisse se contempler comme fait l'homme ; et elle n'en a pas besoin parce qu'elle n'a point d'œuvres de sagesse à produire.

La chaîne des miroirs progressifs, dont l'ordre des choses est composé, repose toute entière sur cette hiérarchie d'unités que nous avons établie précédemment ; puisqu'à l'instar de l'unité prédominante, nulle classe d'êtres ne peut exister que dans l'unité partielle de ses propres puissances, et ce n'est que par là que chaque classe d'êtres sert de miroir et de lieu de repos à la classe qui est immédiatement au-dessus d'elle ; car toute unité est un miroir. Voilà pourquoi le poste de l'homme étoit si im-

portant , puisque , s'il est vrai qu'en se maintenant dans l'harmonie de son unité partielle , il devenoit le miroir de l'unité suprême et universelle , il ne pouvoit manquer , en cessant de se maintenir dans cette harmonie de son unité partielle , de cesser d'être aussi le miroir et le lieu de repos de l'unité prédominante ; et , en même tems , ce miroir de l'homme , en se ternissant , devoit rompre la chaîne de tous les miroirs qui se trouvoient après lui , et les rendre ternes à leur tour.

C'est ainsi qu'aujourd'hui encore , si l'œil corporel de l'homme s'altère et s'obscurcit , il n'a plus de communication avec tous les objets naturels qui l'entourent , qui sont sous sa dépendance , et qui attendent de lui , leur entretien , leur culture , et leur embellissement.

Du principe de la Beauté.

COMME l'homme étoit né parmi toutes les merveilles émanées de son suprême principe , et qu'il étoit destiné à les manifester dans son enceinte , on ne peut douter qu'il n'eût à la fois et la connoissance parfaite de ce qui constitue le vrai beau , et la propriété d'en rassembler dans sa pensée tous les rayons ; cet éclat , cette perfection ne pouvoient se réunir dans sa pensée , sans transpirer et se répandre sur toute sa personne , de manière à lui communiquer les reflets de cette suprême régularité ; observation d'où résultent deux conséquences , que l'on ne sauroit contester :

La première, que le principe de la beauté n'appartient point à la nature altérée où nous habitons à présent ; que notre forme actuelle n'est plus qu'un faible reste de celle qui nous appartenait par notre origine ; que la définition du beau qui nous le peint comme l'imitation de la belle nature , ne se peut réaliser qu'en nous élevant jusqu'au monde supérieur, dont celui-ci n'est qu'une effluve , et comme un extralignement, et que les artistes nous prouvent cette vérité en allant chercher dans ce qu'ils appellent le beau idéal , tous les principes de la régularité et de la perfection qui ne se trouvent plus dans le beau visible, et qu'ils ont grand tort de donner à ce beau idéal un sens imaginaire, qui prouve seulement que le modèle de ce beau idéal n'est plus à leur portée , mais non point qu'il n'existe pas , puisque l'exposition naturelle de tout ce qui a précédé nous démontre son existence nécessaire.

La seconde conséquence est, que la face de l'homme sur laquelle filtroient tous les rayons de la régularité et de la perfection, qui se rassembloient dans sa pensée, doit être en effet l'expression vivante et la plus complète de la beauté ; opinion qui nous est restée dans notre dégradation , puisque nous plaçons le visage de l'homme au premier rang, que nous le regardons comme l'archetype de la beauté parmi toutes les formes , et puisque nous voyons encore universellement combien il attache de prix à la beauté de sa figure , laquelle figure est la seule partie de son corps où se peignent activement et passivement les mouvemens et les expressions de ses pensées les plus cachées, et est en même

tems la partie de son corps qui est la mieux conservée depuis la chute, et qui soit la seule où il se trouve des organes qui ne puissent être couverts sans lui nuire.

Mais de là il résulte aussi une vérité importante et incontestable sur l'œuvre qui nous est propre ; c'est que si le principe de la beauté dont nous devons jouir, et que nous avons perdue, ne provenoit que de la réunion de toutes les sources pures, qui primitivement couloient dans l'homme, comme foyer et image de son principe ; il est certain que nous ne pouvons recouvrer notre vraie beauté, qu'autant que nous parviendrons à faire revivre en nous ces sources pures et vivifiantes qui sont les seuls éléments créateurs de ce qui est beau ; observation qui nous est confirmée par l'attention même avec laquelle le sexe qui est le plus curieux et le plus soigneux de sa beauté, cherche aussi à se montrer à nos yeux comme étant doué de toutes les intéressantes qualités qui peuvent nous attacher à lui ; avouant par là que ces vertus semblent devoir être la base et le principe de la beauté, et que la beauté ne devrait être que la reflet et l'expression de ces vertus.

C'est aussi ce que les arts nous témoignent, en ce que si le peintre ou le sculpteur vouloient nous représenter une image personifiée de quelques vertus, ils ne manqueroient pas de donner à cette image toute la beauté que leur imagination seroit capable d'enfanter, et qu'ils vont toujours puiser dans l'ordre céleste, ou soi-disant idéal.

Ce n'est, enfin, que dans cet ordre céleste, où

nous apprenons à évaluer la défectuosité de notre forme actuelle : car , si nous voulons nous trouver horribles dans cette forme humaine , soit hommes , soit femmes , nous n'avons qu'à penser aux miroirs purs et invisibles qui nous environnent , et qui portent en eux-mêmes et sur eux-mêmes l'expression de la vraie beauté.

Source de la primitive dégradation de l'homme.

CE n'est point l'orgueil , comme on l'a cru , qui a été la source de la primitive dégradation de l'homme ; c'est plutôt la faiblesse et la facilité avec lesquelles il s'est laissé séduire par l'attrait de ce monde physique , dans lequel il avoit été placé comme modérateur , et sur lequel il devoit dominer ; c'est d'en avoir regardé les merveilles avec une complaisance qui a pris sur son affection essentielle et obligatoire , tandis que ces merveilles ne devoient être que comme très secondaires pour lui , en comparaison de ces merveilles divines elles-mêmes , qu'il avoit le droit de contempler encore de plus près , puisqu'en qualité de premier miroir il venoit immédiatement après Dieu.

L'orgueil n'a pu venir dans l'homme qu'après que sa faiblesse lui eût ouvert la porte par cette abusive distraction : cet orgueil n'a pu lui venir non plus que par une cause corruptrice déjà existante , mais distincte de lui ; et ici nous allons nous assurer de l'existence de ces anges rebelles , dont

nous avons déjà parlé, et que nous n'avons présentés que sous la couleur mythologique.

Ce sont les enfans qui nous révèlent naturellement la vérité sur cet article. On ne leur voit point d'orgueil dans leur bas-âge ; mais on leur voit beaucoup de foiblesse et de facilité à être séduits et attirés par tous les objets sensibles qui les environnent ; un penchant puéril et irréfléchi pour toutes les bagatelles, semble être leur caractère particulier, tant que leur ame n'est point encore assez avancée dans ses développemens, pour éprouver des impressions d'un ordre plus élevé. Quand cette époque est arrivée, quoiqu'ils donnent tous les symptômes de leur goût pour la domination, et tous les signes d'une volonté impérieuse et colère, ils ne donnent point ceux d'un orgueil usurpateur et avide d'envahir des puissances supérieures qu'ils ne connoissent point ; ils ne manifestent pas non plus, par cette raison, la cupidité des richesses, parce qu'ils ne connoissent ni ces richesses, ni l'orgueil qu'elles inspirent à celui qui les possède.

Mais si quelqu'un, déjà rempli de ces dangereuses connoissances et des vices qui les accompagnent, s'approche de ces jeunes plantes, et leur peint le charme de ces objets enchanteurs, qui, jusques là, étoient étrangers pour elles, il fera aisément naître dans leur cœur le désir d'atteindre à ces séduisantes jouissances, et l'orgueilleuse cupidité de s'en approprier toutes les sources.

Il est clairement démontré par cette simple analogie qu'il a dû y avoir auprès de l'homme primitif, et antérieurement à lui, une source d'orgueil qui

lui a ouvert les voies de ce vice , sans quoi il ne l'auroit jamais connu , ou au moins ce n'eût pas été là le principe de son égarement. Ainsi , les traditions qui nous annoncent un ange rebelle antérieur à l'homme , ne nous présentent que ce que les observations qu'on vient de voir , démontrent par la simple révélation naturelle : ainsi ceux qui ont condamné et révoqué ce point des traditions universelles , n'ont pas fait un usage assez réfléchi de leur discernement , et quand ils ont voulu expliquer l'origine des choses , sans cette clef , ils ont contredit la nature de l'homme , qui , dans son enfance , leur offre cette clef visiblement.

Ils auroient donc mieux fait d'examiner la chose de plus près , et peut-être auroient-ils reconnu à quel point de subtilité cet ange rebelle a porté l'astuce , puisqu'en faisant agir la plupart des humains à son gré , il leur a persuadé qu'il n'existoit pas , et cela parce qu'il se tenoit enveloppé dans sa ruse , comme un joueur de marionnettes se tient caché aux yeux des spectateurs , et ne paraît pas toucher aux automates qu'il fait mouvoir.

On pourroit ajouter ici , que quant à l'orgueil divin , dont les premiers anges se laissèrent entacher , les hommes sont communément à son égard comme les enfans , c'est-à-dire , qu'ils sont plus enclins à se laisser séduire par de frivoles illusions , et à laisser là Dieu , comme font les soi-disant athées , qu'à vouloir le combattre et s'emparer de son trône.

On va sans doute me demander la clef de la rébellion de ces anges eux-mêmes ; elle se trouvera ,

comme toutes les clefs , dans la voie simple de l'observation.

Si l'existence de ces anges rebelles et orgueilleux antérieurs à l'homme , est démontrée par la marche de notre enfance , la raison nous dit que pour qu'ils aient eu l'occasion de devenir tels , il faut qu'ils aient habité une région encore plus séduisante que celle où l'homme primitif fut placé ; il faut qu'ils aient habité une région toute embellie , au lieu que l'homme avoit à réparer la sienne , ou plutôt celle que ces anges rebelles avoient dégradée , en laissant ternir leur miroir ; car , une région qui demande d'être réparée , suppose nécessairement qu'elle a été dans un état où elle n'a pas eu ce besoin , et qui soit comme le terme de perfection auquel il faut porter la région qui manque de cet embellissement.

Or , plus cette région que les anges rebelles habitoient , étoit embellie , plus les principes de la beauté étoient près d'eux et à découvert , et par conséquent plus ils avoient occasion d'être tentés de s'en emparer , comme on voit ici bas l'orgueil naître et s'accroître dans les savans humains , à mesure qu'ils s'avancent dans les connoissances qui les occupent , et qu'ils dévoilent les principes des choses , tandis que celui qui n'est qu'à l'entrée de ces découvertes , ne goûte encore que l'attrait et le charme de la science , et n'en connoît pas l'orgueil et tous les ravages qu'il engendre.

Enfin , nous voyons même qu'ici bas ce sont communément les grands et autres illustres personnages placés près des rois , qui conspirent contre eux et veulent s'emparer de leur trône. Ceux qui

ne sont encore que délégués et simples fonctionnaires peuvent bien sacrifier d'abord leurs devoirs à leurs plaisirs ; ils peuvent même se laisser corrompre dans l'administration de leur emploi ; mais ils ne commencent guère ordinairement par vouloir usurper la couronne.

En même tems, pour que la cupidité orgueilleuse de ces anges, ait pu leur être imputée comme un crime, il faut qu'ils aient eu le pouvoir de ne pas laisser naître en eux, et il leur auroit suffi, pour cela, de penser qu'il y avoit encore un centre impénétrable, après les magnifiques merveilles dont ils étoient les témoins.

Il faut donc qu'ils aient été eux-mêmes le principe de cette ambition, d'après ce que nous avons vu sur la liberté, dans le paragraphe sur l'amour universel. Il faut aussi que leur chute ait été plus grave que celle de l'homme ; puisque leur faute a dû commencer par un crime, et que celle de l'homme n'a dû commencer que par une séduisante déception, attendu que sa science ne pouvoit pas être d'abord aussi développée que la leur, quoique, si elle eût suivi son cours et qu'elle eût atteint son complément, elle eût fini par l'être davantage ; puisqu'il eût réuni la sienne et la leur ; toutes observations simples et naturelles qui nous permettent alors de voir, sans défiance, toutes les traditions de la terre, nous montrer l'homme primitif comme devant passer par une épreuve, et quelques unes de ces traditions nous le peignent recevant ce précepte : *Soumettez la terre et la dominez* ; et nous le représenter ensuite dans un jardin paradisiaque, qui n'étoit

que l'initiative du perfectionnement et de l'embellissement qu'il auroit dû étendre successivement sur toute la terre : observations, enfin, qui nous offrent à la fois, et la clef et la liaison des deux prévarications primitives, sans que nous ayons besoin d'employer impérieusement et exclusivement des révélations, pour preuves sur ce point, puisqu'il nous suffit, pour n'en pouvoir douter, d'observer ce qui se passe journellement sous nos yeux.

Du premier Adultère.

DE même que si l'homme fût resté dans sa gloire, sa reproduction eût été l'acte le plus important et qui eût le plus augmenté le lustre de sa sublime destination, de même aujourd'hui cette reproduction est-elle devenue exposée aux plus grands périls. La raison en est que lors du premier plan, il vivoit dans l'unité de toutes ses essences, et que, par son union avec sa source, ses reproductions eussent toutes participé aux avantages de cette unité, qu'elles auroient perpétuée à leur tour ; au lieu que, selon le plan actuel, les essences étant divisées, leur fruit peut souffrir de l'incertitude et du mode de leur réunion.

En effet, l'homme devoit puiser les modèles de son image dans la source ; mais il devoit la modifier dans soi-même, ou dans sa propre forme, pour que cette image fût de son espèce, et qu'elle portât sa ressemblance ; or, en se laissant entraîner à l'attrait de la puissance de ce monde, il a bien eu toujours

le même modèle à retracer , mais il n'a plus eu le même matras pour le modifier ; attendu que la région de ce monde est une région mixte où le simple n'est pas connu ; en un mot , comme il a transposé son amour , et l'a incliné sur cette région terrestre , dont les mesures sont toutes à part les unes des autres ; il a été cause par là que son amour s'est trouvé séparé de lui.

C'est ainsi que nous voyons tous les jours notre amour se détacher de nous et s'emprisonner dans les objets et les régions externes où nous le laissons s'extraligner , et qui dès-lors deviennent comme des matras exclusifs , mais étrangers , dans lesquels seuls il pourra désormais établir la base de son action , tandis que nous ne devrions la lui laisser établir que dans son siège naturel qui est nous-même ; attendu que c'est là où elle trouveroit rassemblés tous les élémens vivificateurs de sa source , et qu'en outre c'est une loi de la régularité même , qu'un être et le signe de son action soient dans la même circonscription.

Aussi une preuve de notre dégradation est que ce soit la femme terrestre qui engendre aujourd'hui l'image de l'homme , et qu'il soit obligé de lui confier cette œuvre sublime qu'il n'est plus digne d'opérer lui-même. Néanmoins la loi des générations des divers principes , tant intellectuels que physiques , qui composent l'homme est si impérieuse et si souverainement puissante , qu'en quelque région qu'il porte son desir , il y trouve bientôt un matras , quel qu'il soit , pour recevoir et modifier son image : vérité immense et terrible , qui embrasse depuis la

région primitive de l'homme jusqu'à la région des abîmes , et qui donne la clef de toutes ces corporations mixtes et difformes , dont on nous offre tant d'exemples dans les histoires traditionnelles des peuples , dans l'histoire mythologique , et dans l'histoire physique ; vérité qui , en même tems , nous montre à combien de dangers et d'altérations est exposée la génération de l'homme depuis sa chute , puisque toutes les images qui proviennent de lui , se modifient selon les lois de la région , de la classe et de l'espèce , soit visible , soit invisible , vers lesquelles il laisse incliner son desir ; vérité , enfin , qui nous offrirait de si terribles dégradations dans ces images , que la pensée s'en désespérerait.

Car qui oserait se reposer sur la consolante possibilité que les germes innocens de ces plantes , après avoir subi forcément la prison tyrannique d'un matras étranger , pussent , quand ils atteignent leur floraison , soit dans ce matras , soit hors de ce matras , recevoir le secours d'une action plus pure , qui les rendit à l'usage de leur liberté , et qui les mit dans le cas de rentrer dans la régularité de leurs lois ?

Nous ne trouvons aucun indice de cette conjecture , dans la classe de ce que nous appelons révélations naturelles ; attendu que ces révélations naturelles peuvent bien être un miroir de tout ce qui a rapport à la restauration de la première faute et de ses suites ; mais non pas de ce qui a rapport aux abus que l'homme peut faire de cette restauration même ; vu que la sagesse suprême ne s'étant pas engagée d'aller jusque là , nous ne saurions

trouver autour de nous aucuns reflets de sa marche ; dans ces circonstances.

Bornons-nous donc à dire , tout en gémissant sur les dangers de la génération de l'homme , que vu l'inexprimable munificence de l'éternelle sagesse , l'union primitive est encore possible pour l'homme qui a un véritable zèle pour la propagation de la justice , que c'est là ce qui fait la sainteté du mariage , que par-là la génération humaine auroit pu encore rester intacte , et qu'ainsi c'est la faute de l'homme si elle s'altère.

En effet , cet hermaphrodisme primitif , qui seul constate et opère universellement l'unité génératrice ; cet hermaphrodisme indispensable , mais si dénigré par le commun des hommes et si peu entendu , on peut en apercevoir encore aujourd'hui des témoignages intellectuels et physiques. Pour ces derniers il suffit , d'une part , de considérer les seins de l'homme : car ils sont évidemment un caractère d'hermaphrodisme ; attendu que c'est ce que l'homme a conservé du genre féminin qu'il n'a plus. La physiologie nous apprend , de l'autre part , ce qui reste à la femme de cet ancien hermaphrodisme , et que ce reste est du genre masculin , tant la loi par laquelle ils ne devoient faire qu'un , a de force et laisse par-tout des traces de son empire.

Mais il falloit aussi que l'homme eût l'hermaphrodisme de son moi-intime , et il faut que les essences de ce moi-intime , si clairement partagées aujourd'hui entre l'homme et la femme , recouvrent leur hermaphrodisme ou leur unité dans l'union

conjugale, comme le font leurs essences élémentaires.

Et, pourrions-nous douter de cet ancien privilège du moi-intime de l'homme, quand nous voyons que notre esprit porte encore, comme Dieu, son enveloppe ou sa *terre* avec lui-même ? Si nous nous sondons profondément et jusqu'à notre centre, nous trouverons encore en nous un terrain capable de recevoir nos propres pensées, et où nous pourrions les faire germer, sans les déposer dans des matras étrangers, comme nous y sommes obligés pour notre génération animale, et comme le sont la plupart des végétaux pour leurs germes respectifs. Ce trait de lumière est suffisant pour faire faire du chemin à l'intelligence.

On voit également ici pourquoi nous devons tant surveiller la distribution de nos pensées, pour ne les pas semer, hors de nous, dans des terrains qui ne leur seroient pas analogues ; pour ne les placer que dans des matras qui soient animés du même esprit, et qui puissent leur aider à accroître la bonne récolte, au lieu de la diminuer ou de la corrompre ; et, enfin, pourquoi la loi divine a été si sévère contre les nations criminelles qui ont ainsi abusé des privilèges de leurs pensées, ou qui ont servi à infecter celles des autres peuples.

On voit aussi que cet hermaphrodisme primitif-spirituel qui nous est propre, est le caractère distinctif de la divinité, qui a en elle tout ce qui est nécessaire à son éternelle et universelle génération, sans qu'aucune altération, ni aucun mélange étranger, puissent jamais approcher d'elle.

La mère de famille.

ENTRONS ensemble dans la maison d'une mère de famille, environnée de ses enfans ; voyons la santé, la joie, le bonheur, remplissant les paisibles habitans de cette retraite ; voyons tous les gestes de cette mère vive et tendre, tous ses mouvemens, tous ses regards, verser son amour dans ces jeunes rejetons qui l'entourent, et le transfuser, pour ainsi dire, dans tout leur être ; voyons-là repomper ce même amour dans leurs yeux animés, et lui offrant les expressives et délectables images d'un être pur, en qui la vie commence, qui se sent créer, qui se dilate, qui dit en silence à sa source : C'est de vous que je tiens cette délicieuse existence.

Voyons ensuite ces mêmes enfans se livrer avec transport aux jeux de leur âge, et répandre à leur tour sur les objets animés ou non qui sont sous leur main, la surabondance de joie qui les remplit, et qui n'est si active et si facile à s'épancher, que parce que leur être repose entre l'amour et l'innocence ; et nous aurons en nature le tableau réduit du premier ordre des choses.

Mais une maladie grave atteint un de ces enfans, ou un accident le blesse ou le mutilé dans un ou plusieurs de ses membres ; nous voyons, sur le champ, l'amour maternel prendre un nouveau caractère. De cet état calme qu'il offroit au milieu de ses paisibles jouissances, nous allons le voir passer aux agitations d'une tendresse inquiète et tremblante pour ce qu'il a de plus cher ; nous allons

voir cette mère sacrifier son repos, son sommeil ; désirer de sacrifier sa vie même, pour sauver ce fruit de sa propre substance ; nous allons la voir employer toutes les conceptions de son esprit à imaginer les moyens de parvenir à son but ; nous allons la voir comme introduisant son propre cœur dans toutes les blessures de son fils, lui composant, avec des desirs créateurs, un nouveau corps et de nouveaux membres, ou plutôt venant prendre place elle-même, par sa pensée, dans ceux dont son mal peut le priver, se moulant dans leur propre forme, et s'y attachant jusqu'à ce qu'elle en ait conçu le parfait rétablissement ; nous la verrons ne pouvant charmer sa douleur que par ces industrieuses fictions de son amour, et que quand, en se transformant ainsi toute entière, elle peut goûter l'espérance de créer de nouveau celui qu'elle aime, et de voir renaître en lui son image.

Pour remplir cet objet qui la touche de si près, que demande-t-elle à son fils ? Rien autre chose que de correspondre à ses tendres sollicitudes ; qu'un acquiescement volontaire au traitement que son état exige ; que de laisser pénétrer en lui tous les baumes réparateurs qu'elle injecte elle-même dans ses plaies ; enfin, que d'unir tout ce qui lui reste des puissances de sa vie à toutes les puissances actives du cœur de sa mère ; puisque ce n'est que par ce concours indispensable qu'il peut recouvrer sa santé, et qu'elle peut recouvrer son bonheur.

Le malade ne se refuse point à ces soins bien-faisans qui lui sont offerts et prodigués. Son propre besoin le rend docile ; il se rétablit. Mère,

rejoins-toi mais que ton fils se réjouisse encore davantage, non pas seulement de ce qu'il a retrouvé la santé qu'il avoit perdue, mais de ce que tu es entrée plus avant dans son être ; de ce qu'il te porte désormais toute entière en lui par ton amour, au lieu qu'il ne t'y portoit auparavant que par ta substance ; de ce que ton cœur et le sien ne font plus qu'un ; de ce que, si c'est une chose si douce pour ton amour générateur, de posséder ta production après t'être rendue semblable à elle, afin de la créer une seconde fois : c'est une chose plus douce encore pour la production, de sentir descendre en elle son principe générateur, de le posséder tout entier, d'être comme confondu avec lui par une union inséparable.

Ame humaine, je ne crains point de t'abuser en t'engageant de lire ici le tableau des événemens les plus importans qui te soient arrivés et qui te concernent. Les sophistiques bourdonnemens des imposteurs ont pu remplir quelquefois tes oreilles et t'étourdir sur tes douleurs ; mais ils n'en ont pas enlevé la cause ; ils ne les ont pas même apaisées. Tu souffres ; eh ! qui sans frissonner pourroit se faire une idée de tes souffrances ! Tous tes membres sont brisés ; toutes tes liqueurs sont viciées et corrompues ; il n'y a pas une partie de ton être qui ne soit une plaie vive, et qui ne doive te causer des maux cuisans. Ton élévation étoit grande, puisque par ta nature tu devois être l'apanage du principe universel de toutes choses, et approcher assez près de sa gloire pour la faire réfléchir vers lui, et lui en présenter, en toi, de ravissans témoignages. Si

tu n'étois tombée d'une telle hauteur , te serois-tu ainsi écrasée si cruellement dans ta chute ?

Mais ce déplorable malheur t'arriva sous les yeux de ta mère , puisque tu étois placée auprès d'elle , et que tu habitois dans sa demeure ; elle te vit tomber , et à l'instant son cœur tressaillit et se précipita vers toi pour tempérer la violence du choc. Quand elle aperçut les horribles blessures que tu t'étois faites , sa tendresse n'eut plus de bornes , et son amour ne pouvant plus se contenir , elle ne sentit plus d'autre affection que celle de te rendre à la vie et de régénérer tout ton être. Son amour qui tout à l'heure étoit calme et serein , prit aussitôt le caractère du zèle le plus ardent ; comme dans la violence de ta chute , tu avois brisé en toi son image , et que cette image étoit ta vie , pouvoit-elle , cette mère souverainement tendre , faire moins pour toi que les mères naturelles ne font pour leurs enfans ?

Non , elle rassembla aussi dans son cœur toutes ses pensées restauratrices ; elle ne put empêcher ses desirs de lui peindre pour sa consolation , et de lui figurer comme rétablie , cette image que tu ne portois plus et qui faisoit l'objet de son amour ; mais les desirs de cet suprême générateur , étant vivans et plus efficaces que ceux de l'homme , ne pouvoient se faire sentir sans créer en même tems cette image , selon toutes les proportions de sa première existence.

Alors ce cœur maternel , devenu lui-même cette image et s'étant rendu le fruit de ses propres desirs , se porta par le même penchant jusque dans la

racine de ta vie, il s'insinua jusque dans les plus profondes sinuosités de tes plaies ; il ne craignit point de se plier douloureusement à toutes les formes de tes membres brisés, afin qu'ils pussent reprendre à leur tour toutes les formes de l'image qu'il te rapportoit ; et se promettant bien, quels que fussent les obstacles que dût éprouver son entreprise, quelle que fût la longueur des tems qu'elle exigeât avant d'avoir atteint ses plus importantes époques, de ne la point abandonner qu'il ne l'eût amenée à son terme ; c'est-à-dire, que cette créature divine, ce Dieu modifié par son desir, d'après le modèle de l'ame humaine, ce Dieu-homme, enfin, ne se fût établi en toi, ne vécût en toi, et ne laissât rien en toi qui ne fût lui-même.

Me demanderas-tu, comme dans l'exemple de la mère naturelle : Qu'est-ce qu'il te recommande pour qu'une pareille œuvre s'accomplisse ? Ame humaine, je ne puis te faire qu'une réponse semblable à celle que tu as vue : C'est de marier sans relâche, dans tous les lieux et dans tous les instans, ton desir avec son desir, ton amour avec son amour, puisque depuis qu'il a souhaité de ne faire qu'un avec toi, tu ne peux être ennemie de ta guérison sans le séparer d'avec lui-même, et tu ne peux le séparer d'avec lui-même, sans être ennemie de ta guérison.

Je ne te peindrois pas aussi facilement ni aussi brièvement que dans l'exemple de la mère de famille, les délices que ta source et toi doivent attendre si tu réponds à la voix et aux soins de celui qui oublie sa propre vie, pour réhabiliter la tienne ;

ces ineffables transports sont plus vifs et plus substantiels que ceux qui accompagnent le recouvrement de la santé corporelle, et les mouvemens d'une reconnaissance humaine : d'ailleurs, ils ne doivent se faire sentir que progressivement et en raison des divers résultats qui tiennent à ta véritable guérison.

Ce sera donc en parcourant selon tes forces ces différens résultats, que tu apprendras à connoître le prix de ce que ta source a fait pour toi ; c'est par là que tu apprendras à t'attacher encore davantage à ses bienfaisantes ordonnances ; c'est par là, enfin, que tu apprendras à lui faciliter de plus en plus les moyens d'accomplir en entier, dans toi, une œuvre qu'elle desire encore plus que toi.

Résultats de la dégradation de l'homme.

Voyons ce qui arrive dans les chutes journalières qui se font tous les jours sous nos yeux : qu'un homme tombe dans l'eau, dans la boue, dans des ronces, il ne se relève que tout imprégné, tout souillé, tout défiguré par l'action des divers élémens ou des diverses substances qui se sont comme combinées avec lui, et qui le rendent méconnoissable. Qu'il tombe dans un goufre volcanique et sur des rochers anguleux, ce sera pis encore, parce qu'avec ces premiers accidents il éprouvera encore celui d'avoir tous les membres brisés, ou brûlés et peut-être tous les deux ensemble.

Rappelons-nous ici que nous avons parlé de l'ancienne beauté de l'homme, et de la supériorité des essences de sa première forme, sur les essences de sa forme actuelle.

Rappelons-nous combien les élémens corrosifs qui composent la nature actuelle, sont éloignés de ces propriétés harmoniques et vivifiantes, dans le sein desquelles il avoit pris naissance, et dans lesquelles il avoit le pouvoir de se fixer à demeure.

Rappelons-nous aussi ces agens rebelles et orgueilleux, dont nous avons prouvé l'existence antérieurement à l'homme ; puisque, sans eux, il n'auroit pu connoître l'orgueil, comme les enfans n'en connoissent point avant que les personnes corrompues ne le réveillent en eux ; et nous aurons là à la fois ces rochers anguleux, cette eau, cette boue, ces ronces, ce goufre volcanique, enfin toutes ces actions hétérogènes et pernicieuses avec lesquelles l'ame humaine s'est trouvée combinée dans sa chute, et qui avoient tellement défiguré et souillé sa forme corporelle - primitive qu'elle étoit comme si tous ses membres eussent été rompus, et qu'elle n'offroit plus aucun trait qui pût la faire reconnoître.

Car, si nous découvrons que l'homme avoit primitivement pour objet l'embellissement et le perfectionnement de la terre, pour y faire briller les merveilles de son principe, la puissance perverse, depuis qu'elle s'étoit corrompue elle-même, avoit l'objet opposé qui étoit au contraire de dégrader toutes les formes de cette terre, et particulièrement celle de l'homme qui n'étoit envoyé que pour rétablir l'ordre et repousser les efforts de cette puis-

sance perverse ; comme nous sentons tous que nous avons encore la même tâche dans l'ordre moral et dans l'ordre de l'esprit.

Mais nous voyons, même matériellement, que tel étoit l'état des choses, puisque la puissance de l'air ne cesse de corroder toutes les formes que la nature engendre, et de s'efforcer de déformer toutes les créatures qui ne résistent à son action que tant que leur principe de vie existe en elles, et qui succombent à cette puissance destructive, dès que ce principe de vie leur est retiré.

Or, dans ce ravage universel que l'air opère sur toutes les formes de la nature, nous voyons que celle de l'homme est plus exposée qu'aucune autre, puisqu'il est le seul être, ici bas, qui soit chargé de s'habiller, tandis que la nature a fait tous les frais du vêtement des autres animaux.

En outre, il paroît sentir lui-même que cette forme humaine si mêlée de principes corruptibles, si souillée, si capable de répandre l'infection, n'étoit point analogue avec lui, et ne pouvoit trop se dérober à ses yeux, puisqu'il est le seul animal qui enterre ses morts : usage qui, en montant d'un degré, est censé soustraire le cadavre humain à des puissances impures, ou à la milice des astres dont nous examinerons l'empire en son lieu ; usage enfin qui révèle aussi la prééminence que la forme primitive humaine avoit sur toutes les autres formes, et le respect qui devoit lui être porté.

Ame humaine, c'est donc pour te retirer de cet effroyable abîme et de ce lamentable état désordonné où tu étois tombée, que ta bienfaisante

mère vola à ton secours ; c'est pour te réhabiliter dans ton état régulier qu'elle a injecté de nouveau en toi l'essence de toutes les *vertus*, ainsi que de ce corps primitif et pur que tu portas dans ton origine, et qui devoit servir d'organe aux merveilles de ton principe : si c'est ton égarement libre et volontaire qui te fit perdre cette superbe parure, ce ne peut être que ton retour sincère et libre qui te la fasse recouvrer, et tu ne la recouvreras jamais que tu ne t'en sois rendue digne par ta fidélité à suivre les travaux auxquels te condamne ton traitement ; comme ce n'est qu'après avoir purgé son décret, qu'on rend ici bas, à un illustre coupable, les habits de gloire et les marques de ses dignités.

Et ce n'est point ici comme dans la fausse marche des hommes, un vain signe d'orgueil ; c'est une décoration inhérente à ta véritable destination, et de même que tu ne peux remplir ta véritable destination, ou manifester les merveilles de ton principe que par l'intermède puissant de cette décoration, de même aussi cette décoration ne peut t'être rendue qu'à mesure que tu deviens en état de remplir ta destination.

Aussi regarde le peu de merveilles que tu manifestes avec ce corps infect et ténébreux que tu portes aujourd'hui, depuis que tu t'es livrée à une fausse affection ; vois comme il amortit les élans et les desirs que tu nourris en toi pour la manifestation de ces superbes merveilles de ta source originelle, et reconnois par là s'il n'est pas réellement une prison pour toi.

Remarques également, qu'après les effroyables

dangers où ta chute t'a exposée, qu'après la privation où elle t'a mise de toutes tes facultés et de toutes tes lumières, il n'est pas étonnant que tu sois si souvent dans le délire, ainsi que cela arrive journellement dans les maladies ordinaires. Ta bienfaisante mère s'en aperçoit fréquemment aux discours insignifiants et aux doctrines hasardées qui sortent de ta bouche, à mesure que tu reviens à toi-même et que la parole t'est rendue. Elle reconnoît dans ces vertiges le pouvoir de voisins importuns qui viennent contrarier ses remèdes et croiser, dans ta pensée, tous les biens qu'elle cherche à te procurer et toutes les connoissances dont elle voudroit te remplir.

Mais, comme elle est à la fois le médecin le plus habile et le plus bienfaisant, elle ne cesse de substituer ses excellents remèdes à toutes les recettes des empyriques qui t'obsèdent, et son zèle charitable ne s'épuise point malgré tes négligences et ton insensibilité pour elle.

Murmures de l'irréflexion.

EN se bornant aux seuls dangers où nous a livrés la chute de l'espèce humaine, l'homme irréflechi qui ne juge que par son être externe, est choqué dans son apparente justice, de se voir exposé aux suites d'une faute qu'il n'a pas commise, et il se demande avec murmure : Pourquoi suis-je livré à un état si pénible et à une situation si gênante que celle où se trouve la famille de l'homme ?

Mais il pourroit se dire aussi : L'ame primitive avoit autrefois le pouvoir de se créer à elle-même sa similitude avec son principe ; et à moins d'être Dieu lui-même, elle ne pouvoit avoir un titre et un droit qui lui donnassent une plus grande affinité avec cette unité prédominante. Or, cette loi a suivi cette ame primitive dans sa dégradation, et elle l'accompagne dans toutes ses générations. Ce pouvoir sublime, je ne l'ai donc pas perdu, malgré les entraves où je me trouve. Ma loi originelle m'est transmise avec la vie, et dès que je peux la remplir encore, le bonheur ne m'est pas interdit, puisqu'il n'y a de bonheur pour un être qu'autant qu'il atteint l'objet de sa loi.

Enfin, je puis encore jouir des droits de mon origine, et je puis tellement m'unir à ma source que ma privation soit pour moi comme n'étant pas, et que peut-être j'aide même à diminuer le mal général de la première chute.

Si je ne me sens pas l'énergie suffisante pour prétendre à une entreprise aussi sublime, au moins ma simple raison devroit m'apprendre à calmer mes murmures : car, en effet, si l'ame primitive ne se fût jamais écartée de sa loi, n'aurois-je pas profité des fruits glorieux qui seroient provenus de sa fidélité, et cela cependant sans que j'eusse auparavant coopéré à sa justice, ni que j'eusse été pour rien dans ses vertus ? Et sûrement je n'aurois rien trouvé à redire alors à mon heureuse destinée, quoique, malgré sa douceur, elle eût été si gratuite pour moi ; pourquoi voudrois-je donc, dans le cas contraire, exclure l'alternative ? Et n'est-ce

pas un mouvement précipité de ma part , que de prétendre que la chance ne soit pas égale.

C'est donc là ce que devroient se dire ceux qui se pressent trop sur cette question.

Qu'ils sachent , qu'à moins d'anéantir l'arbre , il est indispensable que les branches qu'il porte , ne participent aux accidens de la racine ;

Qu'ils sachent , que l'arbre humain n'étant pas Dieu , il est indispensable que sa racine n'ait eu le pouvoir de s'altérer comme de se maintenir dans son intégrité , sans quoi elle n'auroit eu aucune différence d'avec le principe qui lui a donné l'être ;

Qu'ils n'oublient pas le remède puissant qui , étant universel , s'est trouvé , dès l'origine , à côté de nos maux , comme il s'y trouve encore , avec plus de réalité et plus d'abondance , que l'air n'accompagne le premier de nos besoins matériels , celui de respirer , et qui peut , si nous nous y prétons , nous amener jusqu'à connoître la vie même , au lieu de cet état de mort dans lequel nous languissons ;

Qu'ils choisissent ensuite et qu'ils décident laquelle de ces deux destinées seroit préférable , ou de n'avoir pas reçu l'être , ou bien d'avoir reçu une vie pénible et laborieuse ; mais avec le pouvoir et la certitude de la transformer dès à présent , s'ils le veulent , en une existence délicieuse et qui leur retrace les merveilleuses sublimités de notre état originel.

Si ces hommes trop prompts veulent peser ces deux destinées , je ne doute pas de quel côté ils feront pancher la balance : car il n'y a que l'homme

aveugle et insensé qui puisse exiger ces jouissances comme un droit, et qui murmure contre les efforts qui nous restent à faire pour les obtenir ; et s'ils vouloient murmurer contre la nature des choses, ce seroit murmurer contre leur souverain principe, et se plaindre de n'être pas Dieu.

Ils se persuaderont même aisément de la justesse des tableaux consolateurs que je viens de leur offrir, quand ils feront attention que par le crime, les facultés de l'ame humaine n'ont point été anéanties, qu'elles n'ont été que séparées ; mais que le même principe qui les anima, c'est-à-dire, cet universel amour qui constitue l'unité prédominante et qui ne les perd point de vue, leur a rendu, dès l'instant de cette séparation, le mouvement qui leur est nécessaire pour se réunir et reprendre leur unité.

Ils pourront aussi apercevoir une révélation naturelle de cette vérité, dans la marche journalière de l'esprit de l'homme. Plus il s'élève dans les contemplations des choses divines et harmoniques, analogues à son essence, plus il sent ses facultés s'ordonner et se rassembler dans l'unité, au point qu'elles ne sont plus retardées dans leur cours, par le regne des objets secondaires, dont même l'étude et l'observation peuvent leur aider encore à s'étendre et à se développer ; parce que les lois de toutes les diverses classes, sont comme les traductions les unes des autres, et que l'esprit de l'homme, éclairé de sa vraie lumière, lit, dans toutes, le caractère de l'universelle unité.

Si l'homme au contraire détourne sa vue de ce

flambeau universel, si l'attrait de ces choses secondaires et bornées l'entraîne, et qu'il se néglige jusqu'à tomber sous leur empire, alors ses facultés se partagent, le combat s'établit entre elles, et l'homme est dans un état de souffrance plus ou moins considérable, selon que le partage de ses facultés est plus ou moins grand.

Cependant ses facultés ne se sont point détruites ; elles ne sont que dans la désharmonie, et le pouvoir de cette unité qu'elles ont connue, vient de tems à autre leur en retracer le souvenir.

C'est là ce mouvement qui peut, si elles l'écou- tent, les rétablir dans leur ordre, et leur aider à reprendre leur consonance régularité, comme cela arrivera à tout homme qui y voudra faire attention, et y employer sa constance, et ces exemples instructifs seront des témoins non suspects des grandes vérités vers lesquelles nous tâchons de porter la pensée de l'homme : car, le premier effet de ces vertiges, auxquels il est exposé depuis l'altération de son espèce, est de lui voiler les moyens de réhabilitation qui lui restent, et de ne lui laisser apercevoir que les précipices que l'environnent : aussi de combien de rêves affligeans et effrayans, le sommeil spirituel où il est continuellement, ne se trouve-t-il pas rempli ?

Les maux et les biens s'étendent dans toute la circonscription de chaque chose.

LA circonscription d'un être dans l'ordre physique, est l'ensemble de tout ce qui compose son existence.

Dans l'ordre de la gloire et de l'autorité, c'est tout ce qui est renfermé dans sa juridiction, tel qu'une principauté, un royaume, un empire.

Dans l'ordre de l'esprit ce sont nos pensées, et les liens d'amour qui font que nous ne sommes qu'un avec les âmes auxquelles nous nous attachons par la vertu et le desir de l'avancement du règne de la justice.

Dans l'ordre divin, c'est l'universalité.

Pour qu'un être jouisse physiquement du bonheur de son existence, il faut que dans toute sa circonscription, il soit sain et constitué selon toute la régularité de sa nature ; mais de même que le principe de sa vie, quand il est sain, porte la santé et le bonheur dans toute son existence, de même aussi, quand il ne l'est pas, il étend son pouvoir infect dans toute l'existence et la circonscription de ce même être.

S'il en est de même dans l'ordre de l'autorité, nous devons croire que ces mêmes lois se sont accomplies sur ces êtres égarés, que nous venons de reconnoître comme ayant dû être coupables avant l'homme. Leur pouvoir, s'il se fût maintenu dans son ordre, auroit porté la vie et la paix dans tout leur empire ; en se désordonnant, il a dû également

porter son influence désorganisatrice dans toute sa circonscription.

Et c'est là sans doute l'origine de ce cahos, que tant de philosophes ont admis comme le berceau du monde physique; mais dont ils n'ont pas connu les élémens constitutifs, quand ils ont dit que l'univers avoit été fait de rien, puisque ce cahos devoit être composé des débris de la circonscription régulière, qui venoit d'être brisée, et des vertus restauratrices que la source supérieure dût y introduire, pour en arrêter la ruine totale : vérité sur laquelle toutes les traditions se sont accordées, en peignant ce cahos comme renfermant le bien et le mal, le chaud et le froid, la lumière et les ténèbres, le ciel et la terre, etc.

En effet, si une violette, venant de naître, disoit qu'il n'y avoit rien avant elle, qu'elle vient de rien, et que le cahos d'où elle sort n'est rien, on lui répondroit : Vous êtes venue d'un germe, dont les principes se trouvoient dans cette nature universelle que vous voyez autour de vous; ce germe avoit, selon sa mesure, la perfection ou la vie qui lui étoit propre; lorsqu'on vous a renfermée dans le sein de la terre, qui étoit nue et déparée, pour lui rendre son ornement, vous vous êtes trouvée dans un cahos; mais ce cahos étoit si peu le rien, qu'il étoit le combat de la vie qui étoit en vous, et de la mort ténébreuse où l'on vous avoit introduite. Ce combat a produit une réaction qui vous a fait développer vos forces, et vous a mise dans le cas de manifester toute la somme de vie et de propriétés dont vous êtes dépositaire.

Cette image peut aider à éclaircir nos idées sur le cahos , en attendant que nous nous occupions de la nature en elle-même , dont il a été le foyer et comme la matrice.

Lorsque ce cahos eut fait son explosion , et que l'univers eut pris sa forme , laquelle ne pouvoit s'étendre que jusqu'à cette première circonscription qui avoit été désorganisée , l'homme chargé de maintenir alors dans cette enceinte , l'ordre qui venoit d'y être dicté , auroit successivement porté son pouvoir régulateur et administrateur dans toutes les parties de cette circonscription ; il y a porté un pouvoir contraire , en n'étant pas fidèle à son emploi.

Aussi le mal a-t-il dû s'étendre de nouveau dans toute la circonscription.

Aussi ce monde doit-il avoir reçu une double plaie , ce qui augmente infiniment aujourd'hui la tâche de l'homme , mais n'empêche pas que sa qualité primitive d'être appelé à une œuvre de restauration , ne demeure très reconnoissable à tous les actes que nous lui voyons opérer journellement , ainsi que nous l'avons déjà observé.

Ces premiers principes sont posés sur des bases à la portée de tout esprit réfléchissant ; puisque nous avons reconnu l'altération de l'homme , qui en suppose une antérieure à la sienne ; puisque nous voyons l'homme démontrant lui-même journellement l'esprit de sa vocation primitive ; puisque nous voyons le mélange des qualités bonnes et mauvaises qui se combattent dans toute la nature physique ; puisque l'effet de l'altération a dû

s'étendre à tout l'univers, c'est-à-dire, à toute la circonscription invisible où ce monde physique a pris naissance, vu que le mal comme le bien saisit toute la circonscription de chaque chose ; puisqu'enfin il doit y avoir eu une double altération dans cette circonscription, dès qu'il y a eu évidemment une double prévarication.

Ainsi, ame humaine, tempère ton impatience ; la simple raison qui nous découvre ici ces révélations naturelles, nous aidera à en découvrir les résultats, ainsi que les moyens consolateurs qui sont auprès de toi, pour te soulager dans cette situation si pénible et si malheureuse ; et si tu doutois que l'égoïsme des anges rebelles eût opéré une séparation ou un retranchement dans l'ensemble des choses, tu n'aurois qu'à observer si ce n'est pas là la marche et l'effet naturel de tout ce qui ne suit pas la ligne de l'unité ; si, dis-je, ce n'est pas là, particulièrement, le résultat journalier de l'égoïsme de l'homme.

Traditions-mères.

CHACUN ordre de choses, chaque objet, chaque être doit prouver par soi-même son existence ; il doit transmettre lui-même sa propre tradition ; enfin, il doit faire sa propre révélation, et s'il ne fait pas actuellement, ou s'il n'a pas fait antérieurement sa propre révélation, il est impossible qu'il ait une place dans notre pensée et parmi nos connaissances.

Parcourons les principales preuves de cette vérité, et sur-tout préservons-nous de l'inconvénient auquel les hommes s'exposent presque universellement, et qui leur fait assimiler aveuglément et si mal-à-propos, une tradition ou une révélation à des livres.

La nature élémentaire, comme je le répéterai quelquefois, n'est point suffisante pour nous démontrer Dieu; elle me fait bien reconnoître, il est vrai, une puissance active et régulière qui l'a produite et qui la gouverne; mais malgré la magnificence du spectacle que cette puissance imposante offre à mes yeux, dans la révélation de ses merveilles, elle ne me fait point découvrir encore le Dieu saint et aimant qui peut embrâser tout notre être, et qui se complait dans nos ardens desirs et dans nos hommages.

D'ailleurs cette nature physique, considérée dans le cours régulier et uniforme de ses lois, nous peint un grand ouvrier; mais elle ne nous peint pas un ouvrier libre, puisqu'il fait régulièrement et comme forcément la même chose, au lieu qu'un ouvrier qui seroit libre, variroit son mode d'opération, et suspendroit son œuvre à son gré. Nous trouverions même, plutôt, cet ouvrier libre dans les grandes altérations de la nature, et dans les grands désordres qu'elle éprouve et qu'elle éprouvera, lorsque la main qui l'a formée en opérera la dissolution, parce que, là, nous découvrons une volonté distincte et supérieure à la puissance: nous sentons donc que Dieu doit être autre chose que l'auteur de la nature.

Or , comment l'idée de ce Dieu saint et communiquant , par son amour , avec les âmes de désir , auroit-elle pu se montrer sur la terre , si nous n'avions eu pour l'acquiescer que le spectacle de cette nature ? L'idée de ce Dieu ne seroit-elle pas hors de notre portée , si nous n'avions eu un moyen plus direct de l'obtenir , et cela sans aucuns livres et sans aucune tradition ?

Enfin , cette idée seroit-elle existante parmi les hommes , si ce Dieu suprême ne la leur eût communiquée primitivement et d'une manière incontestable ? c'est-à-dire , s'il ne leur avoit transmis par lui-même cette tradition ; en un mot , s'il n'avoit opéré directement pour eux sa propre révélation ?

Dé son côté , l'âme de l'homme n'a pu recevoir directement cette tradition primitive , ou cette suprême révélation , sans sentir allumer en elle-même son propre feu , qui ne pouvoit manquer de s'enflâmer à un pareil flambeau. Ainsi l'âme humaine a dû , par là , être mise en activité et en état de manifester les propriétés qui lui appartiennent , ou de faire à son tour sa tradition directe ou sa propre révélation.

Donc , indépendamment des moyens de raisonnement donnés à l'homme , pour discerner sa vraie nature , il a dû se prouver par lui-même , dans toute l'étendue de sa circonscription , et démontrer par sa propre révélation , qu'il étoit né pour être l'organe et le ministre de celui qui l'avoit formé.

De ces deux sources que nous ne pouvons révoquer en doute , on en voit naturellement résulter

une troisième, qui est celle des institutions religieuses, universellement répandues sur la terre, lesquelles ne peuvent être dérivées que de ces rapports primitifs qui ont existé originairement entre l'homme et Dieu, d'une manière sensible et manifeste et qui tient à leur propre révélation.

Ainsi, cette idée même d'une religion quelconque, n'auroit jamais paru sur la terre, si, dès l'origine, la voie n'avoit été ouverte; enfin, si cette institution n'avoit fait d'abord et primitivement sa propre révélation.

Ce principe sur les institutions religieuses s'applique aux religions fausses comme aux religions vraies : car, les religions fausses ont également eu besoin d'un noyau primitif qui les ait engendrées, et d'une voie sensible et manifeste par laquelle elles aient fait leur propre révélation, sans quoi elles ne seroient pas plus connues que les religions vraies.

Voilà pourquoi on ne peut rien connaître de positif et de certain, ni dans l'un, ni dans l'autre genre, si l'on ne remonte pas jusqu'à la source radicale de la révélation de toutes ces institutions, révélation toutefois qu'il faut bien se garder, comme nous l'avons dit, de confondre avec des livres; mais voilà pourquoi aussi l'homme a toujours une lumière pour y remonter, non-seulement dans l'ordre de ces diverses institutions; mais encore universellement dans l'ordre de tout ce qui existe, puisqu'il n'est rien d'existant et de connu qui n'ait sa souche ou sa racine, et qui n'ait nécessairement opéré sa propre révélation.

Ce principe de la nécessité, que chaque chose fasse sa propre révélation, doit s'appliquer sur-tout et primitivement à l'être qui se crée lui-même sans cesse, et qui ne peut être, en effet, que parce qu'il se crée lui-même, et qu'il continue sans cesse son éternelle création ou sa propre révélation : vérité d'où l'on peut partir, et porter ensuite la lumière dans tout le cercle des choses.

De là il résulte donc que, puisque parmi toutes les religions, la véritable a dû, comme tout ce qui existe, faire directement sa propre révélation, et doit démontrer son authentique et essentielle réalité, en s'expliquant elle-même lumineusement, en s'appliquant positivement et efficacement à la maladie radicale de l'homme, et en se prouvant, par le fait et par son opération active et curative, dans l'âme et dans l'esprit de tous les hommes qui voudront s'étudier avec attention, sans ménagement et sans réserve; il résulte, dis-je, que le mot dispute et le mot religion, sont absolument contradictoires et ne peuvent jamais marcher ensemble; puisque le mot religion signifie une chose qui rallie et non pas qui divise; et puisque la religion vraie, telle que nous la peignons et qu'elle devrait être, ne seroit autre chose que l'évidence, éblouissante par sa clarté, et convaincante par ses effets, tandis que le mot dispute ne peut paroître que dans les ténèbres, ou dans des régions plus abusives encore que celles de l'ignorance animée par l'ardeur de la domination et du désordre.

Ce seul trait montre l'idée qu'on doit avoir des discussions et des ravages dont les docteurs de toutes

les religions n'ont cessé de troubler et d'ensanglanter la terre.

Mais, en même tems, la nécessité, démontrée ici, d'une tradition-mère, dans tout ordre de choses quelconques, doit nous empêcher de conclure, comme les ignorans, que toutes ces religions, si défigurées par les hommes, n'aient point eu de base dans leur principe, puisqu'au contraire ce sont ces horreurs, même, qui démontrent l'existence d'une vérité, dont les hommes aient pu abuser; attendu que s'il n'y avoit pas eu primitivement quelque chose de respectable pour eux, ils n'auroient jamais pu abuser de rien.

Et même, en se réglant sur la boussole des compensations, on voit que la mesure d'une erreur est en même tems la mesure de la vérité correspondante; comme aussi l'étendue d'un abus quelconque est la mesure de la sagesse et du pouvoir qui ont été lésés par cet abus.

Nécessité d'un sensible immatériel.

QUAND même nous n'aurions pas la preuve de l'existence d'un sensible supérieur, dans ce qui a été exposé sur la situation primitive de l'homme, qui devoit avoir autour de lui son apanage, comme il étoit lui-même l'apanage de Dieu, on auroit cette preuve en ce que l'intelligence humaine a besoin de s'appliquer sur des objets vifs, et de porter son discernement sur des choses sensibles de son ordre,

et non pas seulement de l'ordre des choses sensibles - matérielles et corruptibles, qui ne rendent rien à son être réel. .

Elle a besoin en effet de frayer, de traiter, de commercer avec une région où elle ait un sensible analogue à elle, puisqu'il nous est impossible de concevoir une région quelconque qui puisse exister autrement que par un commerce, et que nul commerce ne peut avoir lieu qu'autant que les agens qui doivent l'exercer, rencontrent une base d'action qui soit homogène avec eux.

Elle trouveroit encore cette preuve dans cet axiôme imprescriptible, présenté ci-dessus, que l'ame de l'homme ne peut vivre que d'admiration, et qu'elle est la seule qui ait ce privilège parmi tous les êtres de la nature; ce qui, d'un seul mot, établit au-dessus de l'ame humaine non-seulement une source permanente d'admiration dans laquelle elle ait le pouvoir de puiser; mais ce qui suppose aussi autour d'elle des bases et des réceptacles d'admiration sur qui elle puisse verser les merveilles qu'elle auroit puisées dans sa source; ce qui en même tems distingue éminemment cette ame de tous les autres êtres de l'univers.

Elle trouveroit, dis-je, cette preuve dans l'axiôme en question, parce que, lorsqu'elle s'occupe des objets de la nature actuelle; c'est moins ce qu'elle aperçoit en eux qu'elle admire, que ce qu'elle y pressent; c'est parce qu'elle perce au travers de tous ces phénomènes jusqu'à une région mieux ordonnée encore dont ils découlent, où se trouvent en nature active et permanente toutes ces propriétés

qu'ils ne lui offrent ici que confusément et passagèrement, où enfin elle goûte intuitivement ces bases fécondes, vivifiantes qu'elle ne rencontre pas ici bas, mais sur lesquelles seules peuvent véritablement reposer son titre et son privilège d'être susceptible de connoître l'admiration et de la répandre.

Car en effet si l'homme est de bonne foi, il conviendra que la nature actuelle n'est que comme le tamis par où se manifestent ces propriétés cachées, et que l'on ne peut s'empêcher de comparer l'ensemble de tout ce qui compose ce monde, à un fruit dont tous les objets visibles ne sont que l'écorce, et dont la chose admirable est le germe ou la substance par excellence, mais ne peut être connue qu'autant qu'on enlève toute l'écorce qui l'enveloppe.

Il n'est plus douteux que l'accroissement et l'extension de cette chose admirable, au milieu du sensible altéré et corrompu d'ici bas, ne soit cet embellissement que nous avons reconnu comme étant la tâche de l'homme primitif, d'après les traces qui lui restent encore de cette destination dans les améliorations et perfectionnemens qu'il cherche à répandre par-tout autour de lui, et sur tous les objets de la nature.

Il n'est pas douteux que cet embellissement ne tiennne à celui que l'homme a maintenant à opérer sur lui-même, et qui consiste à rendre à sa propre forme les propriétés de cette substance admirable, ou de ce sensible immatériel qui constituait originellement sa beauté, de façon que sa première forme et le sensible immatériel devoient avoir une

parfaite analogie , et n'être que la même substance ; toutes conséquences qui se lient naturellement à tous les principes posés précédemment , et qui se trouvent également confirmées par les témoignages de la théogonie universelle , et par les traditions des peuples qui donnent tous à leurs divinités et à leurs héros des corps déliés et moins grossiers que nos corps terrestres.

Ainsi , malgré l'utile leçon que le soleil nous donne en nous peignant majestueusement l'unité divine , malgré toutes les instructions que les divers objets de la nature peuvent nous procurer chacun dans leur genre , puisqu'ils sont tous comme l'enveloppe de cette substance simple et pure , dans qui sont les bases de l'harmonie et de l'admiration , nous ne pouvons nous dispenser de gémir sur leur existence actuelle , puisqu'ils sont si loin de ce qu'ils auroient dû être , si leurs mesures n'avoient pas été rompues.

Car , nous voyons qu'elle est l'épouvantable concentration des choses universelles , avec quelle fatigue elles travaillent journellement à leur transmutation , et quelle effroyable violence elles doivent subir , avant d'atteindre à leur renouvellement , qui n'est autre chose que de recouvrer leur premier vêtement , ou cette substance immatérielle qui est l'éternel organe des éternelles merveilles divines , puisque cet organe ne peut jamais se développer , de quelque manière que ce soit , sans les apporter avec lui , de même que ces merveilles éternelles et divines ne peuvent se communiquer sans lui , puisqu'il en est le corps ou l'enveloppe conservatrice.

Par cette raison, il n'est pas douteux non plus que la source suprême, qui n'a pas cessé d'aimer l'homme, a pu, dans son amour, le rappeler souvent par des voies expressives, à la source de l'admiration et à ces vérités supérieures, qu'il avoit oubliées par sa prévarication, ou qu'il avoit lues en sens inverse dans le livre des signes de la nature.

Mais elle n'a pu faire autre chose pour cela, que de lui offrir de ces bases d'admiration et de ces témoignages manifestes; en un mot, des traits frappans de cette substance indélébile, ou de ce sensible immatériel qui la suit par-tout, et qui embrasse toutes ces merveilles. Il a fallu qu'elle en fit percer au travers de ce monde ténébreux, quelques étincelles plus ou moins vastes, plus ou moins saillantes, selon les plans qu'elle se proposoit, et selon la mesure des instructions et des vérités qu'elle vouloit ranimer dans les hommes.

Car, les hommes qui, primitivement, étoient corporisés dans cette même substance immatérielle, puisqu'ils devoient être les organes des merveilles divines, étant concentrés aujourd'hui par leur corporisation corruptible et ténébreuse, et par leurs égaremens journaliers, seroient tombés dans une privation absolue et sans remède, et les merveilles divines qui sont dans leur ame, seroient demeurées à jamais séparées des merveilles éternelles, si la source des unes et des autres, n'avoit cherché, de tems en tems, à les réunir, et si, par conséquent, elle n'eût mis en mouvement et en action cette même substance, dont elle est in-

séparable, qui est son corps, et comme le char de toutes ses œuvres.

Or, de même qu'il faut que ces merveilles divines aient fait pénétrer les traces de ce sensible immatériel, au travers de ce monde ténébreux, pour qu'elles pussent être aperçues ; de même aussi il faut que ce même sensible immatériel, qui est concentré dans l'homme aujourd'hui, se développe et traverse sa propre prison corruptible, pour que l'homme puisse atteindre à la connoissance et au sentiment de ce qui lui est communiqué : car il ne peut y avoir de relation qu'entre les homogènes ; et de même que l'univers ne connoît rien et n'aperçoit rien de ce sensible immatériel qui le pénètre universellement, de même le corps de l'homme ne connoît rien et n'aperçoit rien des propres merveilles qui sont en lui, ni de celles qui peuvent se passer hors de lui, par la communication de ce double physique supérieur.

C'est ainsi que les ténèbres ne connoissent rien à la lumière de l'astre du jour qui les divise, et les fait disparaître devant sa majestueuse splendeur : c'est ainsi que dans l'oignon d'une fleur, il ne paroît rien de la beauté des couleurs qu'elle va étaler sur ses feuilles, quoiqu'il porte toutes ces merveilles dans son sein ; c'est ainsi que toutes ces magnificences, renfermées dans chaque germe, le traversent et le dissolvent, et viennent apporter au temple de la lumière, le tribut des talens qu'elle avoit confiés à ses serviteurs, tandis que les débris de l'enveloppe grossière de ce germe, demeurent ensevelis dans l'obscurité de la terre, et qu'ils sont

comme étrangers à toutes ces magnifiques merveilles qui se passent au-dessus d'eux.

Aussi peut-on, sans craindre de s'égarer, comparer l'univers actuel à un noyau qui primitivement a été un arbre majestueux et superbement orné, et doit reproduire un jour ce même arbre, avec des fleurs et des fruits innombrables, dont ce noyau n'a pas la moindre connoissance; mais qui attendent avec impatience le moment où il leur sera permis de porter, jusque dans la région de la lumière supérieure et impérissable, le tribut que nos fleurs et nos plantes terrestres apportent ici bas à la lumière élémentaire.

L'homme, en partageant cette tâche avec l'univers, a sur lui une suprématie qui, en multipliant son œuvre, doit aussi multiplier ses ravissantes perspectives; en effet il n'a pas seulement à renouveler son être corporel et à le régénérer dans toutes les propriétés de cette substance simple et pure, auxquelles l'univers tend comme lui; mais il a bien plus encore à renouveler la racine divine de son être pensant et véritable image de l'éternel principe, afin de la rendre susceptible de satisfaire la soif qu'elle a d'admiration, et qu'elle puisse contempler ces merveilles divines elles-mêmes, qui sont de sa classe, et qu'elle seule, par conséquent, peut sentir et admirer dans l'univers.

Or, ce renouvellement consiste à retirer son être radical de la ligne de cette admiration abusive et illusoire qui l'a précipité parmi les images trompeuses de ce ténébreux univers, et à le ramener dans la ligne de la vivante et vivifiante admiration,

qui l'auroit comblé de tous les biens , puisqu'il se fût trouvé par là dans la direction de cette source inépuisable d'où ces biens , qui sont au-dessus de toutes nos pensées , ont découlé et découleront éternellement.

De tout ceci résulte la démonstration qu'il y a eu primitivement des communications et des manifestations d'objets d'admiration pour l'homme égaré , non seulement parce que le principe éternel ne peut cesser par son amour de verser autour de lui de telles splendeurs , mais encore parce qu'il y a des religions ou des signes indicatifs de ralliement spirituel parmi les hommes , et que toutes obscures que soient ces religions , elles n'ont pu avoir originellement d'autres sources que l'expansion sensible de quelques objets supérieurs d'admiration , sans quoi il n'est pas un homme sur qui elles eussent pu jamais prendre aucun empire , si elles n'avoient pas eu de l'analogie avec sa base et avec sa soif de l'admiration , et le nom de religion seroit encore à naître sur la terre.

Car , nous n'avons encore peint l'homme qu'à moitié , en disant au commencement de cet ouvrage , que son esprit ou sa faculté intelligente ne pouvoit vivre que d'admiration ; nous compléterons ici le tableau , en ajoutant que son ame ou sa faculté aimante ne peut vivre que d'adoration , et les merveilles qu'admire son esprit , sont destinées à éveiller et nourrir ce sublime mouvement dans sa faculté aimante , comme à son tour l'adoration auroit dû le faire pénétrer dans des merveilles toujours croissantes , où son esprit eût , sans cesse , trouvé de

nouveaux objets d'admiration. Aussi, c'est parce que les bêtes n'admirent point, qu'elles n'adorent point ; et, réciproquement, c'est parce qu'elles n'adorent point, qu'elles n'admirent point. Aussi, quand l'esprit de l'homme s'écarte de la vraie ligne d'admiration, il s'égare et devient ignorant et plein d'incertitudes ; et quand sa faculté aimante n'adore point, elle devient dans son ordre ce que sont les pétrifications dans l'ordre de la nature actuelle, c'est-à-dire, qu'elle n'a que la forme d'une ame ; mais qu'elle n'en a ni la vie, ni les propriétés. Néanmoins, l'état où se trouve alors l'ame de l'homme, prouve autant pour que contre le principe en question ; attendu qu'une branche d'arbre pétrifiée, démontre bien qu'elle ne végète plus ; mais elle démontre d'une manière aussi convaincante, qu'elle étoit née pour végéter.

C'est pour cela que les coryphées, dans la sagesse humaine, ne devoient pas tant se gonfler de gloire, lorsqu'ils nous montrent les abominables abus des religions, qui étoient connus de tout le monde, avant qu'ils nous en parlassent. Le rôle qu'ils prennent là est si commode et si facile, qu'il devient comme nul ; aussi ne peut-il leur procurer qu'un puéril et ridicule triomphe ; et pour que le triomphe auquel ils tendent, fût solide et complet, il faudroit nous expliquer comment ces abus auroient pu avoir lieu sans une mère-source ; attendu que jamais un abus ne pourroit prendre s'il ne rencontroit pas dans la nature des choses, une base analogue, avec laquelle il eût la possibilité de s'amalgamer.

L'étincelle d'un briquet peut bien ne se pas

borner à allumer ma bougie , et soit mal-adresse de ma part , soit mauvaise intention , elle peut aussi mettre en cendre toute la maison ; mais je n'aurois pu produire cet incendie , si préalablement l'étincelle ne se fût trouvée auprès d'une substance inflammable , à laquelle elle pût s'attacher , et qui étoit le moyen par lequel elle avoit , pour premier objet , de me procurer une lumière secourable dans mon besoin.

Mais , si chaque chose doit faire sa propre révélation , ce n'est plus seulement le sens du mot de religion que nous découvrons ici , ni la simple nécessité des communications antérieures d'objets d'admiration parmi les hommes , puisqu'il y a des religions chez eux ; c'est encore le sens et l'esprit de tout ce qui peut avoir été manifesté , qui peut l'être , et qui l'est journellement devant eux , dans la région divine de leur être , dans les fruits de leur pensée , dans tout ce qu'ils inventent , qu'ils établissent , qu'ils instituent , et qu'ils opèrent ; puisque toutes leurs facultés leur ayant été ôtées par leur chute , ils ne manifesteroient rien de semblable , si on ne leur en avoit pas rendu quelques extraits , et ces extraits ne leur auroient pas été rendus , si la source même qui est dépositaire de tous ces trésors , n'en eût réveillé en eux le goût et le desir par des communications analogues , pour les aider à atteindre le terme de leur existence , et à se réunir par tous ces moyens innombrables , au foyer éternel de l'admiration et de l'adoration.

Heureux l'homme , s'il n'eût pas payé et s'il ne payoit pas tous les jours tant de bienfaits par des

abus et des outrages, comme il les paya primitivement, par de l'insouciance et de condamnables distractions ! Mais dans ses abus même, on trouve encore la confirmation de nos principes, sur la nécessité des communications sensibles - supérieures, pour que de semblables notions soient descendues parmi les hommes ; et l'observateur peut s'en procurer deux preuves : l'une dans le mot *idole*, qui, dans ses racines fondamentales, veut dire : Je vois en forme, ou substantiellement, une chose spirituelle ; l'autre, dans l'idolâtrie même la plus matérielle, où l'absurde adorateur voit toujours quelque être spirituel et supérieur jusque dans ses fétiches de bois ou de pierre.

Pour nous faire une idée de cette nécessité, ainsi que du mode, qui a pu être employé dans son exécution, considérons la loi par laquelle les corps matériels parviennent ici à acquérir leur existence, et la jouissance de toutes leurs propriétés : car, avec de l'attention, nous finirions par reconnoître que nous ne sommes environnés que de révélations naturelles.

Avant qu'un germe particulier se forme ici bas par l'union des diverses essences qui doivent le constituer, la nature existe, et elle est dans l'activité de toutes ses lois et de toutes ses propriétés, qui tendent continuellement à propager la reproduction de ses fruits et la génération de ses images. Comme elle est elle-même corporisée matériellement, il lui faut des images qui lui ressemblent ; et de simples germes ne suffiroient pas à ses plans, quoique chacun de ces germes renferme en soi

toutes les bases et tous les élémens de l'édifice , ou de la corporisation qu'elle l'a chargé de représenter dans la sphère des choses matérielles. Que fait-elle donc pour parvenir à ses fins ?

Elle agit par l'effort de toutes ses puissances , sur ce germe particulier ; elle lui aide par leur réaction , à mettre en œuvre tous les moyens dont il est dépositaire ; elle lui fait développer toutes ses forces ; elle le fait sortir de lui-même , en s'approchant sans cesse de lui et en le pénétrant de toute sa virtualité.

Ce germe acquiert ainsi de la consistance par l'union de ses propres *vertus* avec celles de la nature ; il prend progressivement la forme à laquelle il est destiné , et progressivement aussi il se revêt des caractères et des signes sensibles qui lui appartiennent , et il se trouve insensiblement muni de tous les organes par lesquels il va désormais être en rapport effectif avec toute la nature , et être témoin , selon sa classe , de toutes les beautés que cette nature a le desir de lui communiquer et de perpétuer , par lui , dans l'univers.

Il en est de même sans doute pour le développement du sensible immatériel de l'homme , et il ne peut pas y avoir d'autre loi pour cet ordre supérieur que pour l'ordre inférieur , quoique l'essence de l'un et de l'autre ne soit pas la même. Aussi le germe de ce sensible supérieur se trouve toujours dans l'homme , malgré sa chute : c'est comme les débris de son ancien apanage.

Mais ce germe ne peut être que comme l'extrait des puissances d'une nature qui lui soit analogue , qui existe par conséquent avant lui et autour

de lui, quoiqu'il ne la puisse pas voir encore, attendu son état d'embryon ; qui, néanmoins, ait une grande ardeur de le faire arriver à son terme, et de lui faire acquérir tous les caractères de son ordre, et tous les organes par lesquels il puisse, en réalité, frayer et communiquer avec elle ; jouir par tous ses sens immatériels, de toutes les merveilles qu'elle étalera devant lui ; être en état d'en contempler l'inexprimable magnificence, et la promulguer ensuite dans tous les points de la région qui lui sera confiée, afin d'étendre le regne de cette sage nature-sensible-immatérielle.

. Voilà ce qui peut nous aider à marcher dans le sentier de ces vérités sublimes, mais simples ; voilà ce qui nous apprend comment les différens amis de la bienveillante sagesse, ont pu recevoir en eux des développemens qui les aient mis dans le cas de participer sensiblement à ses lumières, et d'être admis de sa part à toutes les communications effectives, qu'il lui aura plu de leur faire parvenir, pour l'accomplissement de ses décrets et pour la restauration de l'espèce humaine.

Quant aux lois par lesquelles ce sensible immatériel se peut communiquer, même à nos corps, sans que cependant notre matière puisse avoir des rapports spirituels avec lui, il faut savoir que, dans ce genre, toute communication quelconque est l'ensemble d'une forme et du principe qui en est le sens ou l'esprit ; que le principe animal de notre corps terrestre, a le pouvoir de sentir, voir, et entendre tout ce qui est la forme de la communication ; mais que notre intelligence seule a le

pouvoir d'en saisir l'esprit : c'est par ce moyen que se lèvent les difficultés de ceux qui ne conçoivent pas comment l'opération spirituelle peut être sensible à la matière, puisque la matière n'en est pas susceptible.

Le thermomètre.

L'AME humaine, en descendant dans cette région obstruée et comme insensible où nous languissons, avoit perdu tous ses rapports avec sa primitive atmosphère, et n'en sentant plus les impressions, elle auroit vécu dans l'ignorance absolue de ses diverses températures, comme nous perdons tous les jours le tact et le sentiment de celles de notre atmosphère élémentaire, en vivant renfermés dans nos maisons.

Mais osons dire plus encore : l'ame humaine étoit originairement le véritable thermomètre de Dieu ; c'est par elle qu'il apercevoit les divers degrés de *chaleur* de toutes les *régions*, au milieu desquelles cette ame humaine étoit placée, pour lui en transmettre continuellement les températures. Par sa chute elle avoit perdu cette propriété ; ainsi la communication entre Dieu et ces *régions*, eût été rompue et elles fussent tombées pour lui comme dans l'oubli, si l'amour ou le desir inépuisable de l'ordre éternel n'eût régénéré, dans l'ame humaine, ce thermomètre universel par qui nous pouvons recouvrer, d'une manière sûre et instructive, notre

correspondance avec notre sphère native, dans laquelle toutes les autres régions sont contenues.

Voilà pourquoi il en a renouvelé la liqueur spiritueuse, et lui en a substitué une qui est d'une activité et d'une mobilité sans exemple et qui indique avec une précision inaltérable toutes les températures de toutes les *régions*; et c'est là ce puissant instrument dont la main suprême a voulu remettre l'homme en possession, et avec lequel il peut sonder universellement l'état des choses et en porter le témoignage jusqu'au milieu du sanctuaire.

Car cet instrument étant universel comme ce sensible immatériel, dont nous avons parlé dans le paragraphe précédent, trouve par-tout des points similaires; et son plus grand desir est que l'homme l'applique continuellement à toutes les régions qui l'environnent, comme nos thermomètres matériels sont toujours exposés aux influences et à l'air de notre atmosphère.

C'est ce thermomètre là qui constitue par toute la terre les vrais élus; sans lui, il est impossible que l'homme ténébreux puisse atteindre ici bas à aucune lumière ni à aucune connoissance dans l'ordre de sa région originelle qui est celle de la source des lois divines, de leur progrès et de leur accomplissement.

Mais avec lui il n'y a rien qui ne puisse se dévoiler pour l'homme, il n'y a rien qui l'empêche de voir au-delà de l'espace et du tems, puisque l'homme est né dans une région pour laquelle l'espace et le tems ne sont rien, et que nous voyons que nos thermomètres matériels eux-mêmes semblent ne

connoître ni l'espace, ni le tems, puisqu'ils annoncent les diverses températures des régions atmosphériques, séparées d'eux par d'immenses intervalles, et qu'ils prédisent les tempêtes et toutes les variations de l'air long-tems avant qu'elles arrivent.

Ainsi, d'après cet exposé des droits de l'homme, il n'y a aucune révélation, quelque surprenante qu'elle parût, qui ne pût sortir de lui, et qui, cependant, n'en sortit par une voie très naturelle, puisqu'il est dans la nature des choses que Dieu soit l'œil de l'homme, afin qu'ensuite l'homme soit l'œil de Dieu.

Origine de la politesse.

ON peut aisément reconnoître que c'est primitivement d'une telle source que dérive le respect que nous avons en général pour les mortels qui se distinguent par leurs connoissances et par leurs vertus; on pourroit dire même que c'est de là aussi que dérive la politesse parmi les hommes. Les prévenances qui doivent faire la base de la société, les témoignages d'intérêt, d'attachement, de considération, et même d'admiration respectueuse que l'on s'y donne par des expressions vives, sont les indices de ces dons merveilleux que nous devrions tous manifester dans la société humaine, à l'instar sans doute de cette société céleste, que les bases pures et actives, dont nous avons parlé, forment dans notre moi-intime.

Car le même ordre de choses qui règne parmi

elles , devrait aussi régner parmi nous. Nous ne devrions nous rapprocher que pour développer mutuellement ; parmi nous , des merveilles divines ; que pour être frappés d'une ravissante surprise , en voyant nos semblables manifester , chacun , de nombreux prodiges , et que , pour les frapper à notre tour de cette même surprise ravissante , en produisant de notre côté , à leurs yeux , des faits étonnans et capables d'attirer leur amour comme leur admiration : car l'homme , ainsi que ces mêmes bases actives cachées en lui , ne devraient avoir d'autre existence ni d'autre emploi que de répandre sans cesse les merveilles de l'universelle unité.

Qui nous empêcheroit ici d'user du droit de personnifier ces bases célestes cachées en nous , et de nous les représenter ainsi , exerçant entre elles ce même commerce délicieux que nous devrions tous exercer entre nous ? Croyons donc que ces bases célestes ou ces agens purs et spirituels , lorsqu'ils commencent à sourcer dans notre moi - intime , tendent à y apporter chacun leurs merveilles. Ces merveilles forment une explosion qui fait jaillir et fuir les trésors de chacun de ces êtres ; par ce moyen , un être spirituel admire l'autre ; il aime l'autre , il l'honore , il le salue avec respect et amour ; il ne desire que de faire une tendre société avec lui. Leur coup-d'œil respectif les enflâme mutuellement ; ils ne se réactionnent point sans qu'ils ne desirent de se rapprocher ; ils ne se rapprochent point qu'ils ne se réactionnent de nouveau.

Quand on pense que plus ils s'attraient ainsi les uns les autres , plus ils s'occasionnent d'intérêt , de

surprise et de tressaillemens ; qu'ils vont peut-être jusqu'à les exprimer par des cris de joie et par des signes aussi intelligibles pour eux que le sont nos paroles de joie , dans les mouvemens de nos satisfactions journalières ; quand on se rappelle ce que nous avons dit sur la loi d'unité qui gouverne tous les mouvemens vrais ; quand on se rappelle que l'unité suprême ne peut commercer qu'avec des unités ; qu'elle ne cherche par-tout que l'occasion de commercer avec ces unités ; quand on pressent que nous pouvons être les témoins et l'habitable où ce commerce d'unités s'opère ; enfin , quand on peut se persuader démonstrativement que nous pouvons même être acteurs dans ce commerce , et que nous en sommes particulièrement l'objet , alors la dignité de l'homme s'agrandit dans son esprit , et s'il est sous une destinée qui lui retranche les joies de la terre , il ne regrette rien de ces joies , puisqu'il en a qui sont plus unes et qui peuvent suppléer de reste aux joies mixtes et illusoires de tout l'univers.

Sans inconnu de quelques usages familiers.

ON ne peut s'empêcher de croire que l'usage de s'embrasser ne tienne aussi de la nature originelle de l'homme, et de son existence double-actuelle, qui, primitivement, devoit être une. Par le baiser que se donnent mutuellement les amis, et même par celui qui ne se donne quelquefois que par étiquette et par l'usage, on est censé se transmettre

réciiproquement ce que nous avons de plus pur dans l'ame et dans le cœur, comme nous essayons au moins d'en avoir l'air, en même tems, dans nos paroles, et ce sont ces choses pures, saintes, spirituelles et divines, qui sont censées s'unir et se confondre dans nos baisers, et opérer respectivement sur ceux qui s'embrassent, une sorte de purification, et de sanctification qui les divinise tous les deux, et donne à chacun d'eux le double avantage de recevoir et de transmettre ces bénédictions sacrées, ou ces consécérations qui unissent à la fois le néophyte au ministre, et le ministre au néophyte.

L'intelligence nous défend aussi d'oublier que c'est avec la bouche que ces baisers se donnent, afin que nous ne puissions pas nous tromper sur la source des merveilles qui peuvent en provenir.

Elle nous engage également à ne pas oublier combien ce saint usage est tombé dans la profanation parmi les hommes, parce que *error optimi pessimus*. D'ailleurs malheureusement notre bouche se trouve placée entre les deux régions, interne et externe, réelle et apparente, et elle est susceptible de frayer avec l'une et l'autre; aussi les hommes se donnent-ils autant de baisers perfides que de baisers sincères et profitables.

Nous employons aussi journellement, et sans réflexion, lorsque nous nous rencontrons, cette formule vague : *Comment vous portez-vous?* mais nous sommes bien loin d'en comprendre le sens.

Au moins, nous devrions être bien sûrs qu'il ne peut pas tomber toujours sur la santé de notre physique actuel, puisque non-seulement nous faisons

usage de cette formule avec ceux qui sont malades ; mais encore avec ceux qui se portent bien et qui ne nous laissent aucun doute par leur bon-air et leur embonpoint, sur l'état tranquilisant où ils se trouvent.

Seroit-ce donc une idée exagérée et contraire à la raison, de supposer que cet usage ait eu primitivement pour objet notre véritable santé ?

Nous serons portés à croire à cette supposition, en réfléchissant combien nous avons à nous occuper ici bas de la réhabilitation en nous de ce moral désorganisé, et de ce sensible immatériel ou de notre corps réel, qui se trouve malade ou enseveli aujourd'hui par notre ténébreuse matière, mais que nous devons travailler journellement à revivifier en nous, par les œuvres de notre faculté aimante et de notre faculté intelligente, qui ne peuvent agir sans le réactionner et l'étendre, puisqu'il est leur corps essentiel et leur enveloppe, comme il l'est de toutes les puissances de la divinité, c'est-à-dire, qu'il est l'habitable et l'organe de toutes les virtualités, et de tout ce qui est véritablement vivant

Nous regarderions comme une chose fort simple qu'à la suite de quelques grandes catastrophes terrestres, les individus qui en auroient été les victimes et les témoins, s'informassent réciproquement, avec un zèle empressé, de l'état où ils se trouvent ; qu'ils désirassent savoir s'ils ont beaucoup souffert, ou s'ils souffrent encore de la crise qu'ils ont supportée, et s'ils sont avancés ou non dans leur rétablissement ; enfin, qu'ils se demandassent comment ils se portent : et ces prévenances

seroient , à la fois , conformes et à la raison et à la fraternité.

Pourquoi donc , si nous sommes encore ensevelis sous les ruines de la plus grande des catastrophes que l'espèce humaine ait subie , n'aurions-nous pas ces mêmes prévenances , par rapport à l'état languissant où nous sommes ? Pourquoi ne serions-nous pas portés naturellement à nous informer auprès de nos semblables , où ils en sont de leur véritable rétablissement ; si leur santé divine et spirituelle fait des progrès salutaires ; s'ils se sentent renaître et avancer dans la vie , qui s'est comme suspendue en eux ; si leur corps réel reprend ses forces et ses *vertus* ; en un mot , comment ils se portent ?

Ces attentions paroîtroient peut-être assez naturelles dans ce cas important , pour nous persuader qu'elles n'ont pas probablement eu d'abord d'autre origine ; qu'elles ont bien pu s'employer ensuite très convenablement sous les rapports de notre santé matérielle , dans les cas d'adversités et de maladies ; mais que c'est par abus qu'elles sont devenues une simple formalité d'usage et une politesse insignifiante.

Ainsi donc , si nous étions dans les mesures où nous devrions être sur ce point , nous ne devrions nous aborder , traiter , et conférer ensemble , que dans cet esprit , que dans cet affectueux intérêt pour notre avancement et notre véritable convalescence ; et comme nous avons vu que notre être étoit un fruit divin , qui avoit des propriétés attractives , peut-être , par ces questions d'un véritable zèle , par ces entretiens affectueux , réveillerions - nous

mutuellement les uns chez les autres, cette saine existence, dont nous avons tous si grand besoin; peut-être nous transmettrions-nous par là, réciproquement, le peu de santé dont nous pourrions jouir, et contribuerions-nous ainsi à l'accroissement de la santé générale, au lieu de ces retards, de ces obstacles, pour ne pas dire, de ces infections dont nous ne cessons de nous nourrir les uns et les autres par le commerce vague de nos obscures et ténébreuses paroles.

Quant à cette maladie inconnue, dont l'âme humaine est généralement infectée, si l'on vouloit nier que l'on pût en avoir ici bas le sentiment, je renverrois à un exemple corporel qui n'est pas rare, et qui nous apprend que plusieurs fois, des gens estropiés ont ressenti de fortes douleurs à des membres qu'ils n'avoient plus.

Pourquoi seroit-il, en effet, impossible que nous ressentissions aussi des douleurs aux membres de ce corps immatériel qui nous ont été retranchés? Pourquoi ne seroit-ce pas là un des signes que la vie supérieure cherche encore à agir et à circuler en nous; mais que n'y trouvant plus les organes qui lui sont analogues, elle nous avertit par ces pénibles tentatives de travailler à régénérer ces membres primitifs dans tout notre être, ce qui est possible dans cette classe, où notre source vitale n'est point limitée, quoique par la raison contraire cela ne le soit pas dans l'ordre de nos corps matériels?

*L'homme est le seul être de la nature qui assaisonne,
et fasse cuire ses alimens.*

CETTE exclusive exception tient à ce que, par notre origine, nous n'étions point faits pour manger les productions corrompues de la terre et des animaux, parce que nous étions nés dans l'élément simple dans lequel il n'y avoit rien de corrompu.

Aussi par nos assaisonnemens, cuissons et préparations, nous sommes censés retrancher de nos alimens, les substances mal-saines et corrompues qui s'y trouvent depuis la chute; mais nous ne les en retranchons qu'en apparence, souvent même nous les augmentons. Au moins nous avons l'art de relever le goût de ces alimens et de les rendre plus agréables, en les rendant ou plus suaves ou plus piquans.

Nous ne faisons encore, par là, que montrer ce qu'auroient été nos alimens primitifs, et indiquer à ceux qui ont des yeux, que nous ne sommes point nés pour la terre, tandis qu'au contraire les animaux qui sont nés pour elle, et qui n'ont de rapports qu'avec elle, n'ont besoin d'aucunes de ces précautions ni d'aucunes de ces ressources, puisque dans l'usage de leurs alimens, tels que la terre les donne, ils se trouvent, avec elle, dans des rapports complets.

Les alimens que nous prenons aujourd'hui, nous attirent tous en bas et vers la matière : ceux que nous aurions pris dans notre état primitif, nous auroient attirés en haut et vers les principes particuliers et généraux dont ils auroient découlés; aussi

(III)

n'auroient-ils eu aucuns sédimens , et toutes leurs essences se fussent portées en nous , en sublimation. Ils auroient développé nos facultés par leur suave activité , et ils nous auroient communiqué la vie supérieure dont ils étoient pleins. Dans les délicieux transports qu'ils nous auroient occasionnés , dans les lumières même qu'ils nous auroient transmises , nous nous serions livrés à des mouvemens de joie , à de doux cantiques , et à de vives actions de grâce envers la source dont nous les aurions reçus.

C'est là le principe de ces usages religieux , qui ont accompagné et suivi les repas chez les diverses nations ; c'est aussi là le principe de ces vagues réjouissances , et même de ces chants et de ces concerts que les hommes emploient dans leurs festins. Les usages religieux sont un souvenir pénible de ce que nous avons perdu , et montrent que nous sommes obligés aujourd'hui d'attendre cette nourriture , qui alors nous auroit prévenus. Les usages des hommes de plaisir sont une illusion , en ce que ces hommes paroissent être , en s'approchant de cette nourriture corrompue , ce qu'ils auroient été s'ils se fussent approchés de la nourriture primitive et pure.

De l'esprit des livres.

L'ESPRIT des livres n'auroit dû être que la peinture des vérités supérieures que nous aurions oubliées , et vers lesquelles ils nous auroient aidé à remonter. Cet objet rempli , le livre devenoit inutile. Mais

comme les hommes confondent toujours le terme avec le moyen , et le moyen avec le terme , l'esprit d'erreur leur a suggéré d'enfanter cette immense profusion d'enseignemens écrits , qui est tellement un abîme de confusion , qu'elle prouve nécessairement l'existence d'un ordre de vérités et de lumières , que cette confusion même , en s'écroulant par son propre poids , doit amener et laisser briller.

Néanmoins , ces fruits de l'orgueil , ces innombrables productions de la pensée de l'homme , nous montrent clairement ce que nous aurions dû être , et ce que nous aurions dû produire si nous ne nous étions pas déviés ; nous aurions tous manifesté de profondes et de continuelles lumières sur tous les objets qui auroient été offerts à notre intelligence. Ces pensées auroient été toujours nouvelles , et nul homme n'eût eu besoin de puiser autre chose dans celles de ses semblables , que la réaction mutuelle qu'ils auroient pu se procurer tous les uns et les autres.

En même tems , toutes ces pensées , toujours nouvelles , auroient été toujours efficaces , parce qu'elles auroient toujours été animées par le flambeau de la vie ; et voilà le but sublime de notre origine ; voilà quels eussent été nos droits , voilà cette lumière active que nous aurions continuellement répandue autour de nous , et dont nos livres ne sont qu'une image si fausse et si mensongère , lorsque nous les donnons avec l'aveugle et orgueilleuse prétention qu'ils doivent opérer cet effet victorieux.

Mais pourquoi l'homme devroit-il répandre naturellement de si grands trésors et de si grandes

lumières ? C'est qu'il est le livre par excellence ; c'est qu'il est le seul livre que Dieu ait voulu écrire et publier lui-même ; car les autres livres, tels que les cieux, la terre, les puissances célestes qui administrent l'univers, la promulgation sensible de tous ces dons immatériels qui ont été versés sur la demeure de l'homme depuis sa chute, les traditions les plus révérees des hommes pieux, tous ces livres, dis-je, ou Dieu les a ordonnés, ou il les a laissés composer. Voilà pourquoi c'est pour nous une chose si utile et si recommandée que de lire dans l'homme, dans ce livre qui est le seul où se trouve de l'écriture de la propre main de Dieu ; c'est-à-dire, dans ce livre qu'on pourroit nommer la primitive tradition de Dieu.

C'est en effet parce que l'homme est le seul livre écrit de la main de la divinité, que cet homme est la voie naturelle de Dieu dans le monde. Ce livre est, par conséquent, le vrai code des lois de la justice divine ; aussi, l'homme avoit-il pour emploi de maintenir les droits de cette justice parmi les habitans de toutes les régions ; aussi est-il le seul être en qui Dieu puisse demeurer, comme étant le seul livre qui puisse contenir l'esprit de Dieu. Les autres livres les plus respectables ne contiennent que ses intelligences.

C'est pourquoi Dieu ne cherche qu'à prendre forme dans l'homme, afin que l'homme, sentant vivement, virtuellement, et naturellement en soi la vie de Dieu, la génération de Dieu, la forme de Dieu, enfin tous les caractères et les facultés de Dieu, il puisse ensuite, comme un livre vivant, raconter

toutes ces merveilles , entraîner l'ame de ses lecteurs , et leur faire naître l'ardent desir de connoître aussi par eux-mêmes ces ineffables magnificences. Car nous ne sommes rien , tant que Dieu ne s'écrit pas lui-même dans notre corps , dans notre esprit , dans notre cœur , dans notre ame , dans notre pensée , c'est-à-dire , tant que nous ne nous sentons pas diviniser dans toutes les substances et dans toutes les facultés qui nous constituent.

Quel est donc l'égarement de l'homme , lorsque non-seulement il ne veut pas lire dans ce livre qui seul est écrit de la main de Dieu , mais lorsqu'il prétend même , après en avoir laissé effacer toutes les pages , que ce livre n'a jamais eu la moindre existence !

Faux argumens tirés de la nature.

SUPPOSEZ un villageois qui de sa vie n'auroit mis le pied chez le maître d'école , et qui , cependant , voudroit s'ingérer de lire dans les divers livres d'une grande bibliothèque. Dans son ignorance , il les prendroit indifféremment à la fin ou au commencement ; il les tiendrait droits ou renversés , avec la même assurance ; il regarderait dedans ces livres ou à leur couverture , sans retirer plus de fruit d'un moyen que de l'autre. Tel est le cas des savans qui , sans avoir commencé par apprendre à lire dans le seul livre écrit de la main de Dieu , ont cru pouvoir lire couramment dans

l'esprit des choses , et particulièrement dans Dieu lui-même , et prononcer sur son existence et sur sa nature ; ne pouvant découvrir le vrai sens de ce texte suprême et universel créateur , dont les profonds et sublimes caractères ne se trouvent écrits que dans notre substance intime , ou ils l'ont nié , ou bien les plus habiles d'entr'eux ont cru qu'ils l'expliqueroient suffisamment par la nature visible et matérielle.

J'ai annoncé souvent combien leur marche étoit insuffisante , puisque non-seulement cette nature auroit besoin d'être éternelle pour que leur preuve fût toujours présente , et que par conséquent ils s'établissent de droit des matérialistes ; mais encore parce que cette nature n'offre pas un ouvrier libre et qui soit maître de son œuvre ; enfin , parce qu'elle n'a l'air que d'une œuvre de commande et qui ne connoît pas même quel est le maître qui en a ordonné l'exécution.

D'ailleurs les preuves que l'on voudroit tirer des merveilles de la nature sont plus en supposition qu'en évidence , attendu que la nature est un témoin à deux faces qui dépose indifféremment pour les deux parties. Il faut dire par conséquent que les preuves que les athées et les matérialistes tirent de la nature contre Dieu , ne font pas plus contre lui , que celles qu'on en veut déduire pour la défendre ne font pour , et qu'elles sont également insuffisantes , puisque cette nature est altérée et n'est plus sous la responsabilité de son principe.

Oui , s'il est vrai que les preuves prises dans cette région physique , en faveur de Dieu , ne vont

pas jusqu'à lui, et s'arrêtent à la fidèle exécution d'un simple artiste, il est certain que les preuves prises contre Dieu dans cette même région, ne doivent pas davantage aller jusqu'à lui, puisque sa demeure est autre que cette région inférieure et physique, combinée avec tant d'espèces de désordres ; car il est de droit que l'on tire les jurés de l'ordre dont est l'objet contesté, sans quoi ils sont incompétens.

Voilà pourquoi il faut commencer tous les cours de philosophie divine par l'étude des facultés aimantes et intelligentes de l'ame humaine ; parce que l'ame, ramenée à ses élémens primitifs, se trouve être de la région de Dieu même, et que c'est cette ame qu'il a prise pour son témoin, comme la nature est le témoin du manœuvre, le manœuvre le témoin de l'architecte, l'architecte le témoin de la volonté et de la puissance par lesquelles il est employé.

D'ailleurs, ainsi qu'on l'a vu antérieurement, ce qui fait qu'à la manière dont procèdent les savans, leur cause doit nécessairement être ajournée, c'est que, prétendant comme ils le font, que l'on ne peut rien connoître à la destination des choses, il est impossible de prononcer s'il y a ou non un être raisonnable à la tête de l'univers, jusqu'à ce que nous ayons découvert la destination de cet univers ; car on ne peut pas nier qu'il n'en doive avoir une, puisque nous en donnons bien une au moindre ustensile de nos maisons.

Sans la connoissance de ce grand plan, nous ne pouvons juger si l'exécution de l'œuvre est analogue

et conforme au but de l'ouvrier, ou si elle ne l'est pas, et par conséquent si cet ouvrier est purement mécanicien, ou s'il a en outre une raison sage et instructive dans la production de ses ouvrages.

Ainsi toutes les ratiocinations, et toutes les déclamations possibles contre la divinité, sont comme non-avenues jusqu'à ce que ce grand ajournement soit révolu. Or, ces malheureux savans ont commencé par barricader de toutes leurs forces la porte d'entrée, ou plutôt ils l'ont murée, ou, ce qui revient au même, ils l'ont laissé se couvrir de ronces et d'épines par la vétusté, et puis ils ont dit que cette porte étoit une vraie chimère, et que c'étoit la dernière des extravagances que de songer seulement à en faire la recherche.

On n'avance pas non plus beaucoup davantage contre les athées et les matérialistes quand on veut leur refuser que toute cette nature se soit formée par le mouvement. Ce n'est point sur cela qu'il faut les arrêter; on peut sans danger leur accorder cette formation telle qu'ils l'a prétendent établir. Enfin, ce n'est pas sur le *comment* qu'il faut les presser; il faut seulement leur demander pourquoi ce mouvement se seroit-il mu à faire une pareille production, qui paroît grandement le contrarier, puisque tout tend au repos dans la nature, et ne semble se mouvoir que par violence?

Le mouvement ne peut donc être regardé que comme l'instrument de la formation, et sur cela on ne doit pas chicaner mal à propos; c'est seulement sur la raison motrice de cet instrument ou de ce mouvement, que l'on peut grandement

presser les adversaires. Car à propos de quoi introduire un instrument qui n'auroit point de raison pour venir et pour jouer ?

Je trouve qu'on les embarrasseroit plus par-là qu'en voulant les forcer de reconnoître dans cet instrument une intelligence qui n'y est pas, quoiqu'elle soit au-dessus de lui, et qu'elle l'emploie, comme malgré lui. Si on les embarrassoit en les questionnant ainsi sur la raison motrice de cet instrument, on les embarrasseroit encore davantage sur l'objet des résultats de cet instrument ; et cependant ce n'est qu'en sondant sagement tous ces pourquoi, que l'on peut clairement connoître l'esprit des choses et ne se pas abuser, soit sur leur nature, soit sur le véritable objet de leur existence.

Mais la vraie raison pour laquelle les preuves tirées de la nature en faveur de Dieu sont insuffisantes, c'est que cette nature semble n'être en général qu'un être ou malade, ou en convalescence. Tous les individus qui la constituent semblent n'être occupés qu'à leur propre amélioration. Ils semblent tous ne tendre qu'à s'arracher à la mort pour arriver à un état sain et vivant. Ainsi, Dieu considéré relativement à la nature, devroit plutôt être regardé comme son médecin que comme son créateur. Par conséquent, ceux qui voudroient puiser dans la nature quelques preuves contre lui, seroient aussi bien fondés que ceux qui se proposent un but opposé ; car ils pourroient regarder Dieu comme un être débile, ou bien altéré dans ses principes pour avoir produit une œuvre où se

rencontrent tant de défectuosités , tant de maux et tant de sources destructives. Ordinairement , des enfans mal sains indiquent des parens qui ne se portent pas bien.

Cela nous rameneroit par une voie simple , aux principes exposés dans le commencement de cet ouvrage ; savoir : que Dieu n'a pas pu se dispenser de créer éternellement une nature saine , qui devoit servir d'apanage aux agens spirituels , et dont cette nature-ci n'est plus qu'une image informe ; que l'amour inextinguible de ce Dieu suprême pour ses productions spirituelles , et par conséquent pour l'homme , l'a engagé à tempérer le mal que les égaremens des agens spirituels avoient fait successivement à la nature ; que ce sont là ces signes de restauration qu'elle nous offre à tous les pas ; mais que ces signes là n'absorbent point assez le mal en question pour qu'il ne soit pas très reconnaissable , et pour qu'il nous soit possible de voir exclusivement dans la nature le Dieu à jamais créateur de toutes les harmonies , puisque nous n'y voyons qu'une force restauratrice ; qu'il nous faut ainsi recourir à l'ordre de preuves indiqué à toutes les pages de mes écrits ; savoir : à l'ame humaine , spirituelle , et ne pouvant vivre que d'admiration et d'adoration.

Mais il faut ajouter avec grand soin que cette ame ne peut offrir les témoignages du Dieu saint et aimant , qu'autant qu'elle est redevenue un miroir clarifié et propre à réfléchir le modèle éternel et saint dont elle devoit être l'image ; comme dans nos tribunaux humains l'esprit de la loi seroit de

n'employer que des témoins véridiques et bien famés, et comme la nature dégradée où nous sommes renfermés ne sera propre à réfléchir l'harmonie des puissances de ce Dieu créateur, qu'après qu'elle aura acquis par les secours du Dieu restaurateur le degré de pureté dont elle a besoin pour lui servir de témoin.

Car, dans son état actuel, elle ne m'annonce que le pouvoir d'un médecin habile qui la soigne. Or, un médecin n'est point ordinairement le père de son malade, ou bien si cette circonstance se présente, il n'est pas moins vrai que l'homme en question n'aura été le médecin de son fils qu'après en avoir été le père.

Il faut donc convenir que c'est faute d'avoir appris à lire dans le seul livre qui leur avoit été donné en propre, que les savans ont si mal lu ensuite, et dans Dieu, et dans la nature. .

Signes de désordres dans la nature ; son apparence.

SI la nature nous offre dans ses révolutions et dans ses saisons une réminiscence d'une nature plus fixe et que nous ne voyons plus, elle nous offre aussi dans la mort de ces mêmes productions, la réminiscence d'un désordre que nous ne devons pas non plus oublier ; car dès que nous voyons ainsi la nature alternativement naître et périr, alternativement se couvrir des plus belles couleurs, et de

toutes les horreurs de la destruction , nous ne pouvons douter que le bien et le mal , la vie et la mort ne soient en elle , et n'agissent sur elle , malgré tous les efforts des philosophies humaines qui ont mieux aimé tout confondre que d'observer en paix et en silence , ce que cette nature exposoit si évidemment à leurs regards.

Les propriétés qu'elle contient annoncent assez qu'elle avoit pour but une destination salubre et curative ; mais les destructions périodiques auxquelles elle est soumise , annoncent aussi que ces propriétés et cette destination ont un terme et une mesure ; enfin , on ne peut douter qu'il n'y ait dans la nature un centre qui soit vif , puisqu'elle enfante journellement des productions ; mais on ne peut douter aussi qu'elle ait en elle un centre qui soit mort , puisque c'est par la mort que tous les corps finissent.

Les époques périodiques où cette nature se trouve dépouillée de son plus bel ornement , sont comme la borne où le doigt de Dieu s'est arrêté dans sa sagesse , qui ne donnoit aux remèdes curatifs qu'une extension proportionnée aux maux qu'ils devoient guérir. Quelques-uns même ont expliqué ces périodes en comparant un peu trivialement cette nature à une grande emplâtre qui a besoin d'être renouvelée chaque fois qu'elle s'est saturée de venin.

D'autres l'ont regardée aussi comme une éponge qui s'imbibe et qu'ensuite on presse à son gré , et ont cru même trouver là une raison pourquoi elle étoit élastique ; ils ont cru trouver aussi la preuve qu'étoit en effet la violence qui l'avoit fait naître ,

en ce que les productions s'élèvent comme par violence du sein de la terre après la rigueur des hivers , et en ce que c'est par la violence que ces mêmes productions retournent à leur principe , et que le terme des choses est l'indice de leur origine.

Mais la plus singulière opinion que le spectacle de la nature fasse naître quelquefois , ce n'est pas assurément de la regarder comme un objet propre à réveiller notre penchant à l'admiration , puisqu'elle a aussi des droits à opérer cet effet là sur nous ; mais c'est de la regarder comme un tableau factice , mixte et composé , comme une espèce d'être apparent , et n'ayant pas en soi une vie réelle ; car en effet , malgré les désordres qu'elle offre à tous les yeux on ne peut pas la dire désordonnée , puisque ces désordres ne sont ni dans sa connoissance , ni dans sa volonté.

De même aussi , malgré l'ordre que nous voyons en elle nous ne pouvons la dire ordonnée et sage , puisqu'elle ne connoît par elle-même ni cet ordre , ni cette sagesse , qui seuls pourroient donner de la réalité à ses œuvres ; aussi , ne seroit-on pas éloigné en la contemplant de croire aux visions , parce que la créature universelle paroîtroit en avoir le caractère.

Toute la différence qu'on y trouve , c'est que cette vision seroit plus longue et plus contrainte que celles dont on nous parle dans les différens récits et dans les traditions qui en sont pleines ; et pour s'autoriser à cette idée de l'apparence de la matière , on pourroit aller jusqu'à s'appuyer sur ce que ses

propriétés ne consistent que dans des relations auxquelles le principe fixe qui les dirige semble ne pas appartenir en propre ; et sous ce rapport on iroit même jusqu'à ne regarder les êtres matériels que comme des propriétés de propriétés, et comme des êtres qui servent de vêtemens à d'autres vêtemens, mais qui n'approchent pas le corps ou le principe.

On ne peut pas douter non plus que cette nature actuelle ne soit une réminiscence d'une nature antérieure et impérissable, en réfléchissant que si ce plan et ce modèle réel de toutes choses n'étoit pas éternel, il y auroit eu quelque chose de nouveau dans Dieu, et par conséquent, si la nature physique actuelle est nouvelle, elle ne peut être qu'apparente et non pas réelle, puisqu'elle n'est pas comprise dans l'éternité du modèle, quoi qu'elle en soit la représentation agissante ; aussi, peut-on dire que la nature est comme transparente et que la vie la traverse par-tout.

Ces observations nous serviront lorsque nous examinerons s'il y a un monde ou s'il n'y en a pas ; car il y en a qui ont osé avancer que les plus grands malheurs des hommes venoient de ce qu'ils croyoient qu'il y avoit un monde, d'autant plus que le tems ne travaille qu'à les en désabuser, et que la mort n'a pas d'autre but que de leur en démontrer l'apparence en les devêtant entièrement de ce monde, auquel ils avoient eu la foiblesse de croire pendant le petit intervalle qu'ils avoient mis à le traverser.

En attendant, convenons au moins qu'on ne peut s'empêcher de regarder la nature comme une

excroissance ou une sorte de dislocation, qui fait que toutes les parties en sont douloureuses et malfaisantes. Ce qui porte à le penser ainsi, c'est l'impression que nous cause le sentiment de la région supérieure quand nous avons le bonheur d'en approcher. Ce sentiment fait disparaître pour nous toutes les qualités importunes et gênantes de la nature visible.

Elles ne s'annulent pas pour nous, alors, comme dans l'enfant, c'est-à-dire, par une simple distraction, et en substituant une sensation à une autre sensation; elles ne s'y annulent pas non plus comme dans l'artiste, le savant, l'homme studieux et occupé, qui retrouvent toutes ces qualités importunes, quand ils quittent leurs occupations; elles ne s'y annulent pas comme dans l'homme courageux et dans le guerrier, qui sentent les maux et les fatigues, mais qui les surmontent; elles s'y annulent, parce que réellement elles n'opèrent plus que loin de nous et à part de nous.

Elles s'y annulent, parce que nous ne sommes plus dans la région où les choses sont froides, chaudes, aigres, fades, salées, etc.; mais parce que nous sommes dans une région où toutes ces qualités sont insensibles, attendu qu'elles sont dans l'insensible tempérament de l'unité.

*Toute la nature est en somnambulisme. Différence du
somnambulisme au magisme.*

Tous les êtres de la nature sont , ou dans l'inaction comme les pierres et la terre , ou dans une action dénuée de sensibilité comme les végétaux , ou dans une sensibilité dénuée de connoissance , comme les animaux. Un nuage épais semble envelopper la masse des choses , et y répandre ou les ténèbres de la mort , ou une vie si aveugle , si resserrée , qu'on voit sur tous les êtres une sorte d'égarement , une sorte de stupeur inquiète qui ressemble à la démence ; enfin , on ne peut pas s'empêcher de regarder la nature comme un être plongé dans un sommeil somnambulique.

Lorsque l'homme se laissa subjugué exclusivement par le régime de cette nature , il participa à ce somnambulisme que l'on voit régner sur tous les êtres qui la composent ; et c'est à cette funeste transposition que l'on doit cet état d'incertitude , et ces tâtonnemens ténébreux que l'on remarque dans les doctrines humaines et dans l'esprit de tous ceux qui s'avancent pour nous enseigner , avant de s'être réveillés de leur état de somnambulisme , c'est-à-dire , avant d'être enseignés eux-mêmes par ces lumières simples et naturelles , que notre source nous a conservées , malgré notre chute , et qu'elle ne demande pas mieux que de développer en nous , pour nous aider à assurer notre marche.

On voit là quel est le puissant et terrible effet que l'attrait de cette région ténébreuse où nous

sommes a dû opérer sur l'ame humaine, puisqu'elle lui a, pour ainsi dire, voilé toutes ses facultés, et l'a plongée dans cet universel somnambulisme, dont l'homme est le sujet et la victime dans son enfance : car il n'offre alors que la stupidité et le tatonnement d'un être, qui n'est pas encore dans sa mesure. Malheureusement, au lieu de s'arracher à cette soporifique influence, il ne fait, par sa fausse marche, que prolonger son somnambulisme dans un âge plus avancé et dans lequel il devroit en effacer jusqu'aux moindres traces.

Or, si d'après ces témoignages naturels, on vouloit encore nier la dégradation de l'espèce humaine, on ne conçoit pas ce qui pourroit justifier d'aussi abusives prétentions.

On voit aussi quelle sera la surprise de l'ame humaine, lorsqu'un jour elle sortira de ce somnambulisme où elle étoit retenue pendant son séjour sur la terre.

Car il faut observer la différence frappante du somnambulisme magnétique d'avec celui où sont tous les êtres de la nature. C'est que le réveil du somnambule magnétique ne lui apprend rien de ce qui s'est passé pendant sa crise. Aussi, les animaux et les autres êtres de la nature qui n'ont pas même assez d'esprit pour s'égarer ou faire des fautes, et encore moins pour opérer des actes spirituels réguliers, ne se souviendront-ils de rien, quand le terme des choses sera accompli ; au lieu que le réveil du somnambulisme, où cette même nature nous retient, nous apprendra tout, et nous conservera le tableau fidèle de tout ce qui se sera fait de

vrai ou de faux dans nous , par nous , autour de nous , à notre profit comme à notre désavantage , pendant cet instant ténébreux que nous passons tous sur la terre.

Et la véritable raison qu'on en peut donner , c'est que l'homme n'entre point par sa volonté dans le somnambulisme magnétique , au lieu que c'est par sa volonté qu'il est entré dans le somnambulisme de la nature , et que la volonté ne peut manquer d'être universellement confrontée avec le fruit de ses propres œuvres , puisqu'elle ne peut être volonté sans se créer continuellement ces mêmes œuvres qui l'environnent et ne cessent point de l'accompagner.

Ame humaine , emploie donc tous tes efforts pour t'arracher d'avance et autant que tu le pourras , à ce terrible somnambulisme , que l'atmosphère de l'univers étendit sur toi lors de ta chute , et qu'il ne cesse d'y répandre pendant ton séjour ici bas ; ne te donne point de repos que tu n'ayes dérobé quelques portions de ton être et de tes facultés à ce terrible pouvoir qui , comme le fleuve Léthé , t'ôte le souvenir et la connoissance de ton état primitif et de tous ces avantages , dont tu n'aurois jamais dû cesser de jouir si tu te fusses maintenue dans ta région naturelle. Ce sont là les arrhes dont il faut te précautionner si tu veux t'assurer ta place. Ce sont là les couleurs et les essences de ce vêtement précieux et incorruptible , qui fera que tu pourras à la fois et te reconnoître , et ne pas paroître étrangère lorsque tu te remontreras dans ton pays natal. Or , si tu es bien persuadée que la nature est

une somnambule, tu dois sentir combien il t'est aisé non-seulement de te dérober à ses prestiges, mais même de la soumettre en tout à ta direction, et de t'en faire suivre à ta volonté, comme tu le vois opérer tous les jours par la main de l'homme à l'égard des somnambules magnétiques.

Il ne faut pas confondre le somnambulisme, soit naturel, soit magnétique, avec le magisme. L'un est ou simplement élémentaire, ou sydérique illusoire et dangereux, et ne produit dans ces deux cas que des reflets insignifiants et variables comme les sources d'où ils sortent. L'autre est le voile des choses, et il ne sert qu'à intéresser l'homme à leur beauté, en ne laissant percevoir qu'autant de ses rayons qu'il convient pour la faire aimer, et non point assez pour qu'il puisse s'en emparer, et s'en approprier le principe. L'un est une privation, l'autre est à la fois le mode et l'effet de la manifestation de chaque chose.

Ainsi l'on peut dire que si dans la nature on trouve les traces du somnambulisme, on y trouve aussi celles du magisme universel, qui opère dans toutes les productions et qui accompagne tous les états. Plus nous nous élevons, plus ce magisme étend ses droits et son délicieux empire sur nous ; aussi le magisme de la nature actuelle, tout séduisant qu'il peut être, ne nous paraîtroit rien auprès de celui de la nature réelle, en qui tout est vif et durable si nous avions le bonheur d'atteindre jusqu'à lui.

Car le magisme universel-actuel a pour objet de voiler et de dérober à nos douloureuses sensations,

le regne de l'horreur et de l'infection ; tandis que le magisme réel et divin , en qui tout est toujours neuf , a , pour objet , en voulant régner par-tout , de nous dévoiler les reflets de l'éternelle magnificence. Il veut cependant demeurer impénétrable pour nous , et ne veut pas donner la clef de lui-même , afin de nous maintenir dans une continuelle et respectueuse ignorance , d'où s'engendre en nous une confiance sans borne , qu'il ne faut pas confondre avec la foi aveugle des docteurs ; et c'est pour cela que nous n'aurions pas besoin d'en consulter d'autres que lui , parce que ce seroit manquer à cette entière confiance que nous lui devons.

Quant au somnambulisme magnétique , qu'il faut distinguer du somnambulisme naturel , et qui s'étend aussi beaucoup plus loin , son danger consiste en ce qu'il n'opère qu'en exposant à nu la racine de l'ame , avant le tems et les préparations convenables. Nous ne devons employer nos facultés-racines que par la puissance , la volonté et l'opération de la voie-racine , sans quoi nous leur faisons courir des risques , comme on en a tant d'exemples parmi les somnambules magnétiques. Il n'y a que le pasteur qui ouvre la porte ; les voleurs ouvrent les fenêtres , et souvent même font des trous aux murs pour entrer dans le bercail,

Des élémens mixtes , et de l'élément simple.

Ceux qui ne voient , dans ce monde-ci , qu'un élément simple et homogène , et qui enseignent cette

doctrine , prennent l'effet pour la cause ; ils jugent par l'unité apparente , dans la forme des corps , de l'unité de leur principe ; mais s'ils s'élevoient un degré au-dessus du visible matériel , ils reconnoîtroient que s'il n'y avoit qu'un élément , jamais aucun corps mixte ne pourroit avoir lieu , puisqu'il est impossible qu'une unité se joigne à elle-même , et produise des *vertus* si contraires que celles qu'on aperçoit dans les élémens ; secondement , ce monde difforme seroit éternel , parce que comment l'unité pourroit-elle se détruire et se dissoudre ? et comment pourroit-elle être attaquée par le pouvoir du tems ?

Que dire donc à ceux qui ne veulent pas croire à une diversité d'actions génératrices-primitives , pour la production de la matière , et qui , par conséquent , regardent cette matière comme une chose éternelle , et dont la réintégration est impossible ? Il faut leur répondre par de simples faits : depuis que le monde existe , la terre a reçu dans son sein les cadavres d'un grand nombre d'hommes et d'un grand nombre d'animaux ; cependant elle n'a pas augmenté de volume pour cela , ainsi il faut bien que leurs formes ne soient pas *inréintégrables* , et que , par conséquent , celle de la matière universelle ne soit pas *inréintégrable* non plus.

Mais l'incinération est encore une objection qu'on peut leur présenter : car , si le simple feu élémentaire réduit un corps à une si petite portion de cendres , comment ne pas voir que le feu supérieur pourra réduire encore davantage , puisqu'il est plus actif , le corps général de la nature. Ainsi les formes

peuvent être aisément réintégrées dans le principe qui les a produites , et tout nous montre comment il est possible que l'univers disparaisse et soit réintégré.

Quoique l'élément simple n'appartienne plus à la nature, cependant ceux qui ne veulent pas croire que tout , dans notre monde matériel , provienne originairement d'une nature simple , n'ont qu'à considérer l'atmosphère dans un beau jour ; ils y verront régner , avec la clarté et la pureté, une harmonie douce de toutes les essences disséminées dans l'air ; et toutes ces essences y seront tellement fondues les unes avec les autres , qu'elles offriront le tableau le plus parfait pour nous de l'unité , dans lequel la multiplicité se perd et s'absorbe , pour ne laisser que l'idée et la vue de la chose simple.

Mais qu'à la suite de ce spectacle paisible , des vapeurs s'accumulent et fermentent , que l'orage se forme , le tableau simple et nu va changer , la multiplicité va commencer à se montrer par les différens nuages, par les différentes nuances de leurs couleurs et par les éclairs. Bientôt cette scène discordante va s'étendre davantage ; les éclairs et le tonnerre vont engendrer la pluie , la grêle , les soufres et autres substances qui se précipitent sur la terre , dans les tems d'orage.

Or , dans cette progression que parcourent les élémens , on voit bien clairement que c'est à mesure qu'ils descendent du sommet de l'échelle , qu'ils s'épaississent et se coagulent , et que c'est au contraire à mesure qu'ils remontent vers ce sommet , qu'ils deviennent simples.

On voit en outre qu'ils proviennent primitivement d'un élément fluide, puisqu'on ne peut les connoître qu'autant qu'on les rend fluides eux-mêmes ; et que le principe de la vie des êtres organisés, est toujours dans la fluidité, sans quoi ils n'existeroient pas. Témoins, le feu, le sang des animaux, le suc ou la sève des végétaux, et finalement l'air qui remplit tout et qui pénètre tout.

Preuve que la nature a pour objet de servir de prison ou d'absorbant à l'iniquité.

HOMME, les erreurs que les savans ont faites sur la nature n'offensent pas, il est vrai, au premier chef, la sagesse suprême ; elles lui font plutôt une offense tacite qu'une insulte directe et ouverte ; car c'est toujours une offense lui faire, que de prétendre que tu ne pouvois pas connoître l'objet de l'existence de l'univers qu'elle a créé, pour te servir de demeure, tandis que tu connois l'objet et l'usage des moindres ustenciles et des moindres choses, qui composent et remplissent ta simple habitation passagère dans les maisons faites de main d'homme.

Mais indépendamment de ce qu'ils retrécissent par là ton intelligence, ils font tort à leur propre raison, en dévoilant combien ils en font peu d'usage, en cette circonstance ; comme la plus simple attention va t'en convaincre.

Observe ce qui arrive aux hommes qui s'éloignent

du régime de la nature, qui vivent dans l'indolence et dans les excès de tout genre, qui ne respirent que l'air infect des grandes villes, et n'ouvrent jamais les canaux de leur être aux influences vivifiantes de l'air pur d'une atmosphère libre. Non-seulement leurs corps se remplissent de maladies, mais même leur mœurs se remplissent de toutes les passions vicieuses, et leur esprit de toutes sortes de ténèbres sur la destination et les droits de leur être, ainsi que sur la grande économie des choses ordonnées par la suprême sagesse, conformément à ses plans éternels ; c'est-à-dire, que ces hommes égarés, en s'éloignant de la nature, semblent ouvrir la barrière à tous les vices et à toutes les erreurs.

Observe au contraire ce qui arrive à ces mêmes hommes, s'ils ont le bonheur et le courage de se rapprocher de cette nature bien ordonnée, d'en suivre le régime, de fuir les cercles corrompus des villes, et d'aller se régénérer, par une vie active, dans l'air pur et libre des campagnes. Tu verras leurs passions viles et corrompues s'atténuer, rentrer dans l'ordre qui leur convient, et comme s'absorber dans les vives influences de cette nature plus épurée, dont ils se rapprochent ; de façon que ces désordres, dont ils étoient tourmentés, vont disparaître et se trouver enchaînés par ces tout-puissans pouvoirs de la nature. Pèse cet exemple, et vois, si en le considérant attentivement, il ne t'indiquera pas qu'en effet la nature a eu pour objet de contenir et d'absorber le désordre.

Observe en outre la nature en elle-même, et tu

verras par l'infection qui est le résidu final de tous les corps, quel est l'objet de l'existence de ces mêmes corps, et s'ils ne sont pas destinés à servir d'enveloppe et de barrière à la putréfaction, puisque cette putréfaction est leur base fondamentale, comme elle est leur terme.

Enfin, observe les propriétés de ton propre corps relativement à ton être moral. Compare l'impétuosité de tes desirs désordonnés et injustes avec la lenteur des moyens que ton corps te laisse pour accomplir tes projets de vengeance criminelle, tes meurtres et tous les plans de ta désastreuse ambition, et tu verras par là si réellement ton corps n'est pas destiné à réprimer le mal moral qui est en toi, et à contenir l'iniquité qui germe et végète en toi ; et de là, il te sera aisé de comprendre si en effet ce n'est pas là aussi la destination de la nature universelle par rapport à la grande iniquité.

Mais, si la nature a pour objet de contenir l'iniquité, tu dois savoir aussi que l'esprit a pour objet de contenir la nature, qui sans lui prendroit l'empire, et rendroit l'homme brute sans cependant le rendre criminel au premier chef. Enfin, il faut que tu saches que l'esprit, à son tour, a besoin d'être contenu par la divinité, sans cela il s'évaporerait et ne prendroit aucune substance.

Cette progression te montre que la nature auroit été pour l'homme comme une atmosphère paradisiaque, s'il avoit su administrer sagement ce trésor qui lui avoit été confié ; et la preuve que tel devoit être pour lui ce salutaire présent, c'est qu'il cherche continuellement et universellement à se créer cette

atmosphère paradisiaque, ou à l'extraire de toutes les productions qu'elle enfante journellement autour de lui. Ainsi, dans tes occupations et dans tes propres œuvres, reconnois à la fois et ta destination et la destination de la nature.

Nécessité de la fin des choses temporelles.

QUANT à la raison pour laquelle la fin des choses temporelles est nécessaire, l'homme a sans doute aussi le moyen de la découvrir par sa simple réflexion. Le créateur n'ayant formé les choses visibles et matérielles que pour servir de barrière aux efforts de la puissance égarée et criminelle, qui vouloit s'approprier les causes existantes éternellement dans le centre universel, a fait en cela un acte de violence, qui donne à ces productions matérielles une substantialité plus dense et plus coagulées qu'elles ne l'auraient eue si elles fussent restées dans leur simple loi spirituelle, et si le crime n'eût occasionné leur extraligement.

L'enceinte prescrite pour la naissance et la durée de ces productions, est dense et coagulée comme elles; par conséquent insuffisante pour contenir les générations successives de ces productions, quoique suffisante pour contenir celles qui sont destinées à y paraître comme contemporaines : voilà pourquoi la mort de toutes ces productions particulières est nécessaire; voilà pourquoi aussi l'existence de ces productions, ainsi que de l'enceinte qui les renferme, est marquée si sensiblement au signe de la

défectuosité et de la confusion : car, qu'y a-t-il de plus évidemment marqué au signe de la défectuosité et de la confusion, que des productions qui ne peuvent demeurer dans l'enceinte que leur nature leur destine, et qu'une enceinte qui ne peut garder les productions qui lui sont envoyées et confiées par la nature ?

Cet état de défectuosité et d'épaississement fait que l'œil de la divinité ne peut les contempler, comme elle fait ses productions spirituelles, ni les compter au nombre de ses œuvres ; et, cependant, il faut qu'elle puisse contempler tout. Voilà pourquoi toutes les productions particulières rentrent journellement, par la mort, dans leur Ether, où leurs formes, dégagées de la dense substantialité, deviennent susceptibles d'être aperçues par l'œil de l'esprit et celui de Dieu ; mais ce qui arrive journellement pour les productions particulières, doit arriver nécessairement aussi un jour, pour la production générale ou pour l'enceinte, puisque cette enceinte, ayant aujourd'hui la même défectuosité que les productions partielles, doit aussi se dégager à son tour de sa dense substantialité, pour pouvoir être contemplée par l'œil de Dieu. En se montrant ainsi à ses regards, toutes les essences temporelles qui auront perdu, par la mort, leur grossière substantialité, se présenteront à lui avec tous les détails de ce qu'elles auront opéré et acquis pendant leur cours ou leur durée, (choses qu'il ne pouvoit contempler directement pendant ce même cours et cette même durée, comme un roi qui n'assiste point à ses batailles, si ce n'est par ses génésaux, et à qui on

vient offrir tous les trophées et tous les détails que la peinture conserve de tout ce qui a été mis en action et en œuvre pendant la guerre, en conformité des plans qu'il a tracés, et pour le triomphe de sa puissance et de sa sagesse).

Mais elles se présenteront à lui dans des lieux où elles pourront tenir toutes à la fois, c'est-à-dire, dans des lieux où il n'y aura tant de place que parce qu'il n'y aura point de places ; au lieu que dans ce monde-ci, c'est parce qu'il y a des places que tout n'y peut pas tenir : en outre, elles se présenteront toutes à la fois, c'est-à-dire, dans un tems où il n'y aura point de tems, et où elles n'auront pas besoin d'attendre leur tour et de venir l'une après l'autre pour être contemplées ; au lieu que dans ce monde, comme elles viennent dans un tems où il y a des tems, elles sont obligées de ne marcher que chacune à leur rang. Ainsi la mort de l'univers est aussi nécessaire que celle des productions particulières, puisque Dieu ne peut contempler que ce qui n'a ni tems, ni place, et qu'ainsi tout doit rentrer pour lui dans des régions, où il n'y ait ni l'un ni l'autre.

Etat de situation de la nature.

SI les hommes pouvoient ne pas oublier que la famille humaine est comme dans la proscription depuis la chute, qu'ils n'ont plus la jouissance de leurs droits patrimoniaux sur la nature, et que toutes leurs propriétés, ou toutes les *vertus* de cette

nature, sont comme sous le séquestre, par une suite du jugement de condamnation, ils verroient pourquoi toutes ces vertus leur sont cachées, et pourquoi ils se traînent si laborieusement autour de ces domaines dont ils sont bannis; ils verroient qu'ils sont hors d'un magnifique palais, qui a appartenu à leurs ancêtres, et qu'avec toutes leurs sciences, ils sont cependant réduits à toiser les dehors de ce palais; sur-tout à ne faire que les conjectures les plus hasardées et les plus vagues sur sa distribution intérieure, sur les ornemens qui décorent les divers appartemens, et plus encore sur la destination particulière de chacun de ces appartemens, de même que sur l'usage auquel doivent être employés les différens meubles qui les remplissent.

Oui, avec cette prudente réflexion, les savans trouveroient plus aisément la clef des choses: car ce seroit déjà avoir une partie de cette clef, que de reconnoître que tout est emprisonné dans la nature.

L'astronome verroit donc dans le cours des astres, un mouvement emprisonné, en ce qu'ils ne peuvent pas s'arrêter, et que cependant ils ne suivent pas la direction à laquelle ils tendent.

Le minéralogiste verroit quantité de divers élémens prisonniers dans les cristallisations, les métaux, les pierres précieuses, etc.

Le chimiste verroit aussi des prisonniers dans le calorique, l'hydrogène, l'azote et autres substances qu'il reconnoît dans les divers composés, qu'il soumet à ses manipulations.

Le physicien verroit dans l'électricité une lumière emprisonnée, comme il verroit un son

emprisonné dans les corps sonores, un principe de vie emprisonné dans les animaux, un soufre ou un feu emprisonné dans les sels, etc.

Il n'est pas jusqu'au géomètre, qui ne vît les plus hautes vérités emprisonnées dans toutes ces lois qui sont l'objet de son étude : vérités dont il n'a que de faibles images, même dans ces magnifiques formules qu'il découvre chaque jour, puisque ces formules le tiennent toujours aux qualités extérieures des choses, et ne lui dévoilent rien sur leurs qualités radicales.

Et pourquoi l'homme seroit-il surpris de voir ainsi tant d'éléments, tant de propriétés, tant de principes emprisonnés, puisqu'il ne peut nier qu'il ne soit emprisonné lui-même ? Et n'est-il pas vrai de dire que s'il avoit commencé à s'étudier et à se comprendre sous ce rapport, rien ne l'étonneroit plus, et que l'état des choses deviendrait simple et naturel pour lui ?

Au reste, il seroit d'autant moins fondé à rejeter cette violente situation de la nature, que lui-même il ne sait pas nous la peindre et nous l'expliquer autrement : car, en bâtissant le monde comme le font les savans, avec des aggrégats et des molécules, qui sont inertes et mortes, comme nos briques et les murs de nos maisons de force ; en peignant, dis-je, ainsi la nature, en font-ils autre chose qu'une grande prison ? et en y introduisant un mouvement aveugle qui, selon eux, est l'éternel principe de cette nature, et qui cependant est venu s'y enfermer, et s'y enferme sans cesse, sans qu'on sache pourquoi, n'est-ce pas peupler cette nature universelle de prisonniers ?

Ils auroient dû voir au contraire qu'il est bien vrai que nul être ne peut se passer d'une enveloppe ; mais que l'enveloppe des êtres , au lieu d'être une prison pour eux , devrait être comme un miroir qui leur aidât à rassembler et à développer leurs merveilles : et voici où de prudentes réflexions auroient conduit ces observateurs.

Force impulsive ; force compressive.

IL y a dans chaque chose , soit matérielle , soit immatérielle , une force impulsive , qui est le principe d'où cette chose reçoit toute son existence. On doit juger combien cette force est puissante , en considérant seulement l'effet de l'impulsion du sang dans les corps des animaux , puisque l'élan que le sang en reçoit dans le cœur , se fait sentir jusqu'aux extrémités du corps ; on peut juger ensuite combien cette force doit être puissante , considérée dans l'existence des êtres , puisque c'est l'élan de cette force qui les rend sensibles à nos yeux , avec toutes les formes , les propriétés , la substantialité , l'action , enfin , avec tous les caractères si merveilleux qui les distinguent.

Que l'on juge donc qu'elle doit être la puissance de cette force centrale , universelle , qui a donné et qui donne journellement l'existence à l'univers visible et invisible , et à tout ce qui agit , et est contenu dans ces deux univers ?

Mais cette force impulsive-universelle , que nous observons dans la nature , n'auroit pas lieu , si une

force compressive et comme opposée, ne la resserroit, pour en augmenter l'intensité ; c'est elle qui, en lui donnant du ressort, opère, en même tems, le développement et l'apparence de toutes les propriétés et de toutes les formes engendrées par l'élan de la force impulsive.

Car il faut que ces deux puissances soient en proportion, pour qu'il y ait quelque chose, et pour que les choses nous paroissent dans cette harmonie et dans cette régularité, où, malgré la chute, nous les voyons encore à présent, en ne considérant ici que la région physique.

Aussi tous les corps sont-ils composés de ces deux puissances, que nous appellerons ici la force et la résistance : car, s'il n'y avoit que de la résistance, il n'y auroit point de mouvement ; de même que s'il n'y avoit que de la force et point de résistance, il n'y auroit point de corps.

Lorsque nous considérerons la région divine et toutes les régions spirituelles qui lui sont liées, nous trouverons les mêmes lois et la même marche pour les résultats de toutes ces classes, puisque c'est une nécessité indispensable et universelle, pour qu'il y ait quelque chose qui soit, à la fois, actif et substantiel.

Mais la différence c'est que, dans Dieu, la force et la résistance sont dans un rapport fixe et éternellement invariable, ce qui nous donne la raison de cette parfaite harmonie, sur laquelle nous ne pouvons pas douter que ne soit établie son existence.

Quand les êtres spirituels qui tiennent à lui, veulent se rendre ses images, ils ne le peuvent

qu'en maintenant, comme lui, l'équilibre entre cette force et cette résistance, auxquelles leurs facultés sont liées comme celles de tout ce qui existe.

Quant à la nature physique, nous voyons si clairement en elle, le jeu divers de ces deux bases universelles des choses, que leur empire mutuel s'y démontre avec la plus sensible évidence.

En effet, la végétation, sur-tout, nous offre ces deux lois distinctement, dans toutes leurs différentes progressions. Dans le noyau d'un fruit, la résistance l'emporte sur la force, aussi reste-t-il dans l'inaction ; lorsqu'on l'a planté et que la végétation s'établit, elle n'a lieu que parce que la force combat la résistance, et se met en équilibre avec elle. Lorsque le fruit paroît, c'est la force qui l'a emporté sur la résistance, et qui est parvenue à vaincre tous les obstacles, quoique néanmoins ce fruit lui-même ne s'offre à nous que comme étant l'union d'une force et d'une résistance, en ce qu'il est composé, et de ses propriétés substantialisées, et de son enveloppe qui les contient, les rassemble, les conserve, et les corrobore, selon cette loi universelle des choses.

D'après ce tableau, on voit quelles plaies a souffert la nature actuelle, en comparaison de cette nature primitive et éternelle, que nous avons reconnue comme devant avoir été l'apanage de l'homme.

En effet, n'est-ce pas une plaie que ces suspensions auxquelles nous voyons que cette nature actuelle est condamnée ?

N'est-ce pas une plaie que ces saisons toujours en

guerre, toujours opposées l'une à l'autre, et qui n'ont lieu que parce que, continuellement, la force et la résistance se séparent dans la nature, et ne peuvent jamais vivre ensemble dans une harmonie permanente ?

N'est-ce pas une plaie que ces incommensurables lenteurs auxquelles est assujétie la croissance des êtres, et qui semblent tenir la vie comme suspendue en eux ?

N'est-ce pas sur-tout une plaie que ces énormes amas de substances pierreuses et cristallisées, où, non-seulement, la résistance l'emporte sur la force ; mais où elle l'emporte à un tel degré, qu'elle semble avoir totalement absorbé la vie de ces corps, et les avoir condamnés à la mort absolue ?

Est-ce donc là ce magnifique domaine, où la pensée des hommes les rappelle sans cesse et qu'ils poursuivent journellement dans leurs arts, dans leur luxe, dans leur orgueil, dans leurs illusions, tout en enseignant, avec dérision, qu'on ne doit pas croire que cet ancien et magnifique domaine ait existé ? Est-ce là cette nature régulière que nous concevons tous comme devant être sans défaut, en qui la vie doit circuler librement, et ne connoître d'autres intervalles ni d'autres limites que celles qui servent à désigner le caractère et la propriété des êtres, par la forme de leur circonscription ? Sont-ce là ces miroirs qui devoient nous réfléchir nos propres rayons, comme nous devons réfléchir les rayons divins ?

Mais nous n'en pouvons plus douter ; pourquoi l'homme ne veut-il pas croire aux plaies de la

nature ? c'est qu'il ne veut pas croire à sa propre plaie. S'il ne s'aveugloit pas , comme il le fait , sur les catastrophes qu'il a subies , celles de la nature ne lui paroîtroient plus si problématiques ; il verroit que c'est sous son propre cataclisme qu'il a englouti région des choses , et il ne prétendrait plus à se montrer comme intact , en étant environné de tant de témoignages qui déposent contre lui.

En effet , les hommes ne veulent pas croire aux grandes catastrophes ou aux grands cataclismes de la nature , et cependant ils ne peuvent s'empêcher de croire au cataclisme de l'homme , puisque cet homme erre comme un aveugle dans un désert , puisque tout est comme transposé et comme bouleversé dans toutes les substances et les facultés qui le composent ; et puisque les divers sédiments , dont la région de sa pensée est couverte et comme obstruée , montrent à découvert , en lui , les traces d'une universelle contraction et les débris d'une désorganisation totale.

S'ils vouloient ensuite songer au rang que l'homme doit occuper dans la nature , ils verroient que les suites de ce fléau qu'il a éprouvé évidemment sur lui-même , n'ont pu manquer de s'étendre à cette nature qui étoit son domaine , comme les désordres d'un homme puissant , entraînent tout le cercle , et des choses et des hommes , auquel il est lié.

Mais pour que l'homme crût à son propre cataclisme , comme une suite de son égarement , il faudroit qu'il se crût esprit , puisqu'alors il ne pourroit s'empêcher de se croire coupable , en reconnoissant l'étendue de la punition qui est tombée

sur lui : or , la philosophie matérielle l'arrête au bord de ces puissantes vérités , et lui défend de se croire esprit , puisqu'elle l'invite à se confondre avec la nature des bêtes.

D'un autre côté , l'orgueil de l'homme se révolte si on le prend pour une bête ; de façon qu'il ne veut être ni bête , ni esprit ; ou plutôt il consentirait bien à être esprit , pourvu qu'il eût la permission de vivre comme une bête ; ce qui est dire , en effet , qu'il ne sait ni ce qu'il est , ni ce qu'il veut être ; et voilà le néant et les ténébres par où finissent les conseils , les entreprises et les poursuites imperturbables de ce centre extraligné , dans lequel l'homme s'est laissé emprisonner.

Des pierres et des cristallisations.

PARMI toutes les substances de la nature , les pierres et les cristallisations sont celles qui offrent les témoignages les plus expressifs de la grande contraction que l'univers a éprouvée. Nous y voyons clairement l'empire de la résistance sur la force ; empire qui , dans les pierres , a totalement anéanti cette force , et qui , dans les cristallisations , l'a subjuguée dans certains points , l'a seulement mise en fuite dans d'autres , et enfin , n'a pu empêcher que dans certains autres points cette force ne se fit jour et ne parvint à lui échapper. Car , en s'échappant ainsi , cette force n'en est pas moins réduite à quitter son azile , ou son enveloppe , dans laquelle elle auroit existé en paix si l'harmonie des deux

puissances sur lesquelles cette paix devoit reposer, n'avoit pas été dérangée.

Les points sur lesquels la résistance a exercé sensiblement son empire dans les cristallisations, ce sont leurs faces qui, presque universellement, ne présentent que des plans ; car rien ne devroit être plan dans la nature, d'après cette loi fondamentale de la combinaison exacte de la force et de la résistance, et d'après une autre loi qui nous a fait reconnoître, depuis long-tems, que dans cette même nature il ne pouvoit pas y avoir de lignes droites.

Les faces de ces cristallisations annoncent ainsi, que la vie a disparu dans ces points là ; car, que l'on considère les sels disséminés dans l'eau, ils se présentent à nous comme étant enveloppés de globules sphériques de célitique, jusque dans leurs plus petites parcelles ; et dans cet état là, leurs propriétés sont bénignes et douces, parce que l'harmonie y existe pour eux entre les deux puissances.

Lorsque l'évaporation les cristallise, elle leur ôte à la fois et leur forme sphérique, et leurs qualités tempérées ; elle ne montre plus en eux que la charpente de l'édifice, ou que leur carcasse, et en même tems elle les rend piquans et caustiques, ce qui ne pouvoit être le primitif objet de la nature, et n'est devenu pour elle qu'un objet secondaire, qui n'auroit pas eu lieu s'il ne se trouvoit pas aujourd'hui en elle des humeurs à diviser et à dissoudre. Les sels et les cristallisations ne sont enfin que des squelettes ou des corps qui ont perdu leur embonpoint.

Les arêtes de ces sels ou de ces cristallisations,

sont les sentiers par lesquels la force fuit l'empire de la résistance ; car cet empire la presse de deux côtés , comme on le voit aux plans des faces inclinés l'un sur l'autre sous des angles de différentes grandeurs. Et c'est cette double pression latérale qui l'a fait fuir par ces sentiers , après que le choc direct qu'elle a subi aux points des faces, l'a obligée de se réfugier aux extrémités de ces faces.

Quand dans sa fuite, elle arrive aux extrémités de ces arêtes, elle y rencontre de nouveau son ennemi ; mais au lieu de le rencontrer sous la forme bièdre, ou sous deux faces comme dans les arêtes, elle l'y rencontre sous un plus grand nombre de faces, ou sous la forme trièdre, tétraèdre, hexaèdre, etc. selon la configuration attachée à l'espèce de cristal que l'on observe.

Comme l'augmentation du nombre des faces annonce une augmentation dans l'empire de la résistance, elle en procure aussi par conséquent à l'empire de la force qui, étant pressée par un plus grand nombre de côtés, s'accroît en raison de tous les renforts qui lui arrivent ; c'est alors qu'elle se réfugie en masse vers les points saillans du cristal, ou vers les angles solides par lesquels il lui devient enfin plus aisé de s'échapper et de se remettre en liberté ; ce qui est probablement la raison pour laquelle l'électricité est plus sensible ou plus dégagée aux pointes, ou à ces angles solides des cristaux qui en sont susceptibles, qu'aux arêtes, et plus aux arêtes qu'aux faces.

Mais telle est la grande sagesse de la loi éternelle des choses, que dans leurs désastres même, elle

voudroit que nous pussions lire encore les plans fondamentaux sur lesquels elle a dessiné tous les êtres. Aussi, en même tems que l'empire excessif de la résistance dans les cristallisations, comprime la force jusqu'à l'obliger à se réfugier aux extrémités de son territoire, et même à s'élancer ainsi au-dehors, cette force, en faisant sa retraite par des sentiers constans et par des points ou des angles solides-fixes, cherche à développer à nos yeux les bases actives et invariables qui la constituent et sur lesquelles elle siège dans les diverses cristallisations avec une régularité, qui nous mettroit à même de connoître ces bases actives si nous nous occupions de les étudier avec autant de soin que nous en mettons à mesurer les formes extérieures et les angles divers de ces cristallisations.

Car on peut comparer cette force, ainsi poursuivie, à des propriétaires dépossédés, qui emportent avec eux tous leurs titres, et qui peuvent par là faire reconnoître leurs droits par-tout.

Or, ce qui aujourd'hui devient un azile ou même un moyen d'évasion à cette force dans l'état violent de cristallisation, étoit sans doute comme une simple voie de communication lorsqu'elle étoit dans son état naturel. C'étoit par l'organe où sont actuellement ces angles solides, que devoit se transmettre la plus grande somme des propriétés dont chaque substance étoit dépositaire; et d'après cette loi, nous devons supposer que les substances cristallisées aujourd'hui, sous l'une ou l'autre des formes régulières géométriques, étoient, dans leur origine, destinées à communiquer, dans le commerce des

choses , des propriétés d'un grand prix , et cela parce qu'elles étoient parfaitement harmonisées dans leurs rapports constitutifs , ou dans la loi de combinaison , entre leur force et leur résistance.

Le moyen d'en juger , est de voir que par ces formes régulières elles étoient susceptibles d'être inscrites chacune dans une sphère , comme la circonférence d'un cercle s'inscrit autour des sommets d'un triangle, d'un hexagone, etc. ; car le cercle et la sphère sont les images sensibles de tout ce en quoi la force et la résistance sont dans une parfaite harmonie.

Ne soyons donc point étonnés de voir le sel marin être cristallisé en cube , et avoir en même tems des propriétés d'un si grand usage.

Ne soyons point étonnés de voir le diamant cristallisé en octaèdre régulier , et jeter en même tems un feu si brillant.

Ne soyons point étonnés non plus de voir des propriétés en opposition dans des substances qui ne sont point cristallisées sous une forme régulière ; ainsi ne soyons point étonnés que la tourmaline , dont la forme primitive est un rhomboïde obtus , soit susceptible d'un côté de l'électricité vitrée , et de l'autre de l'électricité résineuse ; et que le quartz hyalin cristallisé en rhomboides un peu obtus et les cristaux de soufre qui sont sans forme régulière , offrent le phénomène de la réfraction double , c'est-à-dire , de la réfraction fausse.

Je sais qu'indépendamment de la loi des formes extérieures , il y a nombre d'autres signes d'après lesquels on peut juger les qualités plus ou moins

éminentes des substances cristallisées ; je sais aussi que chacun de ces signes non-seulement n'est pas exclusif , mais se trouve souvent modifié et quelquefois contredit par des faits contraires ; c'est leur assemblage dans la même substance , qui donne la clef de ces diversités ; et on ne peut , sur cela , se dispenser de rendre hommage aux ressources considérables que la cristallographie moderne s'est acquises , pour éclairer ce cahos où la nature a été replongée. Elle a su , par le moyen des caractères essentiels , des caractères physiques , des caractères géométriques , et des caractères chimiques , rassembler assez de témoins intègres pour pouvoir , en les confrontant les uns aux autres , s'assurer mieux que par le passé des qualités et des substances , soit simples , soit combinées , qui composent le domaine des cristallisations. Espérons qu'à force d'arriver si près du port , comme elle y arrive en effet tous les jours , elle finira par prendre terre.

Mais des yeux clair-voyants apercevront dans l'observation de tous ces autres signes divers , la même marche que nous venons d'indiquer par rapport aux formes extérieures , et ce sera éternellement le jeu de la force et de la résistance qui devra servir de guide dans toutes les découvertes que l'on pourra faire , parce que cette loi est l'universel pivot des choses.

C'est ainsi par exemple , que la lumière qui est la force , *débrûle* les corps brûlés , qui avoient été comprimés par la combustion ; elle les débrûle parce qu'elle s'unit au principe de la résistance qui

avoit dominé en eux , et leur rend la vie par cette union des deux puissances.

C'est pour cela que les corps les plus colorés sont les meilleurs conducteurs du calorique ; car, comme la lumière est la force , elle aide puissamment ce calorique à se délivrer de la résistance ; aussi le calorique et la lumière sont-ils à un degré très-proche de parenté , et sont-ils sortis tous deux de la même prison.

C'est pour cela que cette lumière , en passant à travers les corps transparents , éprouve une réfraction qui est d'autant plus forte , qu'ils sont plus combustibles , parce que ce principe de combustion ou la résistance n'est point encore ouvert pour que cette lumière puisse le pénétrer.

C'est pour cela que les corps résineux doivent être les moins propres à transmettre l'électricité , parce que ce fluide est puissamment retenu par la coagulation de leur *mercure* , qui est bien loin d'être le mercure minéral. Car l'huile elle-même n'est qu'un *mercure* coagulé ; et en se développant , elle nous montre qu'elle est une force destinée à vaincre la résistance des ténèbres , et à vivifier son propre tombeau.

C'est pour cela que le fluide magnétique , qui est la force , tient sans doute de plus près qu'aucun autre à la force *vivante* ou à la force supérieure et ordonnatrice de l'univers , puisqu'il est si généralement répandu dans la nature qu'il n'y a que très-peu de substances qui l'enveloppent de la résistance ; et encore cette résistance n'a-t-elle pour objet que de lui servir de direction , et de nous montrer par là

les points du monde où la force *vivante* et cachée pour nous, déploie les diverses actions par lesquelles elle écrit perpétuellement sur l'ensemble des choses, les caractères générateurs qui les ont formées, et qui les vivifient continuellement.

Les divers objets dont s'occupent les autres sciences nous indiqueroient également de quelle manière nous devrions nous y prendre pour lire cette écriture vivante, consacrée dans les différens livres qui composent la grande bibliothèque de l'univers ; mais mon plan étant plutôt d'indiquer rapidement les routes, que d'y conduire les voyageurs, et sur-tout, n'ayant à présenter en ce genre d'observations que de simples aperçus, je me bornerai à parcourir brièvement quelques exemples.

De la végétation.

L'OBJET de la végétation est de nous transmettre les rayons de beauté, de couleur et de perfection, qui ont leur source dans la région supérieure, et qui ne tendent qu'à s'introduire dans notre région inférieure ; ainsi chaque grain de semence est un petit cahos dont le débrouillement doit nous montrer l'origine des choses temporelles, la séparation de la lumière d'avec les ténèbres, et la régularité vive de toutes les formes à la place de ce néant, que, sans elles, l'espace nous offriroit.

Voilà pourquoi tout dans la nature est composé d'une action divisante qui est la force, et d'une

action divisible qui est la résistance ; quand l'action divisible est privée de l'action divisante , elle se coagule et s'épaissit comme l'eau. Quand elle n'en est point privée , elle se subtilise comme le feu ; mais dans cette subtilisation , elle laisse des traces de toutes les régions par lesquelles elle a passé. Aussi , dans l'ordre des végétations , la putréfaction génératrice se passe dans les racines ; le noir ne se montre point dans les feuilles ; le vert qui est l'union du feu et de l'eau , ne se montre que dans les feuilles et jamais dans les fleurs , quoiqu'il se trouve souvent à l'enveloppe des fruits , où il fait alors comme la fonction de feuilles ; enfin , les couleurs vives ne se montrent que dans les fleurs et dans les fruits , sans en excepter les plantes dont le fruit ne sort pas de la terre , et qui , pour cette raison , sont appelées racines.

C'est alors que le plan est rempli , et que ce qui étoit venu en bas est remonté en haut. C'est dans l'étude des différens détails qui tiennent à ce grand plan ou à la végétation , que notre intelligence trouveroit à s'instruire et à faire d'utiles applications.

Car en considérant toutes les graines quelconques , comme la prison où se sont renfermées toutes les puissances supérieures analogues à la classe de chacune de ces graines , dans laquelle elles sont comme en suspension ou comme absorbées , on verroit là une traduction de la suspension générale qu'a éprouvée la nature lors de la grande catastrophe ; on y verroit même , s'il est permis de le dire , un texte naturel de ce passage mythologique qui nous

présente Saturne comme dévorant tous ses enfans. C'est là cette terrible résistance qui a comprimé toutes les forces ou toutes les propriétés élémentaires ; car la graine ne rassemble ainsi toutes les essences d'un végétal, qu'en les comprimant avec violence quelles que soient sa couleur et son espèce.

Mais nous voyons aussi le jeu de ces mêmes essences ou de la force, dans la végétation ; car la terre possède dans son humus toutes ces propriétés, sans quoi elle ne pourroit jamais être féconde. Seulement ces propriétés sont dispersées et subdivisées en elle, et cela dans un nombre si considérable, qu'on ne pourroit le comparer qu'à l'immensité des étoiles.

Aussi, lorsqu'on sème une graine dans son sein, toutes les propriétés dispersées dans la terre, et qui sont analogues à celles de la graine, agissent sur cette graine ; elles aident aux propriétés qui y sont emprisonnées, à combattre cette résistance violente qui les comprime ; elles les secondent tellement dans ce combat, qu'elles finissent par dissoudre, en commun, cette enveloppe ou cette prison, et que, s'unissant alors librement les unes et les autres, elles jouissent toutes de la liberté d'action, après laquelle elles tendoient, les unes dans leurs entraves, les autres dans leur dispersion ; et voilà comment se fait par-tout le mariage de la nature.

Il est donc vrai que ces mariages ou ces alliances ne se font pas sans de grands efforts de part et d'autre, afin de renverser tous les obstacles qui s'y opposent ; mais il est vrai aussi que tous les détails

de ce combat , sont écrits sur la production qui en résulte , ainsi que les indices des propriétés diverses qui ont eu part à l'action , et que l'étude de ces détails seroit pour nous un livre très instructif , si nous avions les moyens et le bonheur d'y pouvoir lire : car , il n'y a aucun être qui ne soit l'histoire vivante de sa propre naissance , ou de sa propre génération , et dans lequel on ne puisse voir les traces de ses triomphes et de ses défaites , lors du grand choc.

Des propriétés et de la forme du chêne.

ON voit à l'amande d'un goût âpre et austère , renfermée dans son gland , que cet arbre a subi un violent effort de la part de la résistance , qui n'eût tendu à rien moins qu'à l'anéantir ; mais on voit à son gland , en forme d'olive , que sa force a été encore plus grande , et que c'est en se prolongeant ainsi qu'il a échappé à la résistance : aussi que l'on compare la portion de ce gland , qui est restée renfermée dans sa petite coupe ou dans son calice , à celle qui en est affranchie , et l'on reconnoitra combien , en lui , la force l'a emporté sur la résistance.

C'est ce que l'arbre lui-même nous démontre par son extrême élévation , par la longue durée de son existence , par la grande consistance de son bois , par le beau vert de ses feuilles , par les nombreuses variétés qui composent la famille des chênes , et par les nombreux services qu'ils nous rendent.

Des propriétés du café.

D'APRÈS les principes que nous avons posés et dont nous ne faisons ici que de rapides applications, le café est une huile douce, concentrée par une violente résistance, comme on le voit à sa décoction noire. Cette huile n'est cependant pas très pure; on le voit à la forme des deux lobes du fruit et à leur rainure, qui montrent que dans le combat qu'il a subi, lors de la grande catastrophe de la nature, son centre a été vicié, et s'est réfugié, comme il a pu, dans les régions voisines.

La cerise fade qui l'environne, indique qu'il est privé de son eau par ce pouvoir compressif qui s'est mis entre lui et elle. On voit dans sa fleur, numériquement, le signe de la division de son centre : car c'est dans le centre des choses que résident les facteurs de leurs puissances développées, ou de leurs productions.

Ses feuilles gros, vert et polies, comme celles du laurier, indiquent qu'une portion de son centre a passé là, à la faveur de l'eau.

Ses fruits qui naissent à l'aisselle des feuilles, annoncent que la résistance l'a empêché de porter sa sève fructifiante aussi haut qu'il l'eût fait, s'il eût été plus libre.

D'après tout-cest, on peut juger que le café n'est point une plante qui ait été conservée lors de la grande catastrophe; que les effets salutaires qu'on éprouve, en en faisant usage, sont plutôt compressifs et violens, qu'anodins et suaves; qu'il n'agit

qu'en resserrant nos forces digestives , par son astringence originelle , ce qui fait qu'il est propre aux pays chauds qui les divisent ; qu'ainsi s'il vient au secours de quelques unes de nos incommodités , ce n'est peut-être qu'en nous en occasionnant d'autres , qui sont de diminuer réellement nos forces vitales ; et que si nous jouissions de la mesure convenable de nos forces vitales , nous n'aurions pas besoin de lui.

De la vigne.

SI, avec ce même coup-d'œil, nous considérons la feuille de la vigne, le pépin du raisin et les propriétés du vin, nous reconnoissons bientôt que dans le pépin, l'eau a été extrêmement concentrée par la résistance ; ce qui fait qu'elle se développe avec tant d'abondance dans les pampres ;

Que dans cette expansion de l'eau, la feuille de vigne indique par sa forme, qu'elle n'est si abondante que pour avoir été séparée de son feu, et que ses facteurs ont été binaires, comme dans une infinité d'autres plantes ;

Que, par conséquent, le feu y a été aussi extrêmement séparé de l'eau, ce qui se fait connoître à la branche du sep, où les feuilles et le pédicule de la grappe alternent ensemble, mais toujours du côté opposé ;

Que, selon sa loi, ce feu monte toujours plus haut que l'eau ; ce qui se fait connoître au pédicule de la grappe, qui s'élève toujours au-dessus de sa feuille correspondante ;

Qu'aussi ce fen est très voisin de la vie primitive, qui ne fait, pour ainsi dire, qu'un avec lui, ce qui est cause que le grain de raisin prend une forme sphérique si régulière, comme ayant pompé par ses étamines et par son pistil, le complet des virtualités astrales, dont le nombre embrasse toute la circonférence, et établit l'équilibre entre la résistance et la force ;

Que, par cette raison, il est si sain et si salulaire lorsqu'il est pris avec mesure et modération ;

Mais que vu la source divisée ou binaire, d'où il dérive, il doit opérer les plus grands ravages quand il est pris avec excès ;

Qu'en outre ces excès sont d'un genre remarquable : 1°. En ce qu'ils portent à la dispute, à l'absence de la raison, aux combats et aux meurtres ; 2°. En ce qu'ils portent à la luxure, qui est écrite de tant de manière sur la forme du pepin ; 3°. en ce que l'ivresse, en excitant à la luxure, est cependant bien loin d'être favorable à la génération.

Tel est le léger indice de la manière dont nous pourrions étudier la nature, parmi les classes minérales et végétales, pour nous instruire et de leur origine et de leurs propriétés.

Des animaux.

Nous trouverions des indices et des signes aussi évidens parmi la classe animale, où la force et la résistance se sont écrites lisiblement, et avec toutes

les nuances des chocs qu'elles ont subies lors de la grande catastrophe de la nature.

C'est ainsi que la force a été concentrée dans le chien par la compression de la résistance ; ce qui fait qu'il sue peu, qu'en même tems il peut supporter des marches si longues et si étonnantes, vu sa grosseur, et qu'enfin ses forces digestives sont si remarquables. C'est aussi pour cette raison que la rage a en lui des caractères plus marqués et plus funestes que dans d'autres animaux, parce que son feu ainsi comprimé, n'a aucun moyen de se jeter en dehors pour atteindre à l'eau qui lui manque ; cause qui est comme constitutive en lui et qui devient effet et symptôme caractéristique de la rage, parmi tous les êtres qui ont le malheur d'en être atteints et qui ne peuvent pas boire.

C'est aussi par cette compression et par ce dessèchement interne que même dans son état naturel il ne fait que lapper quand il veut boire, parce que la communication avec l'eau n'est pas entière en lui.

Cette compression de la force du chien dans son état naturel, a fait que cette force s'est portée aux deux points extrêmes et y a établi le siège de sa sensibilité, ce qui nous aideroit à nous rendre compte du rôle expressif que jouent là deux organes marquans dans l'existence de cet animal ; car tout parle dans la nature pour celui qui la sait observer, et tout n'y parle que pour se faire entendre et exercer notre intelligence.

Dans le lion, cette force est plus grande encore par la nature de l'animal ; et la compression ayant

été comme universelle en lui, elle a fait jaillir la force dans tous les organes de son être; voilà pourquoi tout en lui est si imposant et si redoutable. Il semble que lors du grand choc, la résistance que j'appellerai ici la terreur, ait voulu faire du lion son type vivant, et son représentant sur la terre.

Dans le bœuf et le mouton, il semble que la force et la résistance se soient maintenues en harmonie, selon la classe de chacun de ces animaux, et ils paroissent être du petit nombre qui a, en quelque sorte, résisté au grand choc. On en peut juger par les nombreux secours qu'ils nous apportent : bienfaits que nous ne pourrions attendred'aucun être, avec tant d'abondance, qu'autant qu'il seroit dans l'équilibre de ses bases constitutives : car la bienfaisance et l'harmonie dans le bienfaiteur, sont comme indivises.

Les poissons en général ont éprouvé dans le grand choc un double degré de résistance; voilà pourquoi leur forme est véritablement si informe, en comparaison des quadrupèdes; voilà pourquoi aussi, excepté comme alimens, ils nous rendent communément si peu de services. Encore y en a-t-il parmi eux qui, comme alimens, sont vénéneux. La baleine ainsi que les autres cétacées, a reçu ce double degré de résistance, d'une manière plus marquée que les autres poissons, puisqu'à la forme près, elle tient tant du caractère des quadrupèdes. C'est un principe animal terrestre, et précipité dans la région aquatique; on le voit à ce que son sang est chaud, à son accouplement, à son lait, etc.

Les oiseaux ont moins souffert du grand choc

que les autres espèces d'animaux ; l'air, quoiqu'il soit souillé comme toute cette nature dégradée, les a en partie préservés ; attendu que l'air est encore le réservoir des principes, et que, par là, la contraction avoit plus de peine à les atteindre : aussi, sont-ils le type le mieux conservé et le plus parlant de l'état primitif des choses, ce qui se voit à leur forte chaleur, qui est la source de leur rapide agilité, à leur chant, aux couleurs de leur plumage.

Quelques oiseaux, cependant, ont été viciés dans leur forme, d'autres l'ont été dans leurs qualités naturelles ; tels que les oiseaux carnassiers, en qui la résistance a joué son rôle avec avantage, en comprimant et dévoyant leur force. L'aigle tient le premier rang parmi ces oiseaux carnassiers. On peut le regarder comme le lion de la région aérienne. C'est un principe-animal terrestre, qui a monté, par la contraction, jusqu'à la région céleste : aussi, pour se procurer sa subsistance, ravage-t-il à la fois les deux empires.

Je jète, en courant, ces aperçus sur les animaux, comme je l'ai fait pour les deux autres regnes, étant loin de me croire en état d'enseigner sur ces grands objets, et me persuadant bien sincèrement que le lecteur bienveillant qui s'attachera aux bases que je lui présente, fera, par lui-même, de meilleures découvertes que les miennes, et qu'il ira beaucoup plus loin sans moi qu'avec moi.

Je le prierai donc de ne jamais perdre de vue ce pivot double et fondamental des choses, sur lequel l'unité primitive fait mouvoir tous ses ouvrages. Après qu'il l'aura observé dans les trois regnes

en particulier, il l'observera dans les rapports harmoniques et désharmoniques, que ces trois regnes ont entre eux ; il verra ce combat universel des élémens, d'abord entre eux, et ensuite contre leurs propres productions : combat pour lequel ils emploient journellement toutes leurs propriétés les unes contre les autres ; opposant par-tout un insecte à une plante particulière, des animaux à ces insectes, la lime dévorante du tems et de la destruction contre tout ce qui existe. Hélas ! il verra l'homme lui-même être à la fois dans ses propriétés les plus sublimes, l'organe et l'objet de ces deux souveraines puissances, et, malheureusement, les manifester beaucoup moins dans leur harmonie que dans leur désordre.

Pour le seconder dans ses spéculations, je vais m'arrêter encore un moment avec lui, et lui présenter quelques aperçus sur les insectes.

D'une troisième nature, et des insectes.

COMME la nature est un des domaines de l'homme, il n'est pas douteux que ce domaine de l'homme ne se réduise et ne se resserre, selon qu'il est plus ou moins lui-même dans la dégradation : car, si la puissance du maître doit être proportionnée à son domaine, le domaine doit être proportionné à la puissance du maître. Or, nous sentons bien par l'immensité de nos desirs, que notre domaine actuel n'est proportionné avec nous que par rapport à notre altération présente ; mais qu'il ne l'est point

du tout, par rapport à notre manière d'être radicale et originelle ; d'où nous pouvons conclure de nouveau, sans crainte de nous tromper, qu'il y a une nature primitive et une nature altérée qui est celle-ci, et que ces deux natures doivent aujourd'hui entrer dans les domaines de l'homme, puisqu'il y a sensiblement deux manières d'être pour son esprit,

Nous pourrions ajouter qu'il y a encore une troisième nature pour lui, et que ce sont les insectes et les animaux imparfaits qui forment cette troisième nature, comme les animaux parfaits sont la seconde nature, relativement à celle que nous ne voyons plus, quoique nous nous démontrions son existence ; ces animaux de l'ancien état de choses, devoient être un des termes de la grande progression qui devoit avoir lieu pour l'homme, et lui produire tous les miroirs et tous les reflets dont il avoit besoin dans sa classe, pour être l'image et la ressemblance de Dieu.

Nous voyons même qu'aujourd'hui leur régulateur est externe pour eux, ce qui se prouve non seulement parce qu'ils n'ont pas de choix ; mais encore par les propriétés que l'homme leur imprime et leur communique à sa volonté ; tandis que l'homme, au contraire, a son régulateur en lui-même : aussi a-t-il un choix.

Quant aux insectes qui sont le fruit d'une victoire usurpée de la force sur la résistance, il sont, sous le rapport d'une troisième nature, la démonstration la plus sensible du péché de l'homme ; et pour le prouver, ce péché, on a en eux une tradition plus

ancienne que celle des livres. Oui, les insectes sont autant de révélations, et même chacun d'eux est une révélation vivante; puisqu'ils sont une génération. En effet, non-seulement cette troisième nature, qui est leur véritable matras, nous dévore-t-elle tous les jours pendant notre vie; mais elle nous attend encore à la dégradation de notre seconde nature ou de notre corps, pour nous faire entendre matériellement que la cause occasionnelle de notre ensevelissement dans notre forme terrestre, a été de laisser prendre à notre ancien domaine, une excroissance fausse, (laquelle excroissance n'a lieu aujourd'hui, comme on le sait, que lorsque la nature actuelle sort de sa température) et qui devoit si bien être contenue, primitivement, sous notre puissance, qu'à quelques exceptions près; dont il n'est pas difficile de se rendre raison, tous les hommes de la terre cherchent à se défaire des insectes, et à s'en préserver, eux, les productions de leurs champs, et celles de leur industrie.

Aussi ne faudroit-il pas tant se tourmenter que le font les naturalistes, pour classer les insectes dans le tableau de ce qui est animé. Ce sont clairement des êtres apocryphes, par rapport à la nature; ils sont comme à part de ses productions légitimes et avouées de leur mère; ils sont retranchés ou coupés, si l'on veut, de la série de la vraie famille, et le mot insecte qu'on leur a donné, venant du mot latin *insecare*, exprime à lui seul tout ce que je viens d'exposer sur leur origine.

Il faut ajouter que la nature, qui n'est point un marâtre, ne veut point proscrire, sans retour, ces

enfants qu'elle ne peut pas avouer sous leur première forme, et qu'elle fait tout ce qu'elle peut pour effacer la tache de leur naissance, et c'est là la raison radicale et naturelle de toutes ces transformations ; auxquelles les insectes seuls sont assujétis parmi tous les animaux.

Elle veut, par là, que s'il y a quelque élément, qui n'ait pas été admis à leur première construction, il les en dédommage en leur procurant, dans un nouvel état, tout ce qui est de son ressort, et répare par là le dommage qu'ils avoient reçu, sans retrancher même le tableau physique de la manière dont nous devons entrer dans notre renaissance intellectuelle et animique ; qui ne peut avoir lieu, qu'en rendant la liberté à notre être interne, et en le faisant s'élever dans la région de la vie.

Aussi cette transformation est-elle le signe caractéristique de l'insecte : car, pour un très petit nombre en qui on n'en remarque pas universellement, on peut dire que la généralité des insectes y est soumise plus ou moins de fois, et avec des variétés innombrables ; et encore s'il en est que nous n'y voyons pas soumis, telle que la punaise domestique, plusieurs autres espèces de punaises subissent cette loi. Le pou qui paroît excepté aussi de cette classe, change au moins plusieurs fois de peau, avant d'avoir acquis sa croissance.

Dans tous les genres la nature n'emploie que des preuves vives et actives pour nous transmettre ses leçons. Elle n'a pas besoin, par exemple, de nous montrer un morceau de bois flottant sur l'eau, pour nous apprendre que l'eau est plus pesante que le

bois ; elle nous montre les arbres qui ne montent au-dessus de la surface terrestre ; que parce que l'eau les élève elle-même , au-dessus de cette surface ; comme les arbres élèvent au-dessus d'eux , le feu dans les fruits et les fleurs ; et l'eau , en élevant ainsi les arbres , nous donne une seconde instruction , savoir , qu'elle est le moyen et le principe de toute corporisation , puisque c'est dans son sein qu'ils reçoivent leur développement.

Cette nature nous peint activement aussi la formation des choses , et il n'est pas difficile de croire que l'eau est le principe des végétaux , quand on considère les merveilles végétatives qui se trouvent dans les mousses ou même les moisissures , qui ne sont qu'une ramification secondaire des puissances aquatiques.

Il n'est pas difficile de croire que l'eau vive et la terre ont produit des animaux , chacun selon leur propriété élémentaire-originelle , quand nous voyons les eaux stagnantes , produire des vers et des reptiles , et en même tems des insectes volans , et quand nous voyons la terre engendrer des insectes terrestres. Nous devons sentir aussi que l'air a joué son rôle dans la production des oiseaux , ainsi que dans celle des insectes aériens , puisqu'il est la demeure des uns et des autres ; il est , pour ainsi dire , leur terre , et la force qui doit les porter et les soutenir ; et , sous ce rapport , ce ne sera point une chose inutile pour l'observateur intelligent , de considérer la différence des attitudes , que prennent , pendant le sommeil , les oiseaux aquatiques , et ceux qui ne le sont pas.

Nous ne devons donc point être étonnés que si la production éphémère des insectes nous présente une troisième nature, il y ait tant de mélanges et tant de variétés dans les divers insectes, de même que tant de métamorphoses dans le cours de leur existence; comme l'eau, le feu, la terre et l'air n'agissent l'un que dans leur altération; leur action individuelle n'est ni complète ni simultanée; ces actions se combattent et s'allient, se séparent et se combinent successivement sur le même individu et la même classe de production.

De là tous ces phénomènes de complications, ces bizarreries de formes, ces transmutations et ce peu de durée que nous apercevons dans la vie de ces insectes; de là aussi un indice assez significatif pour nous apprendre de nouveau que la nature physique actuelle est, par rapport à la nature éternelle et primitive, ce que la nature troisième, ou celle des insectes, des mousses et des moisissures, est par rapport à la nature actuelle et seconde.

Il faut donc remarquer, au sujet de ces insectes, qu'ils sont moins malfaisans le matin que le soir, comme n'étant qu'une troisième et dernière nature; qu'ils ne naissent abondamment que quand la seconde nature force ses limites harmoniques; que chacun d'eux est l'ennemi d'une production de la nature seconde, comme chaque production de cette nature seconde doit être l'adversaire d'une production de la nature première; que le mercure est un poison pour eux, tandis qu'il est salutaire aux animaux parfaits, comme étant le principe de leur

formé, et par conséquent ne pouvant l'être des formes des insectes, qui ne sont qu'une excoissance des puissances opératives de la nature; qu'ils ont une marche variée; inconstante, et annonçant par leurs mouvemens incohérens; l'incohérence des principes élémentaires qui les ont formés, témoins le vol bizarre des papillons; des mouches, la marche trainante des vers; des loches; des limaçons, la marche oblique et rétrograde de quelques crustacées; toutes choses qui indiquent assez un extralignement de la classe des animaux parfaits, et une altération de la nature, aussi bien que la désemboîture des élémens qui les engendrent; qu'il y a infiniment plus de ces insectes que d'animaux parfaits; et que la variété de leur forme est aussi infiniment plus grande; qu'ils sont plus ennemis les uns des autres; ainsi que des animaux parfaits, que ne le sont entr'eux les animaux parfaits eux-mêmes; ce que l'on peut dire particulièrement des insectes terrestres et ignés; car; parmi les insectes aquatiques, la plupart ne sont ennemis que des végétaux; en raison de leur élément générateur. Cette énorme multiplicité d'insectes qui ne sont, comme nous l'avons dit; qu'une troisième nature; vient de ce que, plus les rayons de la vie s'étendent; plus ils se subdivisent; ce qui a fait dire avec raison que l'abondante reproduction de leur espèce sembloit être le souverain objet de leur existence; mais en même-tems; plus ces rayons se subdivisent, plus ils s'affoiblissent; ce qui nous apprend de nouveau pourquoi ces insectes sont si variés dans leurs formes et dans leurs lois, et enfin, pourquoi

la durée de leur vie est si courte en raison de celle des animaux parfaits.

Nous terminerons ce tableau par une confrontation du papillon avec l'abeille. Le papillon porte toute sa force dans ses ailes et sur ses ailes, et l'on pourroit dire aussi qu'il y porte toute sa beauté. En revanche, on voit quelle est la difformité et la débilité de son corps. Mais c'est ce même fait qui nous donne la clef de sa légèreté et de sa continue inconstance ; parce qu'en lui ; tout est en dehors, et il n'y a rien en lui pour faire le contre-poids. Aussi cet être ne paroît-il pas avoir, par rapport à nous, d'autre objet dans son existence que l'agrément de nos yeux, et il ne fait rien pour notre utilité. C'est aussi parce que dans le papillon tout est en-dehors, qu'il ne produit aucun son, car le son est le résultat de la compression de la résistance contre la force. Mille insectes, plus informes et moins beaux que lui, produisent des sons, parce qu'indépendamment de ce qu'ils sont plus aériens que lui, ils sont aussi plus composés de résistance ; c'est ce qu'on peut voir dans une infinité de scarabées en qui on remarque à la fois et des ailes écailleuses et des bourdonnements.

L'abeille ; au contraire ; est moins somptueuse dans sa parure ; sa force ne s'est point dissipée à des ornemens extérieurs ; tout semble être en dedans pour elle ; aussi quelle constance dans son travail ! quelle économie dans son régime ! et quels biens ne nous fournit-elle pas ! En elle la résistance n'a fait que rassembler et utiliser la force, et non pas la contraindre ou la dissiper.

On est étonné cependant que des insectes qui semblent être une excroissance de la nature, produisent des substances précieuses et infiniment utiles, que la nature elle-même ne produit pas, telles que le miel, la cire, la soie, la laque, etc. On est étonné qu'elle ait confié de pareilles œuvres à des êtres qu'elle a retranchés de la classe régulière de ses productions. Il faut donc que dans leurs transmutations, il passe dans ces petits animaux, que nous nommons imparfaits, quelques-unes des propriétés fondamentales de la nature, qui deviennent encore par là plus isolées, plus concentrées et plus actives qu'elles ne le sont lorsqu'on les voit unies et combinées dans les animaux parfaits, avec les autres puissances de la nature; et c'est là ce qui nous peut apprendre combien de merveilles de la nature primitive ont dû passer dans la nature seconde ou altérée, puisque cette nature seconde en laisse tant filtrer dans la troisième nature, qui est encore plus altérée qu'elle.

La Musique.

LA musique est le seul fil d'Ariane qui soit donné sensiblement et généralement à tous les hommes, pour les conduire dans le labyrinthe; les autres fils ne sont réservés qu'à des individus et à des élus particuliers ou généraux; il suit de là que nul homme n'est excusable de ne pas ouvrir les yeux à la vérité.

La musique nous présente évidemment les deux

lois de force et de résistance, ou d'action et de réaction qui régissent l'univers matériel et l'univers spirituel, et ces deux lois sont écrites dans les deux ordres d'accords parfaits et d'accords dissonans qui composent toute la mélodie ; elle présente aussi par là l'image de la division universelle que le crime primitif a opérée entre les puissances régulières et les puissances irrégulières ; mais elle présente avec plus d'évidence encore cette éternelle vérité, que les êtres ne peuvent trouver leur repos que dans l'unité qui est leur source, ou dans cet accord parfait avec lequel elle se peint dans toutes ses harmonieuses proportions. Elle combat victorieusement par-là le système faux et absurde de la philosophie aveugle, qui veut donner au bien le mal pour origine, comme elle veut que les ténèbres engendrent la lumière, que les ombres engendrent les couleurs dans les tableaux, que le zéro engendre les nombres, et que les agrégats d'une matière morte engendrent des corps organisés.

La musique prise en elle-même avoit pour objet essentiel de percer les régions du tems qui nous enveloppent et nous emprisonnent par leur résistance. Elle avoit la propriété d'ouvrir les régions de ce tems qui nous obsèdent, pour que les *vertus* d'en haut pussent le pénétrer et venir tempérer ici bas les désordres où ces puissances tyranniques nous exposent, et avec lesquels elles nous tiennent liés.

Sous ce rapport, la musique des anciens doit avoir eu plus de pouvoirs que la nôtre, parce qu'elle étoit plus voisine de son origine et de sa virtualité.

primitive ; et que d'ailleurs plus l'univers vieillit , plus les canaux des régions du tems s'oblitérent ; parce que les hommes n'usent pas du pouvoir qu'ils ont de les désobstruer. Toutefois je parle de la musique appliquée à son véritable objet ; car il est probable ; d'après les observations faites par des savans , que dans l'ordre secondaire , la musique moderne est de beaucoup au-dessus de celle des anciens :

L'avantage que cette musique , ainsi employée , pouvoit offrir , étoit d'abord de dissiper les influences désharmoniques dont nous sommes tous environnés ; mais en outre , de devenir ensuite l'instrument d'un régulateur virtuel et puissant ; au lieu de vouloir mener elle-même ce régulateur ; comme lorsqu'elle ne se dirige que par le simple mobile de l'homme ; ainsi que nous le voyons tous les jours.

Aussi , quelle marche suit-elle entre nos mains foibles et ignorantes ? elle ne se mène qu'au hasard ; et pour quelques heureux mouvemens passagers , elle nous promène longuement dans des régions vagues ou hétérogènes ; elle cherche plutôt les contrastes que l'expression ; elle jetera les couleurs les plus sombres et les plus dures , dans un tableau qui commençoit par les couleurs du bonheur et de la paix ; elle ne saura pas assez varier les couleurs de ce bonheur et de cette paix par la richesse de sa propre source , et elle gâtera son tableau en y forçant trop les ombres , et en y substituant des contradictions au lieu des simples oppositions :

Elle ne saura pas que le bonheur , étant notre lieu de repos , la musique a pour objet de nous y

ramener lorsque nous en sommes sortis, et non pas de nous en faire sortir lorsque nous y sommes établis.

Elle ne saura pas que les régions de troubles, nous étant étrangères, c'est lorsqu'elle nous place d'abord dans ces régions par des débuts sombres et tristes, qu'il lui faut employer tous les contrastes les plus tranchans pour nous en arracher, et que ces contrastes les plus tranchans, ce sont ces couleurs douces, vives et pures pour lesquelles nous sommes tous faits par notre nature.

Enfin, elle ne saura pas qu'elle peut bien, au milieu d'un exorcisme, me faire entendre des sons consolans et qui me ravissent ; mais qu'au milieu des sons qui me peindront le bonheur et la joie, il n'est pas nécessaire de me faire entendre un exorcisme.

Le fameux Poussin a peint, il est vrai, les bergers d'Arcadie, et à côté de leurs danses, le tombeau d'une jeune beauté, qui avoit été aussi comme eux dans l'Arcadie. Mais ici le contraste est utile et instructif ; il n'est pas déchirant puisqu'il y a la douce sensibilité qui lui sert d'intermède ; et si la musique pouvoit ne nous offrir que des tableaux de cette espèce et que des contrastes dans ce genre, elle seroit sûre non-seulement de ne jamais nous choquer, mais même de nous être toujours profitable.

Si la musique est le fil d'Arianne du tems, comme on n'en peut douter, puisqu'elle ne sait se montrer qu'en passant elle-même par les filières du tems et de la mesure, on pourroit croire que lorsque le tems sera passé, il n'y aura plus de musique. Car,

Si nous examinons les sept sons, nous verrons qu'ils ne sont qu'un seul son qui devient plus aigu à mesure que l'instrument se resserre ; et comme l'instrument du tems ne se prolonge pas au-delà du tems, le son paroîtroit ne pas devoir s'y prolonger non plus ; aussi voyons-nous que l'air ne fait point de bruit.

Sans doute on ne parle point ici de notre musique artificielle, qui n'a d'autre existence que celle de notre industrie et de notre volonté. Mais quand même la musique naturelle-temporelle cesseroit avec le tems, la musique *principe*, dont celle du tems ne nous retrace l'unité que par des successions, la musique naturelle-divine enfin, ne cessera jamais.

Sachons en effet qu'il y a un médium entre Dieu et le tems, et ce médium est la langue éternelle des êtres purs. Ce même médium se trouvera lorsque le tems ne sera plus, parce qu'il reposera alors sur la nature régénérée. Ainsi la musique sera éternellement en action, et même alors elle enfantera encore de plus beaux cantiques qu'aujourd'hui.

Il y a aussi un médium entre l'air et la musique naturelle-temporelle ; et ce médium, ce sont les corps qui forment et exécutent l'harmonie de l'air, comme les êtres purs forment et exécutent l'harmonie de Dieu. Lorsque le tems ne sera plus, cette musique naturelle-temporelle cessera et ne sera plus nécessaire, puisque les corps qui lui servoient de médium seront disparus eux-mêmes. Mais cette musique sera remplacée par celle de la nature primitive régénérée ; c'est-à-dire qu'elle aura recouvré la perfection qui lui manque ici bas.

Enfin, il y a un médium entre la musique artificielle et nous, et ce médium c'est notre voix dégradée et nos instrumens. Aussi, cette musique cesse-t-elle quand nous voulons et est-elle épouvantablement défectueuse.

Mais comme nous avons aussi le privilège de la mettre en jeu quand nous voulons, et comme nous ne pouvons la mettre en jeu que par le moyen de l'air qui est lié à tous les canaux supérieurs, nous voyons ici comment cette musique artificielle, elle-même, pourroit être entre nos mains une voie puissante ou un moyen de nous relier aux régions dont nous sommes séparés.

Un homme est seul, et au milieu du calme le plus profond ; non-seulement alors la musique n'est rien pour lui, mais l'air même quant au son, puisqu'il n'en rend aucun. Cet homme prend sa lyre ; ou il chante ; et sans sortir de sa place, il va développer autour de lui les richesses de l'air, la vivacité des sons les plus touchans, les trésors actifs de l'harmonie et la magique puissance des accords, les pouvoirs plus pénétrants encore de la mélodie, où son moi-intime peint ses plus puissantes affections ; enfin, il va tellement lier son moi-intime aux puissances musicales de l'air, et les puissances musicales de l'air à son moi-intime, qu'il le fera communiquer jusqu'à cette région pure et supérieure avec laquelle la musique est contiguë, et qu'il pourra par cet intermède, non-seulement porter son être jusque dans la région divine, mais faire encore descendre cette région divine dans tout son être. Or, pour lui montrer physiquement combien cette

région divine est universelle, c'est dans tous les tems et dans tous les lieux qu'il peut employer ce moyen musical, ou exercer cette espèce de culte, et mettre en vigueur les lois actives de cette espèce de raliement avec son principe.

Mais pour que la musique puisse réellement produire cet effet sublime et salutaire, il faut que l'homme y joigne sa parole pure; car l'air est souillé comme toute cette nature, et la parole non épurée le souillerait encore davantage. Aussi, c'est quand cet air est ainsi purifié par la parole pure que la musique peut à son tour attirer la parole vive qui est au-dessus d'elle, et qui ne cherche qu'à en faire son organe et son instrument.

On ne doit point s'étonner que l'air ainsi purifié puisse attirer la parole vive, si l'on fait attention que dans la nature élémentaire il n'y a que l'air qui soit ouvert, parce qu'il n'y a que l'air qui, comme la parole, puisse servir à la communication directe de tout ce qu'il y a de plus profond dans notre moi-intime.

L'air sert bien aussi de moyen de relation entre les animaux corporisés matériellement, puisqu'il pénètre tout; mais ils ne l'emploient que pour exprimer par des sons leurs affections bornées, parce qu'ils ne sont que sensibles, et ils ne l'emploient point pour exprimer leur admiration ni leur parole, parce qu'ils n'en ont point, n'étant pas intellectuels.

On peut même remarquer que cet air qu'ils emploient pour exprimer leurs affections bornées, suit un mode uniforme fixe, contraint, et on pourroit

dire, plus souvent triste que gai ; enfin , un mode qui annonce qu'il leur manque quelque chose , et qui prouve sûrement que cet air dont ils se servent n'est pas à eux ; qu'ils n'en sont que les organes et les instrumens , et que par conséquent , comme nous l'avons dit ailleurs , l'action qui les presse et les fait mouvoir est hors d'eux, Aussi, c'est parce qu'ils n'ont ni admiration , ni parole , qu'ils n'ont point de musique.

C'est aussi parce qu'il n'y a que l'air qui soit ouvert dans la nature, que nous n'y voyons réellement aucun corps ni chanter , ni *parler* ; car l'homme lui-même, quoiqu'il parle et qu'il chante , ne parle et ne chante presque jamais que de mémoire, ou par affection bornée comme les animaux ; et c'est si peu d'ailleurs son organe matériel qui parle et qui chante , que cet organe ne parle ni ne chante après la mort , quoiqu'il soit encore existant.

L'air de la région supérieure et divine est encore bien plus ouvert que ne l'est l'air élémentaire , parce qu'il n'est autre chose que la parole vive.

Aussi est-il le seul qui parle et qui chante , et par conséquent qui soit vraiment l'organe de la musique pure. Aussi la musique pure est-elle le véritable et unique conducteur physique de toute lumière et de toute science.

La gamme de cette puissante musique a manifesté ses propriétés par les diverses progressions des présens qu'elle a été chargée de transmettre au monde , et qui n'ont germé que successivement et long-tems après que leur nombre et leur destination ont été prononcés par la parole vive.

Car c'est ici l'inverse de l'ordre élémentaire, et la lumière n'y paroît qu'après le son. Ceux donc qui auroient la sagesse de suivre les progressions de ce son et de cette lumière, à toutes les époques où le suprême amour en a développé les merveilles sur la terre, depuis l'instant de la dégradation de la famille humaine ; ceux là, dis-je, trouveroient à en faire des applications à la fois instructives et consolantes.

Toutefois les tems des œuvres de Dieu ne se calculent pas toujours d'après les périodes matérielles, et le cours physique des révolutions astrales ; ils se calculent selon les périodes de sa promesse et selon l'esprit de son amour qui, combiné avec sa sagesse, constitue à la fois et gouverne toute l'économie de son alliance avec l'homme. Aussi, quand certaines traditions diroient qu'il a abrégé les tems, il ne faudroit pas toujours entendre par là le tems naturel ; car il y a plusieurs époques du tems divin qui ont été abrégées et qui sont déjà accomplies sans que le cours des astres ait été réduit.

Ce sont comme les soins de la mère de famille auprès de son fils malade. Malgré tous les soulagemens qu'elle lui procure, peut-elle toujours pour cela faire connaître à ce malheureux enfant toutes les merveilles de tendresse et d'amour qui se passent dans le cœur de cette bienfaisante mère ?

Destination de la Musique.

DE même que les propriétés de la musique supérieure ne pourroient, sans doute, agir sur nous qu'en produisant chacune les harmonies et les sons vifs qui dérivent d'elles naturellement, de même leur effet seroit nul pour nous, si nous n'avions pas en nous quelque analogie avec elles.

Aussi tout nous apprend que l'homme est comme la lyre de Dieu, puisqu'il tend sans cesse, par sa parole, à en exprimer les diverses puissances ; puisqu'il prétend posséder les secrets de la vérité dans tous les genres, et qu'il a comme un penchant universel à nous les transmettre et à nous les faire entendre.

Or une semblable lyre seroit plus qu'inutile si elle n'étoit active et *vivante*. C'est pour cela qu'elle doit sentir et opérer et s'engendrer en elle jusqu'aux organes de tous ses sons ; et qu'elle doit sentir ces sons eux-mêmes se reproduire, se varier et se multiplier à l'infini, selon la variété de l'harmonie qu'ils doivent produire.

Nos instrumens artificiels, nos orgues ne sont que des images grossières de cette lyre divine, puisqu'ils sont obligés d'avoir autant de jeux que de genres de voix, et autant de tuyaux que de genres de tons.

La racine organique et mélodieuse de notre être est une source simple, qui renferme en elle seule tous les organes de ses modulations.

Aussi cette lyre divine que nous appelons l'homme,

éprouve en elle comme une vraie création continue, et offre au-dehors comme une universelle fécondité, ce qui nous est indiqué matériellement par les propriétés de la voix humaine, qui, quoique dégradée, a cependant encore tant de moyens de nous charmer.

Mais cette propriété que nous avons d'être la lyre de Dieu, nous enseigne en même-tems, quel rang nous devons tenir par rapport à cet être principe de toute mélodie et de l'harmonie de tous les êtres. Nous devons être devant lui comme l'orgue devant le musicien, qui peut à son gré, et à toute heure, tirer de son instrument les sons qu'il lui plaît, sans que cet instrument ait rien à exiger, ni rien à opposer, soit que le musicien l'emploie à rendre des sons tristes et déchirans, soit qu'il l'emploie à en tirer des sons doux et récréatifs, soit même qu'il ne l'emploie point.

Les hommes suivent journellement des usages, dont ils sont bien éloignés de connoître le sens et l'origine ; c'est ainsi qu'ils font accompagner, par la musique, tous leurs spectacles, et sur-tout qu'ils les font précéder par cette musique : mystère dont nous avons jeté l'esprit ci-dessus, en disant que dans l'ordre de la musique vraie, la lumière ne paroît qu'après le son.

En effet, c'est après les premiers accens de la musique, que leurs théâtres s'ouvrent et que leurs productions dramatiques s'exécutent.

Or, ces productions dramatiques sont au nombre de ces images si significatives, que l'homme se forme lui-même tous les jours pour se distraire de l'ennui

et des regrets de ce qu'il a perdu. Elles devraient bien plutôt lui aider à porter son intelligence jusque sur ce sensible immatériel, ou jusque sur ces merveilles sur-temporelles, dont il auroit dû jouir dans l'origine, puisqu'il en a toujours le desir ; mais aussi dont il est privé, puisque ce desir ne s'accomplit que dans des images.

Qu'il lise donc dans ces images, les rejets qu'elles peuvent encore lui rendre ; qu'il commence par étudier le sens du mot *théâtre*, dérivé du mot grec *théaomai*, qui veut dire proprement *regarder, contempler* ; mais qui ouvre le champ le plus vaste à la pensée, quand on réfléchit à tout ce qui, au théâtre, est offert à notre contemplation, et sur-tout quand on réfléchit que le mot Dieu ou le *Theos* des Grecs, dérive aussi, selon plusieurs, du mot grec *Theorô*, qui également signifie voir, parce que la divinité voit tout, et que rien ne peut lui être caché ; de façon que nous verrions, pour ainsi dire, sortir de la même source étymologique, l'agent, ses propriétés, et l'usage que nous en devrions faire.

Car, en considérant ce que nous contemplons souvent, et même avec le plus de plaisir à nos théâtres, tout nous engage à croire que dans cette mobilité si naturelle de la pensée des hommes, l'agent est bientôt devenu pour eux le sujet de l'action ou de la contemplation des spectateurs ; comme on n'en peut douter, en apercevant toutes ces divinités mythologiques, dont tous les peuples ont rempli leurs représentations théâtrales.

Or, le résumé de toutes ces observations est,

Qu'au théâtre, nous sommes censés voir et contempler, non-seulement les choses ordinaires de la vie, mais aussi les choses célestes et divines; et cette idée simple et vraie se lie parfaitement avec tous nos principes, et sur-tout avec la proposition fondamentale de cet ouvrage. (*L'homme ne peut vivre que d'admiration et d'adoration.*) Elle nous montre aussi que l'homme lui-même dans ses occupations les plus frivoles en apparence, plaide entièrement pour la vérité de ces lois constitutives de son être.

Qu'il fasse donc attention, en effet, à la nature de ces spectacles, et à ce qu'ils opèrent sur lui; plus ils sont magiques, c'est-à-dire, plus ils tiennent de l'ordre merveilleux et sur-temporel, et plus ils le charment; c'est-à-dire, que plus ils tiennent à cet état d'admiration qui le sort du tems, et l'approche de sa région primitive, active, et pleine de prodiges; et plus il se trouve dans son élément naturel.

La féerie de ses divinités fabuleuses, et de tous les moyens qu'on leur fait employer au spectacle, pour accomplir leurs divers desseins, le transporte de joie. Quand il jouit de ces images fictives, il les croit réelles; il n'en jouit même qu'en les croyant telles, et c'est à regret qu'en redescendant dans son état ordinaire de ténèbres et de privation, il les reconnoît pour imaginaires. Il voudroit que son illusion durât toujours; tant il trouvoit de douceur dans la seule apparence de ces vérités figuratives, et sa matière lui montre assez combien elle est l'ennemie de ses plaisirs, puisqu'en

rentrant dans elle, il perd toutes ces jouissances qui le ravissaient. Heureux encore si elle ne lui portoit pas d'autre préjudice ; et si elle ne l'entraînoit pas jusqu'à douter de l'existence même des merveilles réelles de l'ordre supérieur ; après l'avoir désabusé sur l'existence de ces choses fabuleuses-inférieures, dont il aime tant à se repaître !

Une autre observation qui nous aidera encore à élever la nature de l'homme, c'est de voir quel rang il occupe, lorsqu'il assiste à ces spectacles, et combien peu il a de mouvemens à se donner pour en jouir : c'est sans sortir de sa place, c'est sans se fatiguer, que tous ces prodiges récréatifs et instructifs pour lui, se développent devant ses yeux, et lui présentent alternativement le tableau des cieux, de la terre, des enfers, des anges, des démons, des phénomènes de la nature, des lois éternelles de la justice, des ressources innombrables du génie, au milieu des plus grandes catastrophes. Homme, si tu ne vois pas là ce que tu devois être, ton esprit est encore sous les chaînes de la captivité ; mais si tes yeux s'ouvrent un peu, n'oublie pas que je t'ai dit que toutes ces choses étoient précédées, pour toi, dans tes spectacles, par la musique.

Souviens-toi aussi que toutes tes fêtes, soit tristes, soit joyeuses, tu les accompagnes toujours de la musique, que tu l'emploies dans tes cérémonies funèbres, dans ta pompe militaire, dans tes combats, dans tes travaux pénibles, dans tes occupations champêtres ; que les personnes qui prennent soin de tes premiers jours ont l'attention d'en

charmer par là la tristesse, et d'unir autant qu'elles peuvent une bienfaisante mélodie aux balancemens monotones de ton berceau ; et apprends là de nouveau comment cette vraie musique ; dont je ne te peins ici que de foibles images, a pour sublimé emploi, de précéder, de seconder et d'accompagner la vie de tous les êtres.

Ce n'est point seulement, ni primitivement par le luxe, comme on l'a cru, que les grands de la terre et ceux qui ont le moyen et le goût de les imiter, ont autour d'eux des musiciens à gage, qui puissent à tous les instans les recréer par leurs concerts. Ce n'est point non plus simplement, ni primitivement par le luxe, que tant de gens se plaisent à orner leurs appartemens et leurs jardins de statues, de peintures et des autres ouvrages de l'art, qui puissent à tout moment surprendre et charmer leurs yeux. Ce n'est qu'en second que toutes ces choses sont devenues des objets de luxe et de vanité, parmi les hommes ; car l'homme est vrai par sa nature ; les abus auxquels il s'abandonne presque universellement ne sont que des déviations de sa ligne primitive ; et il commence toujours par la vérité.

Aussi tous ces usages qu'on attribue aujourd'hui au luxe avec raison, prennent-ils leur première et secrète origine dans ce besoin d'admiration qui constitue notre être essentiellement ; et que l'homme cherche involontairement à satisfaire par tous les moyens factices qu'il a entre les mains, au défaut des moyens réels dont il est privé.

Qu'est-ce qui te prive, homme, de ces moyens

Reels qui te seroient si avantageux ? Ce sera la musique elle-même qui te répondra : remarque donc qu'il te faut le silence de tout ce qui t'environne pour que tu puisses librement produire tes sons et en recueillir tous les fruits ; et apprends par là que la grande harmonie divine ne te pourra jamais être sensible complètement qu'après que le choc bruyant de ces substances hétérogènes qui constituent l'univers, aura cessé son importune turbulence.

Car la musique humaine tient nécessairement en partie à cette importune turbulence ; puisqu'elle ne peut avoir lieu que par le moyen de notre voix dégradée et de nos instrumens de matière. Aussi cette musique humaine est-elle non-seulement défectueuse, mais même exposée à des dangers, parce que tant qu'elle n'est pas purifiée par la parole pure, elle ne peut ouvrir que la région de l'esprit de l'univers, et cette région est compliquée et mixte ; puisqu'elle doit passer par l'astral qui a deux voies ; comme nous le verrons bientôt.

La musique purifiée par la parole pure, n'a aucun inconvénient à redouter, mais au contraire tous les biens à recevoir et à transmettre ; par la raison qu'elle ouvre la région des puissances divines qui est seule et unique.

Et pourquoi ouvre-t-elle la région de Dieu ? C'est qu'elle ouvre en nous la région de nos facultés internes, où il a écrit lui-même ou tracé sa propre image ; et que quand Dieu voit sortir de nous ce signe de son alliance, il ne peut le méconnaître ; il le regarde avec complaisance, et par ce seul coup-d'œil, il lui fait produire une sainte harmonie.

et fait de l'homme un être qui ne peut plus se montrer qu'avec tous les signes de l'élection, de la lumière, et de la puissance, et ne peut plus proférer un seul son sans enfanter un miracle.

De la danse.

LA danse caractérisée, figurée et expressive, est une image de l'état de liberté dont l'homme devrait jouir, s'il était dégagé des entraves matérielles qui l'asservissent et qui l'affaiblissent ; les mouvements qu'il se donne dans cet exercice, sont autant d'élan qu'il semble prendre vers une région moins inerte que la terre, et autant d'efforts qu'il fait pour paraître jouir de la véritable agilité qui étoit faite pour lui.

Plus cette danse présente de grands caractères, plus elle se rapproche de cette véritable signification ; car, dans son état supérieur, il n'y a rien que l'homme ne pût exprimer et faire sortir de lui, comme il n'y avoit rien qu'il ne pût connaître et sentir ; aussi plus la danse de l'homme prend un ton majestueux, noble et distingué, plus elle attire notre admiration. On sent même que dans ces cas là, la mesure ne paroît plus qu'un accessoire ; et le danseur peut l'oublier sans que le spectateur ait rien à perdre de son plaisir ; observation qui peut aider notre esprit à monter jusque vers cette région libre où nous sentons que nous aurions dû faire notre demeure.

Aussi je ne serois point étonné que les danses sacrées qui ont été si souvent en usage parmi les peuples, dans les cérémonies religieuses, n'eussent pas toujours été asservies à la gêne de la mesure, quelque'il y eût des occasions, où cependant elles rentrassent sous son joug ; dans ces cérémonies même ; selon l'objet et l'affection que ces danses sacrées auroient eu à exprimer.

Les danses lubriques en usage, parmi tant de peuples, peuvent aussi avoir été ; tantôt assujéties à la mesure ; et tantôt en avoir été affranchies, selon que le danseur étoit affecté. Elles ont pris aussi le titre de danses religieuses chez quelques peuples ; lorsque, par l'obscurcissement de l'esprit, l'amour sensuel coloré, et, pour ainsi dire, sanctifié par le but respectable de la reproduction de l'espèce, a rendu comme sacrées les danses où cet amour pouvoit peindre tous ses caractères ; parce que tout se déprave pour peu qu'on détourne un instant sa vue du premier point de départ.

Les danses qui sont assujéties à la mesure et qui ne tendent point à exprimer ces hauts caractères, tiennent à la fois ; et à l'impatience de notre être, renfermé dans ses entraves, et aux sens de la matière, qui ont besoin de s'agiter pour se dégager de leurs pesantes humeurs, et qui ont en même temps la force de se procurer ce moyen naturel de soulagement. Telles sont les danses du monde frivole et de la jeunesse, dans lesquelles on peut aisément remarquer ce double signe.

Les sauts de l'enfant ne peuvent pas se compter au rang des danses mesurées, puisqu'ils ne le sont

pas ; ils ne peuvent pas non plus se compter au rang des danses à grand caractère , puisqu'ils n'en offrent aucun ; ils tiennent en lui purement aux sens matériels , et aussi lui sont-ils communs avec les animaux , qui sont souvent sautillans et bondissans devant nous , sans nous offrir ni mesure , ni caractère , parce que les animaux n'ont point à éprouver le même contraste que nous qui sommes spirituels , et que les enfans ne sentent point encore le joug peser sur leur être :

Mais si la danse peint les élans que l'homme se donne pour atteindre à la région de la liberté , le poids qui le fait retomber vers la terre , peint la loi terrible de la région inférieure et matérielle , qui le retient et le force à subir le joug de cette prison , dans laquelle on ne lui permet de respirer l'air libre , que par de légers intervalles ; ainsi dans ses récréations même , l'homme trouve à la fois une image abrégée de son ancienne gloire , et un témoignage impérieux et irrévocable de sa condamnation : c'est cette combinaison des élans de notre être avec le poids de notre condamnation , qui forme la mesure dans nos danses ; ainsi que dans nos compositions musicales . Cette mesure a aussi deux élémens constitutifs , dans l'existence de l'univers , et dans celle de tous les êtres qui le composent ; ce sont les deux lois de la force et de la résistance que nous avons exposées dans nos observations sur la nature . Ces deux lois alternent par-tout et continuellement , avec une précision que rien ne peut changer , excepté la main supérieure qui l'a établie . Aussi la mesure la plus parfaite et

la plus constante, regne-t-elle dans toutes les parties de la nature, même dans celles qui sont les symboles les plus sensibles de la corruption et du désordre, et elle régnera jusqu'au moment où la main supérieure laissera tomber l'univers dans l'obscurité de son origine.

Quant à cette main supérieure elle-même, elle n'a d'autre mesure que l'universalité, parce qu'elle n'a qu'un seul et unique élément, parce qu'elle se commande sans cesse elle-même, et que son tems ne pouvant jamais arriver à une limite, il est impossible que rien lui prescrive une mesure.

Il y a bien encore une autre explication à trouver à la danse ; mais elle ne sera que pour ceux qui ont les oreilles ouvertes : voilà pourquoi je l'ai gardée pour la dernière. Nous dirons donc que la danse représente aussi les différens gestes et les différens mouvemens que l'homme régénéré auroit à faire pour repousser toutes les *influences* fausses, dont il est environné, et pour attirer celles qui lui seroient salutaires. Ainsi il n'y a point d'attitude et de caractère que l'homme ne pût exprimer dans la danse, puisqu'il est lié à toutes les régions visibles et invisibles ; et par cette même raison, il n'y a point de combat, de triomphe, et d'image harmonique, qu'il ne puisse rendre sensiblement dans sa pantomime ; car ce nom même annonce l'universalité des droits de l'homme en ce genre.

Les Egyptiens ne firent usage que d'une partie de ces droits dans leur danse astronomique, parce que probablement ils n'avoient pas porté plus loin la connoissance de ces droits. Ils s'étoient contentés

d'essayer , par des mouvemens variés , des pas assortis , et des figures bien dessinées , de représenter , par des airs de caractère , l'ordre , le cours des astres , et l'harmonie de leur mouvement ; mais les divers caractères supérieurs de la danse , que nous venons d'indiquer , se retrouvent jusque dans nos ballets d'opéra et dans toutes les différentes danses religieuses , militaires , funéraires et autres , qui ont été ou sont en usage sur la terre , parce que la loi et la leçon de l'homme le suivent par-tout.

De l'esprit astral ou sidérique.

D'après ce que nous avons dit sur la nécessité de la communication d'un sensible-immatériel parmi les hommes , il convient de montrer en quoi consiste le dangereux état auquel nous a exposé la chute et la dégradation. Elle consiste en ce qu'elle nous a soumis au regne élémentaire , et par conséquent , au regne astral ou sidérique qui en est le pivot ; elle consiste en ce que nous sommes tombés au-dessous du firmament , tandis que , par notre nature , nous devons être au-dessus ; et c'est cette transposition qui est vraiment périlleuse pour nous , car tout nous vient aujourd'hui par ce firmament : or , qui sait quels tristes mélanges les choses peuvent éprouver avant d'arriver jusqu'à nous ?

Le sidérique est au-dessus de l'astrologie , l'astrologie est au-dessus de l'astronomie , l'astronomie est au-dessus de la simple connoissance des

tems, des températures et des saisons, toutes choses qui se bornent pour nous à notre terre particulière. Dans cette dernière classe, nous sommes livrés à la multiplicité des lois de l'atmosphère, qui, par leur opposition et leur combat, nous empêchent fort souvent de calculer juste; mais comme ces lois et nos décisions ne tombent que sur les choses matérielles et terrestres, les méprises ne sont pas d'une grande importance.

L'astronomie a des lois plus sûres, parce qu'elle n'embrasse que les dimensions et les révolutions extérieures des corps célestes, et qu'elle n'en embrasse pas les effets ni le jeu caché, mais aussi les connaissances qu'elle communique, se bornant à cet extérieur, l'homme de désir n'y trouve pas la moindre pâture, et elle devient pour lui un sujet de lamentation, puisqu'elle est pour les hommes ou un objet d'orgueil, comme toutes les autres sciences qui ne demandent que de la raison humaine, ou bien un sujet de retard et de recule-ment pour leur esprit; attendu que l'esprit ne peut vivre que de l'esprit, ou de ce qui est principe radical et central comme lui,

L'astrologie s'élève plus haut que l'astronomie: elle embrasse un plus grand ensemble, puisqu'elle s'occupe des liaisons et des influences du physique astral sur le physique terrestre; mais si elle a produit souvent des résultats vrais, elle produit aussi souvent des résultats faux, parce que, quoiqu'elle agisse sur les principes, c'est moins sur les principes fixes que sur les principes variables et mixtes: or, ceux-ci peuvent très fréquemment faire varier

la marche des autres, à l'insçu même de l'astrologue.

On s'est moqué de ceux qui ont voulu faire dériver de l'influence astrale tous les événemens politiques de la terre. On a eu raison dans le droit, parce que l'homme avoit celui d'élever au-dessus de cet astral, tout ce qui tient à son être ainsi qu'à son association ; mais on a eu tort dans le fait, parce qu'à mesure qu'il descend au-dessous de ses véritables privilèges, il tombe sous cette influence astrale qu'il n'auroit pas dû connoître, et il en devient réellement le jouet. Ainsi, il est vrai de dire que l'ordre social terrestre ne devoit pas être régi par le pouvoir astral ; mais il n'en est pas moins certain que, généralement parlant, il n'est pas mené par une autre puissance.

Le sidérique tient plus à la marche des principes et agens supérieurs, qu'à celle des principes inférieurs et élémentaires ; mais il a deux branches, l'une passive et l'autre active. La branche passive est celle qui engendre le somnambulisme, et une infinité de communications fausses de tout genre ; mais comme cette branche a en outre une sève double ou mixte comme l'arbre, il est évident que ses fruits sont constamment mélangés de vrai et de faux, de clair et d'obscur, d'apparent et de réel, de régulier et d'irrégulier.

La branche active est celle qui concerne tout le domaine de la théurgie ; elle renferme aussi la simple puissance magnétique, mise en activité, comme la branche passive en renferme les résultats. Mais tant qu'elle n'est point liée à la source fixe

qui doit tout ordonner et tout gouverner ; elle se trouve imprégnée, comme la branche passive, de la double sève, de façon qu'elle agit avec incertitude, tantôt bien, tantôt mal, selon l'espèce de sève qui la domine. N'agissant en outre que sur les propriétés de la branche passive, qui sont également doubles et mélangées, c'est le hasard qui agit sur le hasard, les ténèbres sur les ténèbres, l'aveugle sur l'aveugle : est-il donc étonnant qu'ils tombent si souvent tous les deux dans le fossé ?

Je ne parle point d'un sidérique supérieur à celui-là, et par cette même raison, plus dangereux et plus funeste encore, puisqu'il ne s'occupe qu'à extraire la partie mauvaise de la sève, tant active que passive, du sidérique secondaire. Telle fut l'occupation criminelle de plusieurs peuples célèbres sur la terre ; telle est aussi celle des opérants de plusieurs autres classes, même de la classe astrologique, parce que tout se tient, et que par-tout l'homme trouve des actions fausses toutes prêtes à répondre à sa pensée fausse, afin de parvenir à la dominer, après avoir eu l'air de la flatter, de la seconder et de la favoriser.

Car c'est une vérité qui n'est que trop certaine, qu'au lieu de chercher à rompre leurs chaînes, les hommes ne cherchent presque par-tout qu'à les accumuler sur eux-mêmes ; et soit par leur négligence à repousser leur ennemi, soit par leur imprudent empressement à voler au-devant de lui, l'humanité entière n'est presque divisée qu'en deux parties, dont l'une est constamment dans le sidérique passif ou dans un servile et funeste

somnambulisme, et l'autre, dans une activité sidérique plus funeste encore, en ce qu'après avoir atteint son terme, elle retombe dans le plus dur et le plus effroyable des esclavages.

La moins nombreuse de toutes ces classes est celle des hommes qui planent au-dessus de ce sidérique, et qui sont dirigés par l'esprit pur. C'est là la classe des hommes vraiment dans la ligne, ou de ceux qui ont séparé en eux les métaux, et se sont alliés à l'or éprouvé.

L'astrologie et l'astronomie humaines sont des sciences très peu fructueuses, mais elles tiennent à une science plus vaine encore; elles sont l'une et l'autre des débris de la science active criminelle qui a attiré la justice de Dieu sur tant de peuples, et elles ont pris, en divers lieux, différents caractères, selon la tournure que l'esprit des peuples avoit puisée dans cette source criminelle active.

Les Caldéens, les Arabes et les peuples de l'Orient qui environnèrent les Hébreux, se sont livrés plus que les autres aux sciences astronomiques et astrologiques, parce qu'ils s'étoient plus occupés du sidérique criminel; mais leurs pouvoirs se trouvant réduits par cette science même qui va toujours en dégénérant comme son principe, ils se sont rejetés sur des puissances et des connoissances qui embrassent la destinée des empires retombés eux-mêmes dans les mains aveugles de la simple politique, ou bien ils se sont rejetés plus bas encore, en ne s'occupant que du sort particulier temporel des individus: c'est avec ces moyens que de tous tems ils ont infecté les cours des rois

et des empereurs, comme on le voit dans les historiens, et nommément dans Tacite; c'est aussi de là que sont venus les bohémiens et autres diseurs de bonne aventure qui courent encore par toute la terre; et abusent la crédulité des peuples, ou en se trompant eux-mêmes dans leur bonne-foi, ou ayant le dessein de tromper les autres.

Les Egyptiens, dont la terre est si saline et si brûlante, et dont les fausses sciences sont également descendues de cette science sidérique criminelle, les Egyptiens, dis-je, se sont jetés sur des sciences qui tenoient à la nature et aux principes des êtres, savoir : celles des transformations.

De là cette tradition mythologique de tous ces dieux, qui furent chassés du ciel, et se réfugièrent en Egypte, où ils se transformèrent en divers animaux;

De là ces vestiges de magie, et cette croyance aux sortilèges et aux enchantemens de tout genre, qui infectent encore ces contrées, et qui, par le moyen des anciennes colonies égyptiennes, infectèrent autrefois la Grèce, et y portèrent toutes ces semences de transformations magiques et merveilleuses qui ont germé avec tant d'abondance dans la mythologie des Grecs et dans leur poésie;

De là cette multitude de figures mixtes combinées de l'homme et des animaux, qui ont été empreintes sur les pyramides des Egyptiens, et sur tous leurs monumens religieux; de là enfin leurs recherches curieuses et assidues sur les transmutations métalliques, ce qui a donné à ces peuples un rang si distingué dans l'opinion des alchimistes; toutes

choses qui ; quelque abusives qu'elles soient , n'en ont pas moins eu une base réelle pour origine , ainsi que nous l'avons fait voir en son lieu ; et ceux qui se glorifient tant de les avoir toutes expliquées par l'astronomie simple et par l'agriculture , et qui , dans cette astronomie simple et dans l'agriculture , ont cru trouver aussi la clef de tous les cultes et l'origine de toutes les religions ; ceux-là dis-je , n'ont pas seulement commencé encore leur état d'interprètes.

Le vrai est qu'en mêlant à tous les faits extraordinaires et mythologiques des peuples, les simples effets des passions communes que l'esprit de l'homme a ornés de ses fictions, on voudroit bien réduire notre nature à un état de désordre qui nous constituât essentiellement, et qui nous empêchât de nous regarder comme les auteurs de nos maux et de nos délires. Mais quand on mettroit ainsi en avant les petites passions animales qui ont si souvent joué là leur rôle ; comment expliqueroit-on tous ces traits de l'invention de l'esprit humain , auxquels on veut attribuer tous ces prodiges , et qui sont regardés comme des abus de cette raison qui devroit nous gouverner ? Il faut donc que nous ayons une raison, puisque nous en avons abusé, et il faut qu'il y ait une raison qui ne s'abuse point, pour que nous puissions , par la comparaison , prononcer sur les abus de la nôtre.

C'est une grande douleur pour l'homme de sentir que la puissance sidérique particulière qui est attachée sur nous, par notre nature actuelle, conserve son empire, pendant toute notre vie élémentaire.

taire, avec une constance si imposante qu'elle efface, pour ainsi dire, en nous, le souvenir du regne libre pour lequel nous sommes faits. L'astral domine sur notre terrestre, puisqu'il l'entretient; l'astral lui-même est dominé par l'esprit de l'univers qui le gouverne, et qui ne tend qu'à le stimuler; la source d'iniquité s'insinue au travers de toutes ces régions pour parvenir jusqu'à nous, et si elle ne peut pas toujours y atteindre, au moins elle stimule ces mêmes régions, et ajoute à la pesanteur de leur joug, afin de retarder d'autant le regne de notre liberté; et c'est dans cet horrible esclavage et dans cette servitude Pharaonique que la pauvre âme est enchaînée loin de sa patrie, et est exposée même à oublier qu'elle en ait une. O vérité! combien ton regne est au-dessus de ces ténébreux régimes tyranniques!

Mais si c'est à l'astral que tient notre destinée temporelle, elle disparoît devant le divin, parce qu'il est l'éternelle unité à laquelle l'homme a, par-dessus tous les êtres, le pouvoir de se rallier. Ainsi, cette sujétion sidérique où nous nous trouvons, ne nous ôte pas le pouvoir de monter plus haut.

Quand on voit donc sur nos théâtres les héros de nos tragédies, et dans nos poèmes épiques les illustres personnages qui y figurent, se plaindre si douloureusement de l'injustice, de la cruauté et de la fureur des dieux qui les persécutent et les poursuivent avec tant d'acharnement, on ne peut pas s'empêcher de gémir de l'aveugle ignorance des auteurs qui les font parler un semblable langage.

ainsi que de la triste image que ces déclamations nous présentent de l'abaissement déplorable dans lequel l'homme est tombé par la primitive altération.

Ces dieux, dont le malheureux héros se plaint ; sont ces mêmes puissances sidériques qui, par le moyen des combinaisons criminelles qui s'y joignent, ont comme une universelle influence dans la nature ; influence qui se montre plus vivement sur les grands de la terre, parce que, depuis que le régime divin s'est retiré de nous, ce sont eux qui se trouvent le plus exposés à ce régime sidérique qui en a pris la place. Cela n'empêche pas que ces dieux sidériques et nouveaux pour nous, n'eussent dû nous être assujétis par les droits de notre origine, et que les puissances et autorités que nous retirons d'eux aujourd'hui, ne soient plutôt pour notre honte que pour notre gloire.

Que doit-ce donc être quand, au lieu de ces puissances et de ces autorités, ce ne sont que des humiliations et des déceptions que nous en retirons, comme on le voit dans tous les traits que nos poèmes épiques ou tragiques nous en offrent ? C'est bien alors que ces mêmes dieux peuvent jouir de leurs triomphes à notre égard ; c'est bien alors que du haut de leurs trônes usurpés, ils peuvent sourire et remuer la tête de dédain sur l'homme, en voyant à leurs pieds et dans leurs chaînes, ce malheureux esclave qui auroit dû leur donner des lois, et qu'au contraire ils font mouvoir aujourd'hui à leur gré, et qu'ils tiennent lié impérieusement à leurs caprices.

Où, les dieux de l'empyrée sont, de tous les lecteurs et de tous les spectateurs, ceux qui gagnent le plus à nos drames et à toutes nos productions épiques et tragiques; car les lecteurs et les auditeurs-hommes n'y goûtent qu'un plaisir obscur, et dont ils ne connoissent pas le principe; les auteurs n'y goûtent qu'un plaisir d'orgueil, et les héros n'y goûtent que de la misère. Et voilà un des fruits que l'homme a retirés de son crime.

De cette même source sidérique dérive ce que l'on appelle enchantemens, et comme le pur et l'impur traversent aussi cette même source, et y apportent chacun leurs enchantemens, les uns bons et les autres mauvais, on voit à quel foyer de mélange et d'oppositions nous sommes exposés dans cette fournaise ardente.

Nous sommes en effet continuellement sous le joug d'une région active et puissante qui, indépendamment de ses propriétés physiques, par lesquelles elle gouverne les corps, a aussi des pouvoirs d'enchantemens particuliers sur notre esprit, par les tableaux puissans et virtuels qu'elle peut nous présenter, et qui, quelque séduisans qu'ils soient, nous tiennent cependant loin de notre véritable destination.

Il est vrai qu'ils ne vont pas jusqu'à nous tenir tout-à-fait dans l'abîme. Mais par le voisinage où ils sont et de l'abîme et de la région divine, ils nous exposent à recueillir autant d'erreurs que de vérités, à prendre les fruits de l'abîme pour des fruits purement sidériques, les fruits sidériques pour des fruits divins; enfin, à hésiter perpétuellement, au milieu

de toutes ces complications, qui ont été sur la terre le principe d'autant de méprises que de clartés, qui ont multiplié les ténèbres autant que les lumières, la faiblesse autant que la force, le désespoir autant que les consolations.

Aussi ne nous seroit-il pas bien difficile d'apercevoir l'origine de la mythologie, puisque nous sentons sur notre être le pouvoir de toutes les diverses puissances de tout genre avec lesquelles notre nature primitive et notre nature secondaire nous mettent journellement en rapport; et dès-lors nous apprendrions bientôt à reconnaître qu'il y a une mythologie astrale, une mythologie élémentaire; une mythologie spirituelle; bonne et mauvaise; une mythologie humaine, une mythologie divine: car la mythologie historique, dont nous parlent les savans, n'est que comme un rideau qu'ils ont tiré, sans beaucoup de réflexion, sur toutes ces autres mythologies; prétendant que nous ne devions plus les voir, dès qu'ils ne les voyoient plus eux-mêmes.

Dans ces diverses observations que nous pourrions faire en étudiant notre être sous ces rapports; nous apprendrions que quand le sidérique pèse trop long-tems sur l'ame; elle ne sent ni sa vie; ni sa mort; que quand le sidérique se remet dans sa mesure, alors l'ame sent sa mort; que quand cette mesure se soutient, l'ame sent bientôt sa vie; et alors il faut qu'elle redouble d'efforts pour la conserver; car il lui est aisé de la réperdre.

Nous apprendrions que plus on élève ou repousse le sidérique, et plus on habitue le terrestre à s'en passer; car c'est par ce sidérique qu'il est actionné

continuellement ; et l'ennemi cherche toujours à les rapprocher, afin de gêner d'autant le prisonnier.

Nous apprendrions que bien des maux corporels peuvent se guérir par le sidérique ; sans que la volonté supérieure s'en mêle ; aussi ces guérisons peuvent n'être pas toujours très profitables ; et c'est là le cas du magnétisme animal. Il faudroit pour qu'il l'ordre ne fût ni interverti, ni blessé, que la région supérieure fût ici comme ailleurs la principale administratrice ; et que le médecin ne fût que son organe et son instrument ; alors la guérison seroit sans inconvénient.

Enfin, nous apprendrions que la terre porte notre corps, que notre corps porte notre âme, que notre âme porte notre esprit, que notre esprit porte Dieu. Ainsi notre corps ; quoique lié à la terre ; peut ; par l'appui qu'elle lui prête ; se promener dans les diverses régions élémentaires ; notre âme ; par les correspondances naturelles de notre corps, peut se promener dans les régions de l'esprit ; notre esprit ; par les ressources qu'il trouve en notre âme ; peut se promener jusque dans les sentiers et les domaines de Dieu. Car ; dès que nous avons le pouvoir de voyager à tout instant dans notre âme ; nous avons donc le pouvoir de voyager dans l'autre monde ; attendu que très sûrement le monde de notre âme ne ressemble point au monde mixte et composé de tous les objets sensibles et bornés qui nous environnent : ce qui nous démontreroit sensiblement que nous sommes une plante exotique dans l'univers. C'est même cette supériorité qui a engagé quelquefois la pensée de l'homme à se demander si réellement cet univers étoit un monde.

Qu'est-ce qu'un monde ? L'univers est-il un monde ?

EN réfléchissant profondément en nous même, nous sentons qu'un monde doit être une réunion, un assemblage, ou plutôt une société, ou même une famille d'êtres parmi lesquels il y ait une sorte de régime et de gouvernement ; que dans cet ensemble ainsi harmonisé, il faut qu'il y ait un principe, une faculté première, qui puisse vouloir et appuyer ses volontés par des motifs justes et sages ; que toutes les autres facultés soient coordonnées à celle-ci ; mais qu'elles soient en même temps susceptibles de la comprendre, de la goûter, d'y adhérer par inclination, autant que pour leur propre utilité. Cet ensemble nous paroît indispensable pour réaliser le tableau que le mot *monde* produit dans notre pensée.

Dans l'ordre divin nous ne doutons point que cette définition ne trouve toutes les preuves qui pourroient être nécessaires pour la confirmer. L'éternel desir, ou l'éternelle volonté divine, sont cette faculté centrale qui, dans Dieu, s'unit à l'infinité de toutes ses facultés et puissances, et qui leur sert éternellement et sans interruption de point de mire, et de foyer ; de façon que Dieu seul est un monde, et le véritable monde, puisque dans lui, l'harmonie dont nous avons parlé, ne cesse d'exister dans toute l'étendue de sa perfection.

Dans l'ordre spirituel, si cette harmonie n'est pas toujours aussi parfaite, elle pourroit l'être si l'esprit ne perdoit point de vue ce centre universel,

ou ce desir qui fait à la fois la base et la vie du monde divin ; ainsi l'esprit et Dieu pourroient nous offrir un monde spirituel très régulier , et chacun de nous peut l'éprouver ; en voyant , que pour peu que nous nous approchions de ce centre supérieur , nous devenons à l'instant un monde tout entier par l'universalité des aperçus et des renouvellemens que nous recevons.

Mais , sans nous élever continuellement jusqu'à ce degré , où notre état d'épreuve ne nous permet pas toujours de monter ni de rester à demeure , nous sentons que , même dans notre manière d'être habituelle , nous avons une volonté ou un desir qui est comme le centre , le chef et le dominateur de toutes nos autres facultés , puisque la pensée même lui est subordonnée ; en ce qu'il est le maître de l'adopter comme de la rejeter quand elle se présente. Nous sentons que cette faculté centrale a en même tems de l'analogie avec toutes nos autres facultés ; que ce sont comme autant de citoyens d'un même empire ; et que , si l'une de ces facultés a le pouvoir d'imposer des lois , les autres ont le pouvoir de les comprendre et de s'harmoniser avec elles. Ainsi nous trouvons également en nous même un monde spirituel tout entier , et absolument conforme à la définition que nous venons de donner d'un monde ; et sûrement cet aperçu qu'offre notre être est suffisant pour nous faire entrevoir comment nous pouvons être une image de Dieu.

Il n'en est pas moins vrai que cette image a une défectuosité que n'a pas le modèle , celle de pouvoir montrer dans ses propres facultés , une désharmonie

qui ne se trouve point parmi les facultés divines. Ainsi, quoique notre être spirituel puisse être un monde complet et régulier, il peut aussi être un monde divisé et en discordance, ce qui suffit pour montrer son infériorité, eu égard au monde divin.

Mais observons que dans sa désharmonie même, ce qui se détache en lui, ou ce qui se révolte en lui, conserve encore dans un sens inversé la forme et le titre de *monde*, selon notre définition, puisque l'on y voit une volonté qui domine et entraîne les facultés égarrées ou rebelles, puisqu'enfin, on voit toujours un centre à toutes ces diverses coalitions ; et il faut bien que cela soit pour que le monde spirituel-régulier, et le monde divin, se déterminent à s'en mêler pour y ramener l'ordre : vérité que nous trouvons confirmée en nous-mêmes par l'opposition que les facultés qui s'y sont conservées régulières, montrent contre celles qui s'y sont laissées subjuguer par l'erreur. Ainsi, au lieu d'un monde spirituel, nous pouvons en effet en avoir deux en nous.

Voilà donc déjà trois mondes bien reconnus ; savoir : le monde divin, le monde spirituel-régulier, et le monde spirituel-irrégulier.

Quant à ce que l'on appelle le monde physique, avant de lui donner le nom de monde, il faudroit observer avec attention s'il en a les qualités, et tous les caractères que nous venons de reconnoître dans les autres mondes.

Or, on voit clairement, au premier coup-d'œil, qu'il lui manque la qualité essentielle et fondamen-

faible pour constituer un monde ; savoir : la volonté. On voit que les êtres les plus éminens de ce monde physique, tels que les animaux, sont réduits à un instinct passif, dont le mobile est hors d'eux, séparé d'eux, et ne leur appartient point en propre. On voit aussi que ce mobile qui est hors d'eux, séparé d'eux, et qui ne leur appartient point en propre, n'a pas lui-même la volonté libre d'opérer ou de ne pas opérer son œuvre, qu'il est contraint dans la carrière qu'il a à remplir, et qu'il n'a pas par conséquent la propriété nécessaire pour former un monde, quoiqu'il soit le centre de toutes les choses physiques.

Enfin, la volonté supérieure qui est au-dessus de ce même centre, se trouve, par le moyen de cet intermède, trop distante des choses physiques, pour avoir de l'analogie avec elles ; de même que celles-ci n'en peuvent avoir avec cette volonté et la comprendre ; et malgré l'harmonie que nous voyons régner dans l'ensemble des êtres physiques, ce n'est pas une harmonie éclairée, une harmonie d'acquiescement et d'adhésion, en un mot, une harmonie où la justice et l'intelligence puissent s'exercer par le concours d'un assentiment sympathique entre le centre et ses différens rayons.

Ne craignons donc point de dire, d'après toutes ces réflexions, que le monde physique n'a pour notre pensée que l'apparence d'un monde, et n'en a point la réalité ; il semble n'être que comme l'ombre et le suivant des mondes réels ; il semble n'être là que pour faire contraste avec eux, que pour en relever les couleurs à nos yeux, et pour

nous avertir de leur existence ; c'est même en nous comprimant qu'il opère cet effet-là sur nous, puisque par lui-même il est incapable de nous transmettre une idée à la fois si simple et si profonde. Et dans le vrai, c'est en pressant de toutes parts nos facultés intellectuelles, comme il le fait, qu'il les concentre et les force à rassembler leur feu ; et c'est de ce feu rassemblé que jaillit l'éclair qui nous aide à lire dans la lumière même la définition d'un véritable monde.

Mais ce monde physique n'a ni la volonté fixe du monde divin, ni la volonté mobile du monde spirituel - régulier, ni la volonté corrompue du monde spirituel-irrégulier ; il est donc impossible qu'il ait puisé la naissance dans la même source que ces trois mondes, et il faut nécessairement qu'il ait une autre origine, et cette origine ne peut lui être attribuée ni imputée, puisqu'il n'a pas la volonté.

En même tems, comme ce monde physique n'est un monde qu'en apparence pour notre pensée, et qu'il n'est que l'ombre des autres mondes, il n'est pas possible que la cause de son existence soit une cause directe.

Il faut que ce soit une cause extralignée, une cause courbe ou indirecte, une cause occasionnelle et de circonstances qui ne tient point immédiatement à la racine de la vérité ; il paroît plutôt un secours, une ressource, un remède, pour rappeler à la vie, qu'il ne paroît être la vie même.

En rassemblant donc l'esprit de tout ce qui précède, nous pouvons donner pour réponse aux deux

questions ci-dessus , que nous ne trouvons rien dans le monde physique , qui confirme la définition que nous avons établie d'un monde ; que ce monde physique , par conséquent , n'est point un monde ; enfin , qu'il n'a reçu l'existence que pour remédier à une altération ; et voilà de quelle manière on pourroit parvenir à s'assurer de la raison des choses , ou à connoître les *pourquoi* , si l'on suivoit pied à pied les sentiers que la lumière naturelle nous feroit découvrir à tous les pas ; au lieu qu'en ne s'occupant que des *comment* , ainsi que le font les sciences ténébreuses des docteurs , on se recule toujours de son terme , au lieu de s'en rapprocher.

Si ce monde physique n'est point un monde , s'il n'a reçu l'existence que par une cause extralignée , et qu'une cause extralignée ne puisse être qu'une altération , il est aisé de voir les nombreuses et justes conséquences qui en résultent , telles que de ne nous regarder ici bas que comme y ayant journellement à tamiser le monde figuratif , pour en extraire les mondes réels-réguliers , et les rendre chacun à leur action pure et régulière : car nous n'aurons pas de peine à concevoir qu'en tamisant le monde figuratif , nous tamiserions en même tems le monde spirituel-irrégulier , puisque l'irrégularité de celui-ci et l'extralignement de l'autre , nous indiquent combien il doit y avoir entre eux d'affinité.

Dès-lors une tâche immense s'ouvreroit devant nous , et nous montreroit si nous pouvons si tranquillement nous livrer au repos , jusqu'à ce que nous l'eussions remplie ; mais aussi de nombreux

encouragemens seconderoient nos efforts , parce que pour peu que le tamis nous eût rendu de grain pur , ou des alimens des mondes réguliers , ils nous substanteroient bientôt assez pour nous donner de nouvelles forces , et pour nous éclairer de plus en plus sur le monde figuratif et sur le monde irrégulier , que nous appliquerions de nouveau à notre tamis.

Ces lumières ne se pourroient insinuer dans notre être intime , sans y répandre un jour d'autant plus vaste , que ce même être , quand il cherche à se réintégrer dans sa réalité , se trouve dès l'instant au-dessus du monde figuratif et du monde irrégulier , et doit voir se succéder autant de clartés , dans son propre monde , qu'il voit d'obscurités et de ténèbres se succéder dans les deux autres.

S'il ne met point de bornes à sa culture , en ce genre vivifiant et régénérateur , pourquoi en mettroit-il dans les moissons qu'il en pourroit attendre ? et dès-lors s'il peut espérer de trouver dans son propre monde régulier des récoltes si abondantes , que ne pourroit-il donc pas espérer du monde divin même , si le flambeau venoit à s'y allumer à son tour , et à lui en découvrir les richesses ?

Mais pour atteindre à la majestueuse dignité de cette sublime tâche , il faudroit étendre le sens du mot restauration , plus que ne le font communément les instituteurs. Le mot *salut* même qu'ils mettent si aisément en avant dans leurs instructions religieuses , est un mot sombre , dans lequel l'obscurité qu'il renferme , annule aussi fréquemment la portion de lumière qui s'y trouve ; s'il faut

nous préserver ou nous sauver des crimes , ainsi qu'ils nous le recommandent avec raison , il faudroit aussi nous apprendre à nous sauver de l'ignorance , après nous avoir exhortés à remplir notre cœur de toutes les vertus ; et sûrement nous devrions comprendre au rang de nos droits et de nos devoirs les plus importants , celui de rendre à notre pensée toutes les clartés dont elle est susceptible.

Quoique ce fût là la portion de notre être la plus ostensible , ces instituteurs ont pris la précaution de l'enfermer de barrières , au lieu de la mettre en évidence ; au lieu d'en manifester par eux-mêmes tous les avantages , ils ont cherché à nous la peindre comme inaccessible , tandis que l'autre portion étant plus cachée , ils ont eu beau jeu pour nous en tracer les routes à leur gré , et nous persuader qu'ils les connoissent et qu'ils les parcourent.

Par ce moyen , les instituteurs retardent l'homme au lieu de l'avancer ; ils tiennent une moitié de lui-même dans les ténèbres , et l'autre dans une sagesse si précaire , qu'il lui seroit presque impossible de dire ce qu'il devient entre leurs mains , et si son être entier n'est pas leur victime.

Qu'il rentre , cet homme ; qu'il rentre dans la voie de la lumière qui lui est départie par son origine , et il sentira bientôt renaître tous les trésors de son esprit ; et son cœur aussi bien que sa pensée lui feront connoître complètement , et sans les monopoles des sciences doctorales , ce que l'homme fut , ce qu'il est , et ce qu'il peut être.

Raison universelle de l'existence des divers mondes.

UN être ne connoît son origine qu'en soi-même ; Dieu et l'esprit en sont là. L'être premier ne se connoîtroit pas dans son origine , si ses propres facultés ne rassembloient les rayons de son essence primitive , et ne lui donnoient , par là , le sentiment de sa suprême source ; l'homme et l'esprit peuvent aussi avoir ce sentiment de leur origine , quand ils voudront rassembler leurs facultés ; ils connoîtront là la génération divine elle-même , puisqu'ils se sentiront engendrer par elle ; et c'est ici la plus grande merveille que la divinité ait pu transmettre à l'homme , comme en même tems c'est ce qui a rendu le poste de l'esprit et de l'homme si périlleux : car combien il leur est aisé d'y broncher , quand ils ne s'appuient pas avec un entier abandon sur leur base supérieure et fondamentale !

Mais , si un être ne connoît son origine qu'en soi-même , il ne peut connoître ses puissances que hors de soi , c'est-à-dire , que dans ce qui ne vient qu'après lui , et qui est comme inférieur à lui ; ainsi pour que Dieu se connût dans ses puissances , il falloit qu'il y eût éternellement des êtres au-dessous de lui , et produits de lui dans lesquels il pût se considérer , et qui lui servissent de miroir de contemplation , et cette coéternité de l'homme et de l'esprit avec Dieu , a été exposée suffisamment dans ce qui a précédé.

Si l'homme et l'esprit ont le pouvoir de se connoître en Dieu , et de sentir comme lui leur

origine, il faut qu'ils aient aussi comme lui le pouvoir de connoître leurs puissances ; et pour connoître leurs puissances, il faut qu'ils aient comme lui des classes inférieures à eux, qui leur servent de miroir de réflexion ; et ces classes inférieures ce sont tous les esprits des régions, et tout ce qui est attaché à la constitution du monde et à son origine : ces êtres là n'ont reçu le développement de leur action temporelle, que quand l'homme a eu reçu son émission dans ce monde.

Ces êtres là ne connoissent point leur origine, comme l'homme et l'esprit connoissent et sentent la leur en Dieu ; mais ils sont des êtres simplement destinés à l'action, et comme tels ils ont besoin de connoître leur puissance, et par conséquent ils ont besoin d'avoir au-dessous d'eux, des miroirs qui la leur réfléchissent : aussi, comme ils sont obligés d'agir, c'est de leur action que résultent les miroirs dont ils ont besoin, et ces miroirs ce sont toutes les productions et tous les phénomènes de l'univers, et telle est la cause de l'existence de cet univers ; ce qu'il ne faut pas confondre avec la raison occasionnelle de cette même existence des choses universelles-physiques.

Quant à ces phénomènes physiques et à tous les êtres matériels, qui composent le monde, ils ne connoissent ni leur origine, ni leur puissance ; aussi n'ont-ils pas besoin de miroir ; ils ne sont que des êtres de résistance, et même quoiqu'ils agissent, on ne peut pas les regarder comme des êtres d'action, puisque leur action n'est pas à eux, mais à ceux qui les précèdent, les engendrent et les

dirigent, c'est-à-dire, à ces êtres qui servent de miroirs à l'homme.

Au-dessous de l'univers physique et matériel, il faut bien qu'il y ait encore quelque chose, puisqu'il n'est qu'un être de résistance, et que la résistance suppose un obstacle ; mais cet obstacle doit encore être inférieur à toutes les autres classes que nous venons de parcourir, c'est-à-dire, qu'il ne peut connoître en lui-même son origine, comme Dieu ; qu'il ne peut connoître, comme l'homme, son origine en Dieu ; qu'il ne peut connoître ses puissances comme Dieu, comme l'homme, ni même comme les miroirs inférieurs à l'homme ; enfin, qu'il n'est pas même un être de résistance comme l'univers, puisque pour être un être de résistance, il faudroit qu'il eût une puissance, et il n'en a aucune ; mais au contraire il est sans cesse repoussé, combattu et terrassé par toutes les puissances.

Ainsi donc, on peut dire qu'il n'est rien qu'une universelle concentration, sans la possibilité d'aucun développement, et cependant sentant le perpétuel besoin d'être tout, et d'avoir un développement universel.

Si les autres mondes ou les astres sont habités par des hommes ?

IL faut établir ici une proportion et dire : l'individu-homme est à la terre ce que l'espèce humaine est à l'univers. Or, de même que chaque

individu n'occupe qu'un point de la terre, et que tous les points de la terre ne sont pas occupés par des hommes ; de même l'univers n'est point rempli de l'espèce humaine, quoique l'espèce humaine soit sur la terre.

Cette idée que les autres mondes sont habités par des hommes, vient de ce que, par notre incorporation matérielle, nous tenons, selon nos essences élémentaires, à toutes les régions physiques et à toutes les puissances de l'univers, qui ont concouru à notre formation corporelle, et continuent de concourir à notre existence ; par ce moyen, nous nous sentons vivre dans tous ces mondes, quoique notre corps, ou le produit de toutes ces puissances, n'existe réellement que sur la terre, d'où même nous le voyons disparaître, lorsque le tems de sa dissolution est arrivé.

Cette idée tient aussi à notre destination première, qui nous donnoit le droit d'habiter, à notre gré, dans toutes les contrées de l'univers, comme ayant été établis dans cet universel apavage. Nous pourrions même encore aujourd'hui dire à la rigueur, que nous habitons spirituellement par-tout, par la facilité avec laquelle notre esprit se transporte dans toutes les régions visibles et invisibles, et que par conséquent nous sommes aussi bien les habitans des autres mondes que de la terre ; mais ce seroit une idée peu réfléchie et qui ne conviendrait point ici, parce que l'ordre de l'esprit et l'ordre de la matière sont si différens, qu'on ne peut les comparer, sur-tout dans l'exemple actuel : car, en effet, ce seroit parce que

nous habitons par-tout spirituellement , que nous n'habitons nulle part. Alors il faut s'en tenir à l'explication ci-dessus , par laquelle nous voyons qu'à la mort , nos élémens rentrent dans leurs essences , et celles-ci dans leurs matras et leurs sources respectives ; mais qu'elles n'y rentrent que désassemblées , et dans leur individualité particulière , et qu'ainsi nous n'y rentrons plus en corps , puisque c'étoit leur union et le jeu de leurs diverses propriétés , qui formoit effectivement et sensiblement notre corps ici bas.

Les spiritualistes , et les gens à pressensations et à communications , ont eu occasion de propager cette opinion des peuplades humaines dans les autres mondes , par une suite de leurs communications même , qui , leur venant dans leurs corps et qui étant la plupart imprégnées de ces puissances formatrices des corps , ne pouvoient se montrer à eux que sous les couleurs et les produits dont elles sont les mobiles constitutifs.

Car je n'ai pas besoin de parler ici de ceux pour qui ces communications ont pris la forme et la caractère de tout ce qui se pratique sur la terre. Ces signes qui étoient donnés à des hommes de la terre , ne pouvoient remplir leur objet , qu'en se montrant sous les images et les pratiques de la terre , et c'est annoncer trop de crédulité que d'avoir pris ces signes et ces types pour les modèles.

Oh ! combien d'erreurs se propagent quand on reçoit aveuglément tout ce qui se présente , et qu'on ne prend pas la précaution de nettoyer le centre du miroir !

Orgueil imputé mal à propos à ceux qui croient que la terre est la seule habitée, quoiqu'étant une si petite planète.

SI l'on se rappelle ce que nous avons dit sur la végétation, la terre nous paraîtra dès-lors comme étant le matras de toutes les puissances de la nature ; mais ce matras est en même tems leur tombeau, et comme chargé de faire en elles la séparation de leurs propriétés actives d'avec leurs propriétés excrémentaires, ce qui engageroit presque à la regarder elle-même comme étant l'excrément de la création.

Si l'on réfléchit en outre, que l'homme, depuis sa chute, est reclus et comme emprisonné dans ce résidu excrémentaire, on ne sera plus tenté d'attribuer à l'orgueil l'opinion de ceux qui la croient seule habitée par l'homme.

Quand un grand, ou un citoyen quelconque, manque aux lois de son pays, on l'enferme dans un cachot, comme on y enferme tous les coupables. Si ce prisonnier, ainsi que tous ses compagnons étoient accusés d'orgueil en prétendant que ce cachot est le seul lieu habité par eux, on leur diroit au contraire que c'est pour leur honte qu'ils sont réduits à cette étroite et infecte demeure.

Si d'un autre côté la terre se glorifioit de posséder seule la race coupable et abâtardie de l'homme, ce seroit comme si les cachots de Bicêtre se glorifioient d'être le repaire de tous les bandits de la société.

Il en est d'autres qui sont étonnés que la terre, étant l'excrément du monde, la puissance suprême emploie tant de moyens pour orner un être aussi abject. Indépendamment de cet adage, qui nous apprend que ce sont les plus malades qui ont le plus besoin de secours, on pourroit répondre à ces personnes là par la comparaison suivante :

Supposez un parterre orné des plus belles fleurs et les mieux soignées ; prenez une de ces fleurs et transportez - la dans un terrain aride et stérile, bientôt vous la verrez s'altérer et perdre de ses propriétés. Cependant quelqu'un qui n'auroit vu que cette fleur là, et dans ce lieu stérile, la trouveroit encore belle, parce qu'en effet elle conserveroit toujours quelque chose de son premier état. Si ce quelqu'un paroissoit étonné que la nature fit tant d'efforts pour soigner et parer un endroit si aride, on pourroit lui faire observer que ce lieu aride, n'est pour ainsi dire, qu'un isolement et un retranchement pris sur la terre entière, et que ce qui pare cet endroit ne peut être aussi qu'un extrait et comme une altération de ce qui pare la terre elle-même : et delà on le meneroit à reconnoître une nature permanente et réelle, supérieure à cette nature informe que nous habitons, et qui, malgré les perfections qu'elle nous offre encore conformément à la limite actuelle de nos sens, n'est cependant que comme une diminution de cette nature première et éternelle.

On pourroit enfin leur offrir aussi la femme pour exemple : La femme est l'image de l'universalité naturelle, et cependant son fruit n'occupe qu'une

seule place dans son corps , et cette place est dans la région excrémentaire , tandis que toutes les autres parties de son corps sont censées contribuer chacune de leur action et de leur substance pour la formation de ce fruit , ce qui aideroit à donner l'idée de la fonction de la terre par rapport à l'univers ; car la terre est relativement à l'univers , ce que la matrice est relativement à la femme ; et il n'y a dans l'univers , comme dans la femme , qu'un seul lieu consacré à la génération de l'homme.

Il faut se souvenir alors que tout est altéré ; qu'ainsi le séjour de l'homme sur la terre , et son séjour dans le sein de la femme , peuvent se comparer au séjour du prisonnier dans les cachots de Bicêtre dont nous venons de parler. Il faut se souvenir que l'axe de l'ecliptique est incliné ; que la terre est descendue , et que la *femme* elle-même l'est aussi , quoique cette notion soit aujourd'hui si peu répandue ; car la source génératrice étoit autrefois dans le cœur de l'homme , dont la poitrine étoit alors le siège de la douceur , comme nous voyons que telle est la poitrine de la femme par les deux fontaines de son lait ; et dans ce tems là la terre ni la matrice humaine n'étoient pas souillées , et ne se comparoient pas alors à des cachots.

Les astres aussi étoient sans doute plus actifs qu'à présent , comme nous voyons que tous les organes de l'homme , qui sont devenus la femme d'aujourd'hui , avoient plus de force et de virtualité qu'ils n'en ont à présent , ce qui devoit contribuer à rendre la génération de l'homme vive et pure , au

lieu de l'infection ténébreuse par laquelle il est obligé de passer.

On a lieu de croire cependant, que les astres ont moins souffert que la terre dans la grande catastrophe, comme il est probable que dans l'homme la matrice a plus souffert que les autres parties de son corps, et sur-tout moins que la tête, parce que la tête est le siège et l'enceinte des opérations spirituelles de l'ame, lesquelles devoient servir de réceptacle aux opérations divines, et d'organe à la manifestation que cette ame doit faire de ces opérations; or le principe a toujours défendu son image autant qu'il a pu, lorsqu'il ne lui a pas été possible d'en conserver entièrement les fruits. C'est pour cela que les astres auront aussi été mieux conservés que la terre, parce qu'ils sont le siège des principes, et que la terre n'est que le siège de la génération de ces principes.

A présent, remarquons qu'il n'est pas de l'essence de la matrice de la femme d'être toujours enceinte; ainsi c'est une erreur de croire qu'il soit de l'essence constitutive de la terre d'être habitée, puisque non-seulement il y a sur sa surface plusieurs contrées qui ne le sont point, mais que même on pourroit détruire tous les hommes qui l'habitent, qu'elle ne se détruiroit pas pour cela, et qu'elle continueroit toujours à remplir son cours et à suivre sa marche.

Or, ce que l'on dit ici de la terre peut s'appliquer à toutes les planètes, et on n'est point obligé de les croire nécessairement habitées pour que leur existence ait un objet; il suffit qu'elles aient celui de concourir à la formation des choses physiques,

etc'est ce qu'on ne peut refuser à ces grands rouages occupés à la production comme à l'entretien de la nature temporelle-matérielle.

Cependant, quoique la terre pût bien être privée d'habitans sans perdre son existence, il est plus que probable que cela n'arrivera point, puisque dans les œuvres de la justice supérieure, les choses n'existent qu'autant que subsiste le but qui leur donne l'être. Or, la terre ayant eu primitivement pour but le développement de la gloire de l'homme, et ensuite celui de sa honte, on doit présumer que quand le terme accordé à l'espèce humaine pour subir son épreuve, sera rempli, la terre disparaîtra, comme n'ayant plus d'emploi à exercer pour le compte de la justice; car les grilles et les verroux ne se ferment plus dans les cachots quand il n'y a plus de prisonniers.

Ajoutons, enfin, que, quand même la terre disparaîtroit, la justice n'en demeurerait pas moins et seroit toujours prête à punir de nouveaux prévaricateurs s'il en pouvoit paroître; comme nous voyons parmi les hommes la simple justice qu'ils emploient, être toujours prête à se réveiller, quand même la société seroit en paix pour le moment, et n'offriroit aucuns malfaiteurs.

Mais il ne suffit pas de reconnoître la possibilité que la terre seule fût habitée par l'homme; il faudroit, en cas que cela fût, reconnoître la raison pour laquelle cela seroit ainsi. Ce sont les droits constitutifs de l'homme qui vont ici nous aider dans nos recherches, comme ils devroient le faire dans toutes celles auquel notre esprit peut se porter.

Rappelons-nous donc que cet homme, en qualité d'image ou de miroir de son principe, doit être un type harmonique des deux puissances, ou de la force et de la résistance qui constituent tous les êtres. Plus ces puissances étoient désharmonisées sur la terre, par le crime des premiers prévaricateurs ou anges rebelles, et plus c'étoit là que doit se trouver le siège de ce modérateur chargé d'en rétablir la température.

Aussi étoit-ce là qu'avant sa chute, l'homme devoit commencer l'œuvre pour laquelle il avoit reçu l'existence ; et c'est quand il auroit eu achevé l'œuvre entière, qu'il auroit ceint le diadème. Depuis sa chute, c'est encore là qu'il se trouve condamné à la double tâche, à laquelle il s'est exposé par son égarement, savoir : premièrement, celle qui tient à sa résipiscence et à son propre renouvellement ; et secondement, celle qui tient au premier plan ; attendu que, si un administrateur pèche dans son administration, c'est naturellement dans le lieu de son crime qu'il est condamné aux peines qui en sont les suites, et que, malgré cette punition, l'objet de son administration demeure cependant toujours le même.

Or, ce type harmonique des deux puissances, nous ne pouvons douter que l'homme n'en fût dépositaire dans l'ordre de son moi-intime, d'après toutes les observations qui ont précédé, tant sur son ardent desir pour la vérité, que sur son penchant à paroître propre à introduire et maintenir la régularité par-tout, et sur sa perspicacité à percer dans la profondeur et l'universalité des choses, afin

d'y puiser la portion de clartés qu'il y rencontre, et de la reporter soigneusement dans sa triste et obscure demeure, pour en dissiper les ténèbres.

Mais nous trouvons encore ce type harmonique écrit matériellement sur son propre corps, par cette ancienne observation déjà publiée ailleurs, qui nous a appris que l'homme seul, parmi tous les habitants de la terre, offroit, dans sa hauteur, une ligne égale à celle de ses deux bras étendus; indice trop frappant de l'harmonie des deux puissances que l'homme devoit représenter, pour n'être pas du plus grand poids aux yeux de l'observateur.

Car si c'est sur cette terre seule que l'homme habite, et s'il y montre corporellement le signe harmonique des deux puissances universelles, comment douter que ce ne fût pour en développer les propriétés, d'abord sur cette même terre, qu'elle lui avoit été donnée pour demeure, afin que de là il parvînt successivement à étendre ses droits dans toutes les autres régions de l'univers?

Je demanderai, même ici, aux penseurs comment il s'est fait que, parmi tous les signes planétaires, celui de la terre, qui est connu de tout le monde, offre un globe surmonté de ce même indice de l'harmonie des deux puissances, et qui est exactement celui que l'homme porte écrit dans les dimensions de son propre corps? je leur demanderai si cette coïncidence de deux signes aussi analogues, seroit purement le fruit du hasard, et ne mériteroit pas quelque attention de leur part? je leur demanderai comment les premiers souverains de la terre, ceux qui sont censés être jouissans de tous les privilèges

et de tous les véritables droits de l'homme , ont pris ce même signe planétaire terrestre , comme l'indice de leur grandeur , de leur puissance et de leur gloire ?

Je veux bien ne point parler ici d'un rapport appartenant particulièrement à la terre , ou de celui de sa révolution diurne à sa révolution annuelle , rapport qui , relativement à celui connu des révolutions diurnes et annuelles de celles des planètes où nous le pouvons évaluer , est le seul qui soit le plus approchant de 1 à 360 , étant de 1 à 366 $\frac{5531}{21541}$ en comparant la somme des secondes que la terre emploie dans sa révolution diurne et dans sa révolution annuelle. Les mathématiciens , en établissant comme ils le font , d'autres divisions du cercle que celle de 360 , n'en contredisent pas moins les véritables principes de la nature des choses ; attendu que la division du cercle , par les triangles équilatéraux , marche avant la division par le quarré , laquelle division par le quarré ne se peut faire que par le secours préalable de cette division par les triangles , à moins d'employer des intersections ou des lignes superflues et étrangères à la marche simple de la nature. Les mathématiciens abolissent donc par là une des plus belles lois de la terre , qui , par le rapport numérique de sa révolution diurne à sa révolution annuelle , nous présentait pour elle un harmonique de plus entre la force et la résistance ; ce qui aideroit à nous persuader de plus en plus que , si la terre nous offre les plus horribles débris de la grande catastrophe de la nature , elle nous offre aussi les témoignages parlans qu'elle a

été admise et réintégrée dans les voies naturelles de la restauration.

Ce n'est en effet que dans des voies ainsi disposées, et susceptibles de ce rapport intégral, que l'homme pouvoit trouver à développer le signe harmonique dont il porte l'empreinte, et concourir ainsi à l'équilibre universel des deux puissances. Car cette puissance projectile que les savans admettent dans la formation originaire des astres, et qui est la puissance de la force, n'est elle-même que le développement sensible de l'harmonie supérieure et *une* qui a voulu se rétablir dans la nature altérée, et cela dans des mesures diverses, et selon l'état des régions où la résistance avoit étendu plus ou moins ses ravages.

Et nous pourrions comparer ceci aux actes d'un souverain qui tendroit à réorganiser les différentes contrées de ses domaines où il seroit arrivé des désordres. Il y introduiroit sa puissance, selon les diverses circonscriptions convenables ; en sorte que tout son empire ne fût, dans ses diverses parties, que le résultat actif, mais varié, de tous les actes vifs de cette même puissance ; mais il y établiroit aussi des organes de son autorité, qui, d'un côté, devroient avoir connoissance de ses plans, et qui de l'autre, devroient avoir aussi une autorité relative à la sienne, et qui leur fournît tous les moyens d'administrer utilement et efficacement la puissance de leur souverain, en employant à propos les attributions qui leur seroient accordées, le tout pour le maintien du bon ordre, pour la répression des malfaiteurs, pour le soutien de l'homme

de bien , et pour l'extension de la gloire de leur maître.

On ne peut plus ignorer que l'homme doit être cet organe ou ce représentant de l'autorité divine , et qu'il n'auroit pu exercer celle qu'il avoit reçue , qu'autant que la puissance divine l'avoit déjà devancé dans ces régions , où il étoit chargé de la faire respecter , c'est-à-dire, qu'il devoit être instruit de tous les plans de son souverain , et investi des droits analogues à sa mission.

Je ne sais si les hommes s'attendent à ce que je vais leur dire à ce sujet , et s'il en est beaucoup qui m'entendront et qui me croiront. Je leur avouerai cependant que je crois que , par une suite de ces principes , cette force projectile dont nous avons parlé tout-à-l'heure , relativement à la formation originaire des astres , ne devoit point être inconnue à l'homme , et qu'il devoit avoir une autorité qui se liât naturellement à cette puissance , puisqu'il étoit chargé d'administrer tous les domaines désorganisés , où l'autorité divine vouloit se maintenir.

Il y a nombre de savans et de sages qui ont comparé l'univers à une grande horloge ou à une montre ; or , on ne confie point une montre à quelqu'un , sans lui confier en même tems la clef pour la monter. Il falloit donc que l'homme eût la clef de cette grande montre , et qu'il eût le pouvoir d'en régler à son gré tous les mouvemens ; mais la clef d'une montre ne sert à rien qu'autant qu'elle touche le pivot dans lequel il faut qu'elle s'engraine pour le faire tourner à volonté ; analogie de plus ,

qui nous montre de nouveau la mission puissante de l'homme, et la destination de la terre, où il ne fut placé que parce qu'elle étoit le pivot ou le lieu de toutes les opérations majeures du grand œuvre temporel-divin.

La terre nous marque bien, tant qu'elle peut, la forme de ce pivot qu'elle représente, et cela, en parcourant annuellement les points cardinaux du monde ; je dis plus, c'est le besoin d'atteindre à ces secrets ressorts des choses, qui meut l'homme, à son insçu, dans ses vastes recherches, sur tout ce qui embrasse l'astronomie ; mais les hommes ont tellement égaré la clef qui leur avoit été donnée, qu'ils ne songent pas même à son existence. Aussi, malgré les belles lois qu'ils découvrent journellement sur le cours visible des astres, sur leurs dimensions et sur les rapports de leur force et de leur résistance extérieures, la montre ne va plus pour eux, elle s'est arrêtée ; elle marque toujours la même heure, de façon qu'ils ont beau promener leurs yeux sans cesse sur le cadran de cette montre, et nous en faire les plus exactes descriptions, ils ne peuvent cependant jamais nous dire, dans le sens vrai, quelle heure il est.

Des comètes, et de leur destination.

IL ne sera point étranger à notre plan de considérer ici quel peut être l'objet de l'existence des comètes, puisque nous avons eu pour but de chercher en général quel est l'esprit des choses.

Le cours des comètes n'est point limité à notre zodiaque, comme celui des planètes, et elles s'étendent dans toutes les parties de l'empyrée et dans tous les sens ; mais il est possible, et même on peut dire certain, qu'il y a un zodiaque *étoilaire*, comme il y a un zodiaque planétaire, puisque nos astronomes ont eux-mêmes désigné douze constellations d'étoiles, quoiqu'il soit possible que ces constellations *étoilaires* embrassent un plus grand champ et un plus grand espace que ceux que les astronomes leur ont prescrits.

Alors on pourroit regarder les comètes comme des espèces de correspondans et d'ambassadeurs, chargés d'aller s'imprégner dans le zodiaque étoilaire des diverses propriétés éparses des étoiles, et de venir les verser dans le zodiaque planétaire, d'où elles se distribuent sur la terre et sur les autres planètes, selon leur emploi ; le tout avec les divers caractères bienfaisans ou malfaisans, dont ces mêmes étoiles sont la source et le foyer.

C'est ainsi que les divers mouvemens de l'instinct animal, s'élèvent jusque dans la région du cerveau, qui est pour l'être physique comme une espèce de zodiaque étoilaire, et qu'après s'être imprégnés là de propriétés bonnes ou mauvaises, ils les versent dans les différens organes de cet animal, et contribuent à l'ordre ou au désordre de ses fonctions.

Quelques observateurs ont été jusqu'à penser que ce ne seroit peut-être pas une erreur de regarder les comètes comme faisant dans l'ordre de la nature les fonctions que doivent faire les élus divins, ou ce qu'on appelleroit des prophètes dans l'ordre de

l'esprit. Ceux-ci devroient correspondre à toutes les régions de l'esprit, et offrir toutes les nuances de tous les cercles, c'est-à-dire, les douleurs, les menaces, les récompenses ; toutes choses dont ce qui se passe journellement dans l'âme des hommes, nous montre que ces sublimes régions sont susceptibles.

Les comètes frappent comme ces élus tous les points de cette immensité particulière, à laquelle elles sont liées ; mais elles font comme eux le rôle le plus laborieux et le plus actif de tous les agens de la nature.

Enfin, ce seroit peut-être à cette propriété cachée, ou à cette espèce de destination laborieuse et imposante des comètes, qu'appartiendrait originellement l'opinion vulgaire, qui attribue à leur apparition, les révolutions physiques de notre terre : opinion que l'esprit de l'homme s'est trop pressé quelquefois d'appliquer aussi à nos révolutions morales et politiques ; mais, opinion dont les esprits transcendans des savans, n'ont pas pu eux-mêmes se défaire entièrement, quant aux révolutions physiques, puisqu'ils semblent craindre pour notre terre le choc de quelques uns de ces grands corps, et qu'ils ne craignent pas d'attribuer à cette espèce de cause, plusieurs des événemens que l'histoire de notre globe les a mis à même d'observer.

Les étoiles.

QUANT AUX étoiles, nous pourrions acquérir quelques notions sur leur origine, par des observations attentives sur les simples phénomènes physiques qui se passent sous nos yeux.

Quand la chaleur du soleil devient surabondante, c'est le feu qui a besoin d'eau ; aussi la chaleur de ce soleil élève-t-elle et attire-t-elle à elle des vapeurs, ou la source de l'eau, qui s'accumule et devient pluie : cette pluie tombe en gouttes ; chaque goutte contient les propriétés de sa source, et apporte sur la terre des qualités salutaires et bienfaisantes, qui se manifestent par diverses végétations. Cette pluie non-seulement tempère la chaleur du soleil ; mais elle s'empare aussi d'une grande partie de la lumière.

C'est là ce qui peut nous aider à concevoir que les étoiles ne sont point des soleils, malgré la majorité des voix qui ont accrédité cette opinion.

Car, en remontant à la source des choses, on parviendrait sans doute à reconnoître que le soleil lui-même, ne doit son origine qu'à une terrible incandescence, et cela d'après toutes les raisons morales et physiques, que nous avons exposées sur la grande catastrophe de l'ancienne nature. On ne sera pas étonné que les étoiles soient ces vapeurs qui ont pris aussi la naissance, à l'occasion de cette surabondance du feu, et qu'à l'image des gouttes de pluie, elles ne transmettent toutes sur la terre, les propriétés qu'elles tiennent de l'ouverture de leur source aquatique-supérieure ; qu'ainsi

d'un côté, elles soient une eau conglomérée, et que de l'autre, elles tiennent prisonnière une portion du feu de la grande incandescence ; ainsi qu'une portion de la lumière de ce grand feu.

Mais ni cette eau, ni ce feu, n'étant point dans leur place naturelle, ils tendent alternativement à la recouvrer, c'est-à-dire, ou à s'unir ensemble, ou à se séparer, et ils ne peuvent y parvenir, vu la loi du tems, qui tient en contraction les bases fondamentales des choses ; et c'est ce double effort qui peut nous faire comprendre pourquoi les étoiles nous offrent le phénomène de leur scintillation.

Quand on objecte cette scintillation, pour marquer leur différence d'avec le soleil, les gens de l'art répondent que cet effet de la scintillation n'est dû qu'à la grande distance de ces étoiles ; mais voici une autre objection : si ces étoiles sont autant de soleils et totalement lumineuses par elles-mêmes, comment se feroit-il que la réunion de tous ces prétendus soleils ne produisît pas une somme de lumière, qui annullât l'immensité de leur distance ? et cependant la nuit, malgré ce nombre innombrable d'étoiles entassées, qui tapissent la voûte des cieux, nous sommes à peu près dans l'obscurité.

Les gens de l'art disent aussi, au sujet du mouvement de quelques étoiles, qu'il ne faut pas attribuer entièrement ces mouvemens aux étoiles ; qu'il est très possible qu'il n'y en ait qu'une partie de réelle, et que l'autre ne soit qu'apparente et occasionnée par le mouvement du soleil, qui probablement emporte avec lui, dans l'espace, tout notre système planétaire.

Si notre soleil emporte avec lui tout notre système planétaire, et cela assez loin pour pouvoir nous faire remarquer ou supposer un mouvement dans les étoiles, pourquoi ne l'emporteroit-il pas assez près d'elles pour nous rendre plus sensible la réunion de ces prétendus soleils ? et cependant, malgré ce pouvoir ambulateur de notre soleil, nous ne voyons pas que les étoiles, par leur réunion, nous donnent plus de clarté dans un tems que dans l'autre, si ce n'est par les différens degrés de pureté de l'air, ce qui ne tient point aux lois astronomiques.

On peut dire également que si notre soleil emporte avec lui tout notre système planétaire, pourquoi les autres prétendus soleils n'en feroient-ils pas autant du leur ? Or, dans cet entraînement qui seroit commun à tous ces soleils, on ne peut guère s'empêcher de supposer qu'ils devroient quelquefois approcher les uns et les autres assez près de leurs frontières respectives, pour opérer à notre égard un accroissement marqué de leur propriété lumineuse.

Enfin, de même qu'il n'y a pas un être vivant qui ait plus d'un cœur dans la nature, de même il n'est pas nécessaire qu'il y ait plus d'un soleil dans l'univers.

Les taches du soleil.

LA chimie nous montre dans le diamant les extrêmes les plus opposés, savoir : d'un côté, la substance la plus limpide et la plus brillante de la

nature, et de l'autre, la substance la plus ténébreuse et la plus noire, qui est le carbone. Pourquoi ne verrions-nous pas ce même assemblage dans l'astre solaire qui, par sa lumière et par ses taches noires, nous autorise si fort à admettre cette analogie ? Nous avons parlé, il n'y a qu'un moment, de la terrible incandescence, qui, probablement, a donné naissance au soleil. Pourquoi cette incandescence ne deviendrait-elle pas encore plus probable par l'analogie que nous venons d'établir ? Or, qu'elle est l'incandescence dans laquelle le carbone ne joue pas son rôle, puisqu'il n'y en a aucune qui ne finisse par nous manifester cette substance ?

Nous pourrions même, en considérant l'universalité de ce carbone, nous assurer d'autant plus de la grande catastrophe à laquelle la nature actuelle doit son origine, et qui a comme enfermée dans la même enceinte, la lumière et les ténèbres, la vie et la mort ; et nous pourrions par conséquent nous former d'avance une idée de la fin des choses temporelles-matérielles, en portant nos yeux sur leur origine : car, à cette fin des choses, l'univers laissera paraître et se découvrir cette base hideuse, sur laquelle il repose, comme nous voyons suivre cette loi à tous les corps particuliers, soit minéraux, soit végétaux, soit animaux, qui composent toute la nature.

Ainsi nous croyons pouvoir affirmer qu'à l'instar du diamant, le soleil a son carbone, et que c'est par ses taches qu'il nous en démontre évidemment l'existence. Nous devons croire par cette même raison qu'il finira par nous révéler tout-à-fait cette

substance hétérogène, sur laquelle il siège, comme tout ce qui existe dans cet univers, et il nous la révélera par une suite de cette loi générale, que nous avons observée précédemment, et qui nous a appris que parmi l'universalité des choses, il n'y en a point qui ne fasse sa propre révélation. Sans doute que les êtres pensans et coupables sont rigoureusement assujétis à cette loi qui, dans un autre sens, embrasse aussi les êtres réguliers et purs et jusqu'à Dieu même, ainsi que nous l'avons annoncé en son lieu. D'après cela, l'homme peut présumer ce à quoi il doit s'attendre s'il n'emploie pas ses soins les plus vigilans à épurer l'essence qui le constitue, et qui a été souillée par la chute et la dégradation de la famille humaine. Car l'esprit de l'homme a, malheureusement, aussi son *carbone*, et il ne pourroit être dispensé d'en faire lui-même un jour la révélation.

De l'impénétrabilité de la matière, et de sa pénétrabilité.

EN ne considérant les corps que comme le produit d'aggrégats, et de l'assemblage de molécules primitives, il est sûr que la matière paroît impénétrable, comme l'ont prétendu les savans. En les regardant comme le résultat d'une force et d'une résistance, ainsi que nous l'avons établi, cette loi d'impénétrabilité ne devient plus si générale, et elle se réduit à dire, comme les docteurs, que deux portions

de matière ne peuvent occuper un seul et même espace.

Mais il ne s'ensuit pas de-là que parce qu'une portion de matière ne peut en pénétrer une autre, la matière soit impénétrable, à moins qu'il ne soit démontré qu'il n'y ait que de la matière.

Or, c'est bien là où les sciences humaines voudroient nous amener, et où elles nous amèneraient en effet si, avec de la résistance seule, il n'étoit pas démontré qu'il n'y auroit pas de mouvement; ainsi le mouvement visible de tout ce qui existe, est une difficulté qui doit arrêter complètement tous les efforts de ces sciences impuissantes.

En réduisant la question à ses élémens simples, on trouve que les portions de la matière ne sont impénétrables les unes aux autres que parce qu'elles sont chacune dans l'impuissance et dans la privation : et cette sorte d'impénétrabilité de la matière est suffisante pour nous montrer la douloureuse cause occasionnelle de la nature, qui a ainsi intercepté la communication de la vie et de la lumière entre les êtres, tandis que tout seroit fait pour se connoître, se pénétrer et se réactionner mutuellement; et c'est bien assez de ce tableau et de cette idée pour affliger l'homme.

Mais il n'en est pas moins vrai que : 1°. le mouvement démontre qu'il y a dans la matière, autre chose que de la résistance; car la matière inerte en apparence a toujours en soi le mouvement générateur de son existence, sans quoi elle ne seroit pas sensible.

2°. Que dès qu'il y a autre chose que de la

résistance, tous les corps et toutes les portions quelconques de matière ont une force à eux.

3°. Que cette force est diversifiée dans les différens corps, sans quoi, si elle étoit égale par-tout, il y auroit une immobilité universelle.

4°. Que cette diversité de forces fait qu'il doit y avoir une sorte de pénétrabilité possible entre les corps, et que cette pénétrabilité doit tirer sa première existence de la seule supériorité d'une force sur l'autre ; car le plus fort subjugué le plus foible.

Si l'on suit la progression de ces diverses pénétrabilités, il faut commencer par admettre celle qui résulte nécessairement de cette force opposée à la résistance de tous les corps et dont provient le mouvement même dans la matière inerte ; et l'on ne peut nier que cette force ne pénètre jusqu'aux dernières divisions de ce qui est matière, puisque sans cette force nulle matière ne seroit ni mobile, ni existante ; et sous ce rapport, il est clair que la matière est pénétrable et pénétrée à l'infini.

On pourroit ajouter que cette force particulière ; qui est si diverse dans tous les corps de la matière, est passive dans chacun d'eux, et que cette *passivité* démontre au-dessus d'eux une force plus active qui engendre, mesure et gouverne toutes ces forces passives, selon leurs lois diverses, et qui les pénètre dans les actes et les opérations de leurs diverses résistances : nouvelle preuve de la pénétrabilité de la matière à l'infini ; preuve que nous pourrions étendre encore d'un degré pris dans l'ordre supérieur, mais dont nous pouvons nous passer ici.

Mais après avoir considéré la pénétrabilité des

corps de la matière, pris en eux-mêmes, il faut les considérer dans leur pénétrabilité respective, en négligeant toutefois la plus grossière, telle que celle qui résulte d'une force plus grande d'un corps dur, ou pesant qui pénètre, casse, ou broie un autre corps moins dur que lui, puisque là il n'y a qu'une séparation de parties, sans qu'aucune d'elles ne soit pénétrée. Nous monterons donc tout de suite à la pénétrabilité des métaux par leur teinture mutuelle, et à la pénétrabilité des végétaux qui ne se perpétuent que par la pénétration de leurs propriétés sexuelles, soit pour ceux qui sont hermaphrodites, soit pour ceux qui ne le sont pas ; car sûrement leurs vertus attractives les pénètrent respectivement pour mettre en jeu toutes leurs essences ; ce qui est prouvé par les rejetons dont l'espèce et la forme sont semblables à celles du végétal générateur.

Nous passerons de-là à la pénétrabilité des animaux, non pas seulement à celle de leurs vertus génératrices, lors de leur accouplement, qui doivent produire le même effet que dans celui des végétaux, mais à celles de l'attrait mutuel des sexes avant l'accouplement : attrait qui n'a lieu que par l'expansion invisible de la force ou teinture supérieure, qui est en eux, et qui, provenant de tous les points de l'être d'où elle sort, recherche et pénètre tous les points de l'être qui la reçoit, et cela respectivement pour que le charme de donner et de recevoir soit réciproque.

On pourroit aussi monter à la pénétrabilité astrale et terrestre, sans laquelle nous ne verrions ici bas

que des productions chétives ou nulles, comme cela est prouvé par les effets qui résultent de l'absence ou de la présence du soleil. Mais nous ne faisons qu'indiquer légèrement toutes ces diverses pénétrabilités à ceux qui auront sauvé leur esprit des précipices de la philosophie de l'école ; car pour les autres, il seroit inutile de leur en parler.

Il n'en résulte pas moins de tous ces exemples que la pénétrabilité de la matière à l'infini est une qualité que l'on ne peut pas lui refuser, et que cette idée est seule ce qui console de l'état d'impuissance et de privation où la nature se présente à nous, quand on la considère sous le rapport de son impénétrabilité externe, c'est-à-dire, de ce défaut de communication où la condamne l'épouvantable loi de son inertie, qui est celle où les ténèbres de l'esprit humain ont ramené toutes les sciences dont il a pu s'emparer.

Voyons maintenant combien est frêle l'argument de ceux qui ne se sont appuyés que sur l'impénétrabilité des corps de la matière, pour prouver que cette matière ne pensoit point, et que par conséquent l'esprit n'étoit point matière. (Euler n'a pas été plus loin que cela).

Il n'ont considéré, comme je l'ai dit, que l'impénétrabilité grossière des diverses parties inertes de la matière ; mais dès qu'on les conduit dans les lois actives et intérieures de cette matière, ils sont obligés d'abandonner son impénétrabilité ; et par conséquent, le moyen qu'ils avoient pris pour prouver que la matière ne pensoit point, venant à leur manquer, ils se trouvent exposés à conclure

le contraire , s'ils n'ont pas d'autre ressource pour se tirer d'embarras.

Mais nous avons exposé ailleurs des preuves solides , que l'esprit et la matière ne sont pas la même substance ; que l'un pénètre et dirige à son gré toutes les opérations de l'autre , tandis que la matière ne s'aperçoit en rien des opérations de l'esprit , qu'ainsi l'un pense et que l'autre ne pense point. Il suffira donc de considérer les différentes espèces de pénétrabilités.

La pénétrabilité respective des portions de la matière est comme nulle ; celle de leur force particulière , sans laquelle il n'y auroit pas de mouvement , ne leur est pas sensible , aussi leur existence est une vie de ténèbres.

La pénétrabilité des animaux leur est sensible à cause de leur teinture ; et cette pénétrabilité est communicative et réciproque malgré les distances , puisqu'ils s'entendent , se voient , et se sentent sans être près les uns des autres ; mais ils se bornent à jouir de cette pénétrabilité ; ils ne la conçoivent pas , et ne peuvent la contempler par la réflexion.

La pénétrabilité respective des êtres pensans , est à la fois sensible pour eux , et susceptible d'être contemplée par leur réflexion ; et c'est là ce qui fait le double charme de leur existence , indépendamment de ce que la pénétrabilité que l'homme peut éprouver comme être pensant , est infiniment plus vive et plus sensible que celle qu'il peut éprouver comme être animal. Mais comme il voit bien que le principe de cette pénétrabilité si délicieuse ne lui appartient pas , il ne la peut pas admirer comme

s'il en étoit le propriétaire et le maître, et cela nous montre qu'il doit y avoir encore une pénétrabilité supérieure à toutes celles que nous venons de peindre.

Aussi y a-t-il une pénétrabilité divine par laquelle le Dieu suprême se sent, se conçoit et s'admire; et comme dans toutes ces progressions, nous ne pouvons pas douter que chaque terme n'embrasse et ne domine le terme qui lui est inférieur, on voit par là que la pénétrabilité divine regne et est dominante dans toutes les autres espèces de pénétrabilités des êtres, c'est-à-dire, qu'elle regne par-tout et est présente par-tout.

Des deux gravités.

Nous avons dit précédemment que tous les corps étoient composés d'une force qui tend à l'expansion, et d'une résistance qui contient cette force.

La première de ces deux puissances dont nous avons reconnu que tous les corps étoient composés, est celle que nous pouvons appeler végétation universelle, ou la force ascendante et même rayonnante dans tous les sens que l'on voit servir de base à tout ce qui a l'être. La seconde puissance, ou la résistance, est celle que l'on peut regarder comme une espèce de gravité, mais très différente de cette loi qui porte le même nom dans les sciences, et par laquelle une pierre tombe, ainsi qu'on le verra ci-après.

Si l'agent suprême livroit à elle-même l'action

de la première puissance ou de cette ascension et de ce rayonnement, il n'y auroit plus de formes comme nous l'avons dit, parce que leur principe générateur ne seroit retenu par aucune limite; elles se diviseroient et s'évaporeront par la continuité de leur propriété expansive, et toutes les images disparaissant, il n'y auroit plus pour nous de moyens sensibles d'instruction.

D'un autre côté, si l'agent suprême ne tempérerait pas aussi l'action de la seconde loi ou de la résistance, que nous appelons d'avance la gravité, elle feroit aussi disparaître les formes, mais dans la voie inverse, c'est-à-dire, comme en les précipitant sur leur propre centre, et la confusion ne tarderoit pas à régner; parce que cette résistance absolue finiroit par mettre le principe même en contact avec l'irrégularité ou la source du désordre; (état qui, il est vrai, ne seroit pas de durée, et qui obligeroit bientôt la main supérieure à opérer une nouvelle création) au lieu que, par le cours progressif et combiné des deux puissances de rayonnement et de résistance, les formes se trouvant successivement remplacées, à mesure que leur terme est arrivé, leur objet se remplit graduellement, lentement et comme à coup sûr; et c'est par ces moyens doux que la sagesse arrivera un jour à ses fins, lorsque le besoin et le tems des formes inférieures et matérielles seront passés.

C'est l'air qui, dans la classe des formes, sert d'organe à cette loi puissante de la résistance ou de la gravité ambiante; et comme elle est universelle, pour que rien ne soit soustrait à la main

bienfaisante qui embrasse tout , il a été donné à l'air de peser dans tous les sens , et d'imprimer par là universellement la forme sphérique à tous les corps de la nature , ou ce qui est la même chose , à tous les globules qui composent les corps.

Par ce moyen , l'œuvre de la création ne peut être attaquée avec succès par ses ennemis , puisqu'elle n'a aucune brèche ni rien d'ouvert , par où ils puissent entrer ni sortir. Par ce même moyen , l'image physique de l'unité universelle peut faire triompher par-tout le principe qu'elle représente ; par ce moyen enfin , ceux qui sont encore dans des formes , peuvent , au travers des barreaux de leur prison , apercevoir ces images , et se rappeler par là l'unité fixe et générale dont ici bas tout est séparé.

Mais si , dans l'ordre matériel , c'est l'air qui sert d'organe à la gravité circulaire ou ambiante des formes , c'est l'eau qui dirige leur gravité de descension , ou la loi par laquelle les corps tombent sur la terre ; car , en nous rappelant la marche des choses primitives qui , à chaque degré qu'elles ont descendu , ont pris aussi un degré de coagulation , on arrive au dernier terme de cette descension qui est l'eau , et on trouve en effet que tous les corps matériels ne sont qu'une eau congelée ; vérité dont leur dissolution nous donne la preuve , puisque la putréfaction les ramène tous d'abord à l'état liquide , et ensuite à l'état d'eau , pour nous démontrer sans réplique que l'eau a été le principe de leur corporisation.

Elle est aussi le principe de leur entretien et

de leur conservation ; car , sans cette eau , le feu qui constitue les corps les dissoudroit naturellement , sans qu'on eût besoin de les allumer par un autre feu , ce qui est le moyen simple et vrai de tous les embrâsemens que la nature a subis et qu'elle subira à la fin des choses ; attendu que , comme nous l'avons dit en son lieu , il faut que chaque chose fasse sa propre révélation.

Ce sont ces deux sortes de gravités dont l'examen peut mériter notre attention.

Les sciences physiques se sont beaucoup occupées de la gravité inerte de descension, ou de cette gravité par laquelle les corps tombent ou se meuvent dans l'espace, et elles ont découvert en ce genre des lois superbes qui nous peignent , avec une vérité et une précision ravissantes , les mouvemens et la marche des corps tant célestes que terrestres ; mais comme elles ne s'occupaient là que de la gravité inerte, elles ne nous ont instruits aussi que des mouvemens de chute et de déplacement , et ne nous ont rien dit sur la gravité active et ambiante qui concourt à l'existence des corps , quoique plusieurs bons esprits , chez les anciens comme chez les modernes , en aient reconnu la réalité.

Elles n'ont pas même pu nous donner la clef de ces mouvemens , dont elles peignoient si bien les lois ; car ce n'est point à la première espèce de gravité , ou à la gravité inerte que peut appartenir cette attraction , qui a eu un si grand nombre de partisans dans la physique ; attendu qu'une masse inerte qui pèse et s'approche d'une autre masse inerte , n'a rien à attendre de sa jonction ; que ces

deux masses s'approchent sans se chercher , et s'unissent sans se désirer ; que par conséquent c'est dans la nature une sorte d'aberration , une sorte d'œuvre morte , où on voit des masses sans propriétés actives, et par la même raison , sans besoin de les manifester , livrées au joug impérieux d'une force externe qui les commande, et dont elles semblent être le jouet, comme les ballons, dans la main de l'enfant.

C'est même une véritable répulsion de sa part que cette propriété par laquelle les masses tombent ou s'élancent dans les espaces, et tendent les unes vers les autres ; c'est une sorte d'acte de proscription que la nature exerce sur ces substances ; et quand même elle emploierait à cette œuvre, la matière environnant les corps qui fait le fond du système de Descartes, cette matière environnante ne seroit toujours que le moyen subsidiaire de cette imposante loi de répulsion, et la gravité inerte ne tiendrait pas plus aux tourbillons, qu'à cette sublime propriété d'attraction, qui ne peut s'admettre que dans les corps ayant en eux la vie en activité ou en principe.

C'est donc à la seconde espèce de gravité, ou à la gravité actuelle, qu'appartient réellement cette loi d'attraction, et c'est ici où la physique vulgaire nous abandonne, puisqu'elle ne s'occupe que de ce qui est mort et de la description des lois passives, tandis qu'il seroit nécessaire de nous peindre des lois actives et de nous occuper de ce qui est vif.

En effet, lorsque la physique s'occupe de l'hydraulique et de l'hydrostatique, elle nous peint juste les effets des lois des élémens ; lorsqu'elle s'oc-

épuise des grandes lois du mouvement, elle nous peint avec assez d'exactitude quelques uns des rapports qui émanent de ces lois ; mais il ne lui est pas arrivé encore de nous peindre l'esprit de ces rapports ; et cependant , sans cette connoissance, nous ne pouvons pas nous croire admis réellement dans la carrière des vérités qui nous sont propres.

Ce n'est point seulement cette loi d'attraction que nous croyons pouvoir transporter à la gravité active et à l'ordre vif de la construction des formes ; nous croyons que les plus fameuses lois de Newton et de Kepler s'y peuvent transporter également. La seule observation à faire, c'est que là, ces sortes de lois n'agissant plus par des progressions monotones, ne sont plus sujettes aux calculs encore plus monotones des sciences externes et de surface, et qu'il faut se porter ailleurs pour avoir quelque connoissance de leur jeu et de leurs véritables formules. Car ces fameuses lois s'appliquent à des mouvemens déjà co-ordonnés et tout établis, et ici, il s'agit de considérer des mouvemens qui se co-ordonnent sans cesse, et dont les élémens ne connoissent jamais le repos ni la permanence.

Aussi ces fameuses lois peuvent calculer, presque sans erreur, la marche des astres, mais elles ne pourroient que peindre les effets de l'aimant, et non pas calculer ses propriétés, car ses propriétés ne sont pas toujours en raison des masses. Elles ne peuvent calculer non plus ni les attractions chimiques, ni les attractions de la putréfaction, ni les attractions des plantes pour leur reproduction, et encore moins celles des animaux. Ce seroit donc

en vain qu'elles s'appliqueroient, telles qu'elles sont, à la gravité active de la croissance et de la construction des formes ; et cependant, sans ces espèces de clartés, on voit à quel cercle limité se réduisent les connoissances de l'homme, dans l'ordre de la nature.

On voit aussi que c'est par une suite de ces limites et de sa précipitation, qu'il a essayé, en aveugle, de porter, dans l'ordre vif de cette nature, ce qu'il avoit vu dans son ordre mort, c'est-à-dire, qu'il a voulu nous expliquer la formation des corps organiques, avec des aggrégats, comme il l'a vu dans la formation des pierres ; on ne devroit pas être étonné même que, ne faisant par là qu'un seul ordre de deux ordres entièrement opposés, il ne fût tenté, dans sa pensée, d'appliquer à l'ordre vif, cette loi de gravité inférieure et secondaire, que nous avons démontrée n'appartenir qu'à l'ordre mort, et que, de ces deux lois si distinctes, il voulût n'en faire qu'une, malgré que leurs calculs et leur marche soient si différens.

Le cercle général des choses physiques roule sur les deux bases exposées plus haut, la force et la résistance. Lorsque la force l'emporte sur la résistance, c'est le feu grossier qui se montre et se fait connoître. Lorsque la résistance et la force sont en rapport direct, il y a égalité, et c'est l'eau qui se manifeste, ayant le niveau terrestre pour témoin. Lorsque la résistance l'emporte sur la force, c'est la terre qui paroît, et alors, la gravité de descension ou la gravité morte paroît aussi, sans que cependant pour cela, l'autre espèce de gravité ou

la résistance cesse d'avoir son œuvre à poursuivre , mais d'une manière cachée , et qui échappe aux observations communes et vulgaires.

Lorsque le feu monte , la résistance est à la force , comme *un* est à *quatre*. Entre ce terme et celui où l'eau se manifeste , il y a des termes intermédiaires , où la résistance et la force sont dans une progression croissante pour la résistance , et décroissante pour la force ; et les termes de cette progression doivent aussi avoir une expression numérique plus fixe que les expressions du calcul ordinaire. Lorsque la progression arrive au terme où la résistance est à la force comme *un* est à *un* , le niveau est parfait , et la gravité morte ne se montre point encore comme elle fait dans l'eau , qui ne conserve son niveau que par des barrières.

Ce terme intermédiaire pourroit se faire connaître à nous par les vapeurs aériennes qui se soutiennent dans leurs différens éthers , de même que , par les feuilles des végétaux qui sont plates , et en qui la force s'échappe horizontalement. Aussi , les feuilles correspondantes sont-elles communément égales entr'elles , ainsi que les parties correspondantes de ces mêmes feuilles.

Lorsque la résistance l'emporte sur la force , on ne peut plus assigner de nombre à sa puissance , non pas seulement parce que la gravité morte reprend là son rôle , et tend à annuler la gravité vive , mais parce que cette gravité vive s'empare elle-même du principe de la force , qu'elle le comprime et empêche qu'il ne développe tous les éléments numériques , dont il est la source et le foyer ;

cependant, on peut dire en général qu'alors la résistance est de *trois* à *un*; et ce terme fondamental est la base sur laquelle se modulent toutes les autres modifications de la résistance, qui n'en sont plus que des multiples et des sous-multiples.

Rappelons-nous ce que nous avons dit d'un végétal en graine, en bourgeon et en fleur, nous aurons une idée de ces trois grands termes de l'universelle progression des lois actives de la nature. Dans la graine, la résistance l'emporte sur la force. Dans le bourgeon, elles sont de niveau. Dans la fleur, la force l'emporte sur la résistance.

Dans la formation de la partie ligneuse des arbres, la force commence par l'emporter sur la résistance, mais bientôt la résistance l'emporte sur la force, et la comprime; c'est ce qui fait que le bois devient plus dur à mesure qu'il acquiert de l'âge, d'autant que la force elle-même s'étant déjà portée en haut, et ne se renouvelant plus aussi abondamment, à cause de l'épuisement de la racine, la partie ligneuse finit par n'avoir plus de force à saisir, et par conséquent, par n'être plus que résistance.

On pourroit faire la même observation sur les fruits, en ayant soin de les étudier dans leurs différentes espèces et leurs différens caractères, et l'on verroit cette même progression présider à tous les degrés de leur formation et de leur existence. Le passage sur-tout des fleurs aux fruits, est un des phénomènes qui mériteroit d'être considéré avec attention, parce qu'il peindroit très sensiblement la transmutation de l'état primitif de la nature, en son état grossier et violent, où nous la voyons au-

jourd'hui, et quiconque a vu l'œil d'une poire, encore tout garni de ses fleurs, a eu là un extrait bien simple et bien vrai des annales du Monde, qui n'est que le fruit de la compression ou de la résistance.

Dieu sans pesanteur : voilà pourquoi il ne peut pas passer. Sa différence d'avec les esprits et la nature.

TOUT dans Dieu se tenant uni par une communication universelle, rien dans lui ne se sépare de lui. Chaque faculté en lui est l'universalité de ses facultés, et l'universalité de ses facultés se trouve dans chacune d'elles. La production en lui ne se détache point du centre générateur, au contraire elle s'élève toujours vers ce centre et concourt à le rendre sans cesse plus fécond ; c'est pour cela que rien ne pèse en Dieu : car la pesanteur ne vient que de la division entre la production et la source d'où elle dérive. Dieu monte donc toujours au lieu de descendre, et c'est là ce qui a amené les hommes à prendre le feu pour son emblème. C'est aussi pour cela que les deux prévarications que nous avons reconnues, n'ont point opéré de séparation ni d'altération dans son propre regne.

La nature matérielle au contraire descend toujours parce qu'elle pèse, et elle pèse, parce qu'elle est une séparation du centre ; et ce poids allant toujours en augmentant, il est impossible qu'elle ne finisse pas par voir rompre le fil qui la tient

suspendue , et par se précipiter dans le néant et la destruction.

Les âmes et les esprits ne peuvent pas descendre comme la nature , quoiqu'ils puissent s'égarer ; parce qu'ils ne viennent pas exactement du même centre qu'elle : voilà pourquoi ils ne pèsent point et ne peuvent pas périr ; ils ne peuvent cependant pas monter comme Dieu , parce qu'ils ne sont pas dans son centre ; mais ils ont en eux le germe de la tendance en ascension , et ils peuvent employer et accroître cette tendance , en la portant sur les merveilleuses magnificences divines , dont ils sont les témoins , sans que cette tendance en ascension puisse jamais égaler celle qui caractérise exclusivement Dieu.

C'est par cette tendance en ascension , qu'ils devoient , par leur nature première , soutenir tout dans leur cercle , et rapprocher tout sans cesse de ce centre unique , auquel tout devoit éternellement rester suspendu , parce qu'ils portoient tous primitivement une effluve de ce foyer suprême , qui non-seulement ne pèse point et ne descend point ; mais au contraire qui s'élève lui-même , et monte perpétuellement par sa force active et fécondante ; et qui voudroit que tout participât à ce sublime droit , chacun selon sa classe.

Rien ne se touche dans la nature.

Ce n'est point seulement parce que la matière est séparée de son centre d'opération , qu'elle est

sujète à la pesanteur , ainsi que nous venons de le remarquer , c'est encore parce que rien ne se touche dans la nature , ni dans toutes les substances élémentaires , qui composent les corps. Les chimistes sont arrivés à cette notion , en remarquant que le calorique qui , selon eux , pénètre et écarte toutes les molécules de la matière , s'échappoit encore des substances qu'ils avoient amenées au plus grand degré possible de froid et de cohésion.

Quoique la voie qui les a conduits là ne soit pas sans avoir besoin d'un examen ultérieur , puisque , selon eux , le calorique lui-même est un corps , et par conséquent susceptible de la même solution de continuité que tous les autres corps ; cependant la conclusion qu'ils en ont tirée est vraie , et nous nous réunissons avec eux , pour dire que rien ne se touche dans la nature , et nous y ajoutons que c'est là une preuve nouvelle et magnifique de la pesanteur de la matière , et la cause sensible qui fait que les corps tombent.

Commençons donc par admettre avec les chimistes , que ce qu'ils appellent le calorique , pénètre et subdivise à l'infini toutes les molécules de la matière. Nous ne ferons par là que rentrer dans ce que nous avons dit précédemment dans le paragraphe de l'impénétrabilité de la matière et de sa pénétrabilité ; mais aussi nous ne pourrons plus nous dispenser d'admettre également les conséquences naturelles qui découlent de cette loi générale.

Car , si le calorique ou ce qui est caché sous ce nom là , pénètre et subdivise toutes les molécules

de la matrice, il est donc vrai qu'elles n'ont réellement aucune adhérence entre elles ; il est donc vrai qu'elles sont dans tous les points séparées de l'action *corporatrice*-universelle qui, si elle pouvoit les unir et les lier ensemble, les feroit participer de sa force co-ordonnatrice, communicative et ascendante.

Il est donc vrai que si la raison pour laquelle Dieu monte et est sans pesanteur, vient de ce que tout se touche et est intimement adhérent en lui, la loi qui nous apprend que dans la nature, au contraire, rien ne se touche, rien n'est intimement adhérent, est suffisante pour nous montrer la matière comme une substance qui se détache et s'éloigne continuellement de son appui ; comme une substance qui est perpétuellement en descension, et qui cherche sans cesse, mais en vain, à former, en se précipitant, une parenté figurative de celle qu'elle ne peut atteindre en réalité ; une association apparente et simulée, pour retracer celle qui lui manque, et dont nul être, nulle substance ne peuvent jouir, qu'autant que leur base est susceptible de sympathiser avec le principe de vie qui est le seul lien harmonique de la grande et universelle confraternité.

Dès-lors il n'est pas surprenant que plus cette loi de descension s'augmente et se prolonge pour les corps, plus la confraternité ou l'adhérence intime de leurs parties constituantes, diminue, puisqu'ils ne font par là que s'éloigner d'autant plus de ce lien harmonique de la vie, et sur cela les pierres nous donnent une leçon assez instructive, puisque leurs molécules qui sont si rapprochées

par la pesanteur, sont cependant si peu liées entre elles.

Aussi, plus nous descendons dans la matière, plus nous nous plongeons dans les subdivisions, parce que nous nous approchons d'autant plus d'un ordre de choses, où rien ne se touche, quelque près qu'elles soient les unes des autres; et telle est la raison à la fois fondamentale et naturelle de toutes nos déceptions dans ce bas monde, puisque nous cherchons sans cesse à nous y unir à ce qui n'est susceptible d'aucune union.

Au contraire, quand nous montons dans les régions analogues à notre être, nous trouvons que les choses n'y sont pas coagulées et serrées les unes auprès des autres comme dans la matière, et cependant qu'elles y sont liées infiniment davantage, puisqu'elles participent, selon leur mesure et progressivement, de l'universelle communion, et de l'universelle et vivante harmonie.

Il est doux pour l'esprit, je l'avoue, de voir combien les moralistes trouveroient dans ces superbes lois de la nature, de quoi corroborer et *viriliser* leurs estimables doctrines, qui, dans le vrai, sont quelquefois enfantines et peu substantielles, faute de savoir mener l'homme dans les vrais domaines de son instruction.

Il est doux aussi pour l'observateur d'apercevoir que, par ces grands pas, que font de tems en tems les sciences humaines, ceux qui s'en occupent le plus; ceux qui, par habitude, ne manipulent que la matière, et qui, par mille autres causes, sont censés être, ou sont en effet, les apôtres de son

exclusive existence, soient en quelque sorte forcés par les profonds secrets qu'elle leur révèle, à devenir les apôtres de son apparence : car, qu'elle peut être la réalité d'un être qui n'est jamais union, et qui, au contraire, est toujours séparation et dispersion ?

De la durée.

SI l'on jette les yeux sur l'état terrestre de l'homme, on succombe de tristesse et de honte, en voyant que cet être sublime, à qui des moyens plus sublimes encore devroient appartenir par sa nature, n'opère journellement que des futilités qu'il prend pour autant de prodiges, et que des œuvres qui ne prennent point de rang parmi les œuvres durables : car, dans ce genre, la loi que nous devrions suivre, est écrite sur tous les êtres.

En effet, c'est une vérité remarquable que plus l'action qui produit les choses est simple et prompte, plus aussi leur durée est longue, et plus leur valeur a de prix.

Nous voyons combien les ouvrages de nos mains ont peu de durée, et combien les moyens que nous y employons, sont longs et multipliés.

Nous voyons que, dans les compositions de notre esprit, les pensées les meilleures et les plus dignes de l'immortalité, sont celles qui nous viennent à l'improviste et comme des éclairs.

Nous voyons que les productions journalières de la nature, ont une perfection que n'ont pas les

œuvres de nos mains , parce que ces productions s'opèrent , par des moyens plus actifs et plus simples.

Nous voyons qu'elle est la longue durée de l'univers , en comparaison du moyen simple , actif et fécond qui a dû le produire.

Nous pouvons , par toutes ces échelles , arriver jusqu'à l'être des êtres , et nous verrons que , n'y ayant ni tems , ni complication dans la source de son existence , l'éternité seule peut être sa durée , puisque cette éternité seule peut être la mesure et le signe développé de son origine.

Et , véritablement , on sent que pour cet agent suprême , la source et la production n'étant divisées par aucun intervalle , elles sont nécessairement dans une unité constante et sans origine , et que cet agent suprême est toujours en durée , parce qu'il n'est jamais en commencement de production , et réciproquement qu'il est toujours en commencement de production , parce que son principe producteur est toujours en durée et le suit par-tout , comme ne le pouvant jamais abandonner.

On peut donc dire que cet être , étant sans autre principe que lui-même , il ne peut y avoir aucune durée qui serve d'indice et de mesure explicative de son origine , et cela parce que le principe générateur divin étant universellement répandu et disséminé dans sa propre production , et sa propre production , demeurant universellement dans le centre même de ce principe générateur , il ne peut jamais arriver aucune époque où ils se distinguent

l'un de l'autre, et ils auroient beau se chercher ainsi pendant l'éternelle éternité, qu'ils ne parviendroient jamais à trouver entre eux une différence ; ce qui fait qu'il ne peut y avoir pour eux ni commencement, ni durée, ni fin : car une durée n'a de commencement et de fin, que parce qu'elle est une différence ou une section dans l'immensité de la permanence.

Eminente propriété de la nature en fait de signes.

LES propriétés des êtres n'ont d'utilité et de valeur aux yeux de l'homme, qu'autant qu'elles sont réalisées, c'est-à-dire, sensibilisées pour lui. C'est pour cela que dans tout ordre de choses il attend le résultat final, ou ce que l'on pourroit appeler la corporisation ; parce que c'est là seulement où il peut juger et approcher des propriétés des êtres qui, sans cette sorte de corporisation, seroient demeurées trop distantes de lui, pour qu'elles vinssent à sa connoissance.

C'est pour cela qu'il attend les couleurs et les odeurs des fleurs, les fruits des arbres, la manière dont un homme agit, se conduit et meurt, l'expression dans les ouvrages de l'art, ainsi que ce qu'on nomme le trait dans le discours ou l'exposition de nos pensées, parce que ce n'est que par cette forme sensibilisée, que les choses deviennent claires et manifestes.

Et, en effet, ce n'est que cette forme sensibilisée.

qui nous apporte les propriétés odorantes et colorées, cachées auparavant dans le germe invisible des fleurs ; les propriétés nutritives cachées dans le germe invisible des arbres ; les vertus ou les vices cachés dans le centre invisible de l'homme ; l'intelligence cachée dans les conceptions de l'artiste ; et enfin l'espèce de pensées concentrées dans l'esprit de celui qui parle.

C'est un point dans lequel se rassemble, pour ainsi dire, toute la substance de l'être, et ce qui constitue l'ensemble passé, présent et futur de son existence.

Ce point ou cette forme n'est complète et efficace, qu'autant qu'il y a un rapport exact entre les propriétés qu'elle manifeste, et la manière dont elle les exprime.

Aussi cette loi manque-t-elle souvent son effet dans nos arts et dans nos discours, parce que nous ne nous rendons pas toujours justice sur nos moyens, et qu'ainsi nous sommes souvent au-delà ou en-deçà du but.

Elle manque souvent aussi son effet dans la conduite et la mort des hommes, parce que nous pouvons composer notre vie de bien des éléments divers, et faire que, par les droits de notre volonté et de nos habitudes, nous laissions prévaloir ceux de ces éléments, qui devraient rester absorbés et que nous laissions absorber ceux qui auroient dû prévaloir ; ainsi la conduite et la mort des hommes ordinaires, sont peu probantes ; il n'y a que celles des hommes qui ont un peu marqué, soit en bien, soit en mal, qui fournissent des bases instructives

à l'observateur, et encore feroit-il bien d'être sur cela fort réservé dans ses jugemens.

Mais en général nous exigeons de l'homme que dans tous les actes de sa vie, le signe ou l'action qu'il offre, soit intimement uni et d'accord avec les principes et les mobiles cachés de son être invisible; qu'il en soit plein, et n'en soit, pour ainsi dire, que l'expression et l'effet harmonique et naturel. Enfin nous cherchons et nous voulons partout trouver l'homme dans son action.

Mais si cette loi, dont nous venons de parler, manque si souvent son effet dans ce qui tient aux œuvres de l'homme et à sa conduite, elle ne le manque jamais dans ce qui tient aux œuvres de la nature, et c'est là ce qui rend cette nature si précieuse pour nous, parce qu'elle est une corporisation dans laquelle le signe est toujours dans un rapport exact avec les propriétés invisibles qu'il doit manifester; parce que ces propriétés sont toujours assises et comme couvant sur leurs signes; parce qu'enfin elles engendrent elles-mêmes ces signes, d'après leur propre poids, leur propre nombre, leur propre mesure, et que n'ayant à agir que sur une substance sans volonté, il n'est pas étonnant que les signes expriment toujours d'une manière claire l'action qui leur est imprimée, soit par la source régulière, soit par la source irrégulière.

Ainsi, lorsque l'on a les yeux exercés, on ne peut manquer de lire visiblement dans la nature actuelle, le tableau de la nature antérieure, puisqu'elles sont inséparables pendant toute la durée

de ce monde matériel ; attendu qu'il n'existe que par leur union intime , et que comme étant le fruit continuel de leur union.

On regarde alors en effet tous les êtres de la nature , comme autant de bases attractives qui tendent sans cesse vers les puissances dont elles descendent ; qui reçoivent continuellement dans leur sein , les vertus de ces mêmes puissances ; qui en retirent la vie et la joie , et qui manifestent au-dehors les propriétés qu'elles ont reçues de ces mêmes puissances , dont elles sont , pour ainsi dire , une écriture active et vivante.

Nous serons peut-être même bien étonnés un jour , si nous reconnoissons que l'éternité elle-même n'aura pas cessé d'agir secrètement dans cette durée passagère , où elle n'emploie la nature que comme un voile à son action , tant elle ne peut cesser de faire actuellement ce qu'elle a fait éternellement , et tant elle auroit d'ardeur pour que nous ne nous attachassions qu'à ses secrets ; qui sont plus majestueux et plus anciens que ceux de la nature actuelle , et par conséquent plus propres à nous fixer.

Des correspondances et des phénomènes de la nature.

HOMME, considère l'étendue de l'atmosphère dans un tems calme , pur et serein ; considère-la éprouvant quelque variation et quelque mouvement ; vois y naître les différens vents , les différens

degrés de température, les nuages, les neiges, les feux, les éclairs, les tonnerres, etc., et apprends à lire dans la marche de tous ces phénomènes, le mode des opérations des êtres, la cause finale de leur existence, l'état de calme et de paix qui forme la température de la région supérieure et divine, et le moyen par lequel les êtres passent de cet état de calme, de paix et d'invisibilité, à l'état de corporisation et d'action sensible, soit salulaire et bienfaisante, soit violente et destructive.

C'est sur ces grandes bases de contemplation, que notre esprit peut trouver à élever de vastes et solides édifices, et à s'ouvrir de profondes voies d'admiration.

Car si on trouve dans cette nature les images et les organes du désordre, on y trouve aussi les images des réhabilitations, parce que, comme nous l'avons vu dans le paragraphe précédent, l'éternité elle-même ne cesse d'agir sous le voile de cette nature passagère, et dans cette durée qui ne dure jamais, puisqu'elle n'est qu'une continuelle désinence.

Le figuier est une de ces correspondances de restauration, par la séparation sensible qu'il manifeste de la douceur d'avec l'amertume, et toutes les plantes même nous offrent un rectificateur universel, puisque toutes les végétations sont ascendantes.

Les planètes ne s'éloignent pas du zodiaque, comme étant subordonnées à la puissance solaire qui leur trace leur limite, sans quoi elles n'opéreroient que des ravages, au lieu que par leurs actions

co-ordonnées, elles se tempèrent les unes et les autres.

Chaque feu générateur nourrit et conserve ses productions, et détruit tout le reste; image de la vie et de la mort, ou image caractéristique de ce qui terminera la grande scène de l'univers.

Le mercure placé entre le feu et l'eau, sert à tous deux de barrière, et en même tems de réaction, pour les faire mutuellement sortir l'un de l'autre, et remettre en liberté leurs principes générateurs: ce mercure, par la propriété qu'il a de réactionner le feu et l'eau, est la vraie substance dans laquelle réside la clef du bien et du mal; il nous indique lui-même que dans l'ordre des régions naturelles, et au moment de la composition de ce monde, il occupoit le rang le plus inférieur de la création, comme il l'occupera lors de la dissolution; d'où il remontera ensuite au rang qu'il n'auroit jamais quitté, sans les diverses prévarications des êtres libres.

Mais je ne dois point oublier mon rôle de simple indicateur, et je me borne à cette petite partie des grandes correspondances, qu'il nous est utile de chercher à connoître, et qui peuvent étendre notre intelligence jusqu'à des sources vives et instructives.

On dit souvent, dans les écoles spirituelles, que tout ce qui est dans la nature, a sa correspondance dans le spirituel; mais on s'arrête à ce mot là: on se demande à quelle chose spirituelle appartiennent ces correspondances, et on s'occupe plus des qualités des substances et productions

particulières, que des grandes lois, que ces grands phénomènes développent journellement devant nos yeux.

Les principes générateurs de la nature ont seuls leur correspondance directe avec l'ordre spirituel qui les dirige et qui les crée ; mais toutes les propriétés et les diversités élémentaires étant le produit et le jeu de ces principes de la nature entre eux, ce n'est qu'avec eux que ces propriétés peuvent avoir des rapports, et elles ne nous instruisent pas positivement de l'ordre spirituel-supérieur, avec lequel elles n'ont aucune correspondance, si ce n'est par les images morales que leurs lois physiques peuvent nous présenter.

Car, dans les lois religieuses même, toutes les substances particulières-élémentaires qui y ont été employées, ne servoient que médiatement à l'œuvre spirituel divin, et ces substances élémentaires commençoient par développer leurs correspondances avec le spirituel de la nature, lequel à son tour se lioit avec le spirituel-supérieur.

Il n'y a donc que les correspondances universelles des grands principes qui soient vraiment instructives pour nous, il n'y a qu'elles qui nous avancent vers notre véritable regne. Les correspondances des simples propriétés des productions particulières, ne nous portent pas plus loin que jusqu'au spirituel-naturel ; et quand même des personnes, se disant privilégiées, nous donneroient toutes ces correspondances particulières, comme des correspondances spirituelles, elles ne nous apprendroient rien par là, puisqu'elles ne nous

conduiroient pas pour cela jusqu'à l'esprit, qui seul peut nous être utile et nécessaire ; et d'ailleurs ce seroit être d'une crédulité extraordinaire, que de s'en rapporter même sur ces correspondances inférieures, à leur simple assertion : car la preuve ne doit pas en être plus impossible que la connoissance, et si l'on n'a pas cette preuve, il ne faut pas en donner l'assertion.

On est encore bien plus loin de la connoissance de l'objet de la nature, lorsque l'on ne s'occupe que des correspondances matérielles, comme le fait la philosophie vulgaire et doctorale, d'autant que cette philosophie finit toujours par ne vouloir plus même de ces correspondances, faute d'en reconnoître le lien et le fil caché qui les unit les unes aux autres.

Des différens modes d'action.

LE mode divin n'a point de formes, parce qu'il est tout en sensibilisations d'amour, et parce qu'une forme, n'étant que la copie d'un modèle, ne pourroit venir qu'après lui, tandis que dans Dieu tout vient à la fois.

Le mode spirituel-éternel a des formes qui consistent plutôt dans les degrés et diversités intérieurs d'amour, de lumières, de joies, et de puissances de manifestation que dans d'externes dimensions, parce que cet ordre spirituel est immédiatement placé auprès du principe, et qu'il participe en partie à ses propriétés cachées ; mais il a cependant aussi des formes, parce qu'il a des limites.

Le mode naturel-élémentaire n'a que des formes externes, et point de principe à lui ; voilà pourquoi il agit en aveugle et ne sait ce qu'il fait, quoiqu'il opère régulièrement, ainsi qu'un balancier opère sur une pièce de métal que l'on présente à son empreinte.

L'homme, depuis sa chute, est soumis à ce mode naturel-élémentaire ; mais comme en descendant il a apporté des traces de son mode spirituel-originel, il en combine les lois, les propriétés et le nombre, avec les lois, les propriétés et le nombre de sa forme élémentaire ; c'est pourquoi la forme élémentaire de l'homme est la plus belle, et la plus régulière de toutes les formes élémentaires de la nature, sur-tout à cause de la restauration qu'elle a reçue.

L'ange rebelle a aussi un mode qui est composé, 1°. des débris de son mode spirituel-originel ; 2°. des portions du mode naturel-élémentaire qu'il a pu dérober lors de son entreprise usurpatrice ; et 3°. de ce que l'homme lui laisse conquérir journellement sur son propre domaine.

Mais comme tous ces ingrédients ne sont ni légitimés, ni sanctionnés, ni restaurés ; les résultats en sont toujours défectueux et disparates : voilà d'où vient l'irrégularité qui se montre dans toutes les productions de cet ange rebelle, soit dans l'ordre du mode de l'homme, soit dans l'ordre du mode naturel de quelque regne que ce soit.

Le mode de l'ange rebelle n'a naturellement aucun pouvoir sur le mode de l'homme, attendu notre sublime destination et les immenses secours

qui nous ont été envoyés par le miséricordieux amour de la mère de famille, et qui peuvent s'étendre jusqu'à rapprocher de nous les influences pures et vivifiantes du mode divin, lui-même, si nous savons marcher avec prudence et humilité dans les voies qui nous sont ouvertes par cet intelligent et miséricordieux amour.

Mais, par nos négligences et nos imprudences, nous pouvons tellement nous écarter de cette ligne de vie, que nous nous exposions même au mode de l'ange rebelle, et que nous subissions les lois et les empreintes difformes de ce balancier, opérant à l'inverse de la régularité.

Voilà pourquoi ceux qui s'en approchent, reçoivent si souvent des dérangemens dans leurs corps, et éprouvent des maladies inconnues aux gens de l'art, et qui se terminent par la mort, puisque ce mode désordonné ne peut produire que la difformité et la destruction.

Que seroit-ce si nous suivions les pouvoirs de ce mode désordonné, jusque sur les générations humaines, parmi lesquelles nous voyons mille fois plus de difformités que parmi les générations animales? mais en voilà assez pour que la pensée puisse trouver ici à se nourrir de profondes intelligences, et pour qu'elle en découvre de plus en plus dans cette abondante mine.

Il ne sera peut-être pas même au-dessous d'elle de fixer ses regards sur les oreilles d'âne, que l'on fait porter dans les écoles, aux petits enfans qui ne savent pas leur leçon ou qui ont commis quelque autre faute.

De la génération des âmes.

Les âmes sont-elles produites par Dieu, à l'instant de chaque corporisation humaine? ou bien ont-elles été produites toutes ensemble avec le premier homme, et sont-elles dans un lieu de privation et d'attente, d'où elles viennent s'emprisonner à chaque formation corporelle? ou enfin se reproduisent-elles les unes des autres?

Ce sont trois systèmes qui, chacun, ont leurs partisans.

J'ai montré ailleurs combien il répugne de faire concourir l'acte divin avec l'acte charnel, ce qui infirme beaucoup le premier système. On y peut joindre une autre raison, c'est que, si ce système étoit vrai, toutes les âmes seroient semblables; or, quoiqu'elles soient égales par leur essence fondamentale, on ne peut nier la différence de leurs facultés, partagées aujourd'hui entre l'homme et la femme.

Cette même différence peut servir à attaquer le second système, indépendamment de ce qu'on se rendroit difficilement compte de ce que pourroient devenir des âmes détenues ainsi dans un lieu d'inaction, après que leur activité spirituelle auroit été développée, laquelle activité, soit en bien, soit en mal, ne s'arrête plus une fois qu'elle a pris son essor.

Reste donc le troisième système, qui trouve en effet plusieurs appuis dans les caractères si différents des facultés de l'âme masculine et de l'âme féminine, facultés qui se montrent dans leurs reje-

tons, parmi lesquels il y en a qui participent du moral de l'un de leurs auteurs, et du physique de l'autre; quelquefois du moral et du physique des deux etc., et cela, avec des diversités très prononcées et très instructives.

J'ai paru attaquer ce troisième système dans l'homme de desir, n°. 149, mais je ne l'ai attaqué que parce que le mot esprit nous offre d'abord l'idée d'un être tout formé, tandis que, dans notre région, il est soumis à la loi du développement.

Quant à ce concours de deux êtres matériels, qui sert de passage à la substance de l'esprit, cela ne doit pas nous arrêter non plus; parce que l'homme et la femme ne sont en effet qu'un même esprit divisé en deux corps. Ainsi, ces deux corps ne doivent pas être plus contraires à l'esprit, dans sa réunion productive, qu'ils ne lui sont contraires dans son existence en séparation.

La génération du cercle entier des chefs primitifs spirituels a dû être instantanée, parce qu'elle se faisoit dans une région où il n'y avoit point de tems, et que cette génération ne devoit point agir dans le tems.

La génération du cercle spirituel du premier homme ne se seroit faite que successivement, parce que le tems étoit créé alors, et qu'elle devoit opérer dans le tems. Mais cette génération eût été pure et n'eût couru aucun danger, si l'homme fût resté fidèle à son poste.

La génération spirituelle du cercle de l'homme, dans la région matérielle, se fait non seulement par succession, mais encore avec souillure, division

et danger , parce qu'il a livré toute sa postérité au péril et aux désastres de cette région infectée , comme le premier chef spirituel a entraîné toute la sienne dans sa chute. La différence est que l'entraînement du cercle de l'homme ne se fait que successivement , puisque sa génération n'est que successive.

C'est même là ce qui doit tempérer tout-à-fait les murmures de ceux qui se plaignent de participer à la punition d'une faute qu'ils n'ont point commise ; car en effet , comme je l'ai publié depuis long tems , nous n'avons point de remords de cette faute , mais nous avons des regrets de ne pas jouir de ce que nous sentons devoir être fait pour nous. Or, tous nos reproches doivent cesser devant cette idée que tous les rejetons d'une famille, soit venus, soit à venir, sont solidaires.

On voit en outre , dans cet ordre de choses , un grand avantage pour la postérité de l'homme ; c'est que si l'entraînement de cette postérité est inévitable, cependant l'effet de cet entraînement est éventuel et conditionnel , et par conséquent , nous pouvons en éviter les suites, au lieu que la postérité du premier chef spirituel ne peut se flatter de la même chance.

La raison qu'on en peut donner, c'est qu'en passant par les lenteurs du tems , de la croissance et de l'éducation , nous pouvons parer à bien des inconvéniens , au lieu que la postérité du chef premier-spirituel , a été précipitée toute formée , et n'a pas eu le tems de se mettre en garde.

En effet , rien n'est comparable aux immenses

moyens qui nous restent pour recouvrer ce qui nous auroit appartenu par droit de naissance. Aussi ai-je dit souvent que, malgré nos dangers et notre dégradation, on nous avoit ouvert de si grandes ressources qu'il y avoit encore de la gloire à être homme.

Je ne parle point ici de la génération matérielle-végétale, animale etc., qui non-seulement se fait dans le tems et successivement, mais qui doit passer comme le tems, tandis que les autres générations sont impérissables.

Cette sorte de génération n'est plus qu'une image informe de celle des miroirs éternels, spirituels et naturels. Elle auroit dû être instantanée avant le crime de l'ange rebelle ; elle auroit dû être successive, mais pure, avant la faute de l'homme ; et depuis lors, elle n'est plus que successive, corrompue et presque universellement la proie de la mort.

Mais la véritable génération à laquelle l'ame humaine est appelée aujourd'hui, est tellement sublime qu'il ne seroit peut-être pas à propos d'en parler encore. Néanmoins, disons en passant que l'ame humaine n'est appelée à rien moins qu'à engendrer en elle son principe divin lui-même ; car c'est une vérité qu'il n'y a pas un être qui ne soit chargé d'engendrer son père, comme on peut s'en assurer par la réflexion.

Du génie et de l'esprit. Influence des climats.

ON dit que les climats influent sur le physique de l'homme, qu'ils influent aussi sur son caractère et même sur son esprit. Seulement, il faut avoir attention d'observer que cette cause physique se peut trouver renforcée, atténuée, enfin, influencée elle-même par les causes sociales, politiques, religieuses etc., qui agissent journellement sur l'espèce humaine et sur les nations.

On pourroit aussi, d'un autre côté, trouver un correctif à cette opinion, qui attribue tant d'empire au simple climat physique ; car si nous voyons plusieurs contrées produire en effet assez abondamment des gens d'esprit, et d'autres contrées en produire avec plus de parcimonie, et cela d'une manière constante depuis nombre de siècles, ce ne seroit pas toujours aux climats qu'il faudroit l'attribuer, parce que les peuples qui habitent ces contrées n'y sont peut-être venus primitivement que par transmigration ; peut-être y ont-ils apporté leur manière d'être constitutive, qu'ils auront puisée, si l'on veut, dans d'autres climats, ou plutôt encore, dans la source fondamentale et patronimique-spirituelle des nations, ce qui ouvreroit un grand jour aux spéculations des observateurs intelligens sur ce vaste objet, et pourroit prévenir une grande partie des erreurs où les assertions hasardées des hommes légers nous précipitent sur ce point.

Mais quelle que soit l'influence du climat et des causes sociales, politiques, religieuses etc. sur le

physique de l'homme, sur son caractère, sur son esprit, il y a une vérité certaine, c'est que toutes ces causes n'ont point d'influence sur le génie, si ce n'est de lui opposer plus ou moins d'entraves, ou de lui offrir plus ou moins de facilités pour se développer.

La raison de cette vérité tient à la différence du génie et de l'esprit, et par conséquent de tout ce qui ne vient qu'après l'esprit.

L'esprit ne fait que subir, pour ainsi dire, l'impression des objets particuliers et des diverses circonstances qui le frappent et l'environnent ; il en sent toute la force, il en peint les nuances avec énergie et exactitude ; quand il y joint un peu de chaleur de l'ame, il doit être sûr d'opérer les plus grands effets.

Mais il n'est, pour ainsi dire, que passif, que comme le produit et le résultat de toutes ces causes, et quand elles n'agissent plus, il n'est rien. Le caractère et le physique de l'homme sont encore plus subordonnés dans leur jeu et dans leur développement, et par conséquent sont encore plus soumis à l'influence des causes les plus inférieures.

Le génie au contraire est fait pour juger de toutes ces causes inférieures ; il est fait pour juger toutes les circonstances, tous les objets et tout ce qui meut l'esprit même.

Or, c'est parce qu'il est fait pour juger toutes ces choses, qu'il doit en être indépendant, et qu'il doit en être comme à part, et comme planant au-dessus d'elles dans une autre région, car c'est là la place qu'il faut occuper pour bien discerner ;

et si le génie doit tout embrasser, tout discerner, il faut donc que les causes mixtes et composées ne puissent rien sur lui, et en effet, il est mu par la cause une, voilà pourquoi on auroit grand tort de le comparer pour sa marche, pour ses mobiles, pour ses éminentes et universelles propriétés, avec l'esprit qui n'en a que de particulières.

La source du génie n'est pas de ce monde, et ne tient point de ce monde; celle de l'esprit est de ce monde, et peut tenir de ce monde. Cela suffit pour nous ouvrir les yeux sur leur différente nature, et sur les différens départemens auxquels elles appartiennent.

Aussi cela explique pourquoi on voit des contrées fertiles en gens d'esprit, sans cependant qu'elles offrent un seul génie; tandis que d'autres contrées ont fourni de grands génies, et n'étoient cependant pas fertiles en gens d'esprit.

Il ne faut pas oublier non plus que le génie est de plusieurs classes. Le plus grand nombre de ceux qui ont porté et qui portent encore ce titre dans ce monde, n'ont occupé que le second rang, n'ayant été mus et guidés que par la source seconde. Les génies réels sont ceux qui, en effet, sont mus et guidés par la cause une. Ceux-ci ne composent point, ils produisent naturellement. Les autres sont obligés de passer par les travaux de la composition.

Des qualités occultes.

DESCARTES a purgé le monde des qualités occultes d'Aristote : mais ces qualités n'étoient occultes que parce qu'Aristote ne les avoit pas rendues lumineuses en les rapprochant de l'esprit de vie qui est le premier mobile de toutes les clartés et de toutes les puissances de la nature.

Descartes, quoique respectueux pour la divinité, n'avoit point lu dans l'homme radical, ou dans ce livre écrit de la propre main de cette divinité ; et son fameux argument : *Je pense, donc j'existe*, n'étoit point un argument péremptoire et capable de résoudre la question la plus importante : car on ne dispute point à l'homme qu'il existe, comme on ne le conteste point aux autres animaux ; c'est la différence essentielle et constitutive de l'homme avec les animaux, que les gens difficultueux lui contestent, et c'est cette différence que son argument n'établissoit point, puisque ces mêmes gens difficultueux veulent aussi accorder la pensée aux bêtes.

C'est faute de cette clef, et de ce guide lumineux et exclusif, qu'il s'est borné à se plonger dans le mécanisme de la nature, sans pouvoir nous montrer ni pour quel objet elle avoit l'existence, ni quel étoit le véritable et magnifique emploi de l'homme relativement à cette nature, puisque ce n'étoit rien moins qu'un emploi de réhabilitation par lequel il eût été comme un puissant médiateur entre la nature et le principe des choses.

Ainsi, en nous préservant de l'obscurité des

qualités occultes, il n'a fait qu'éloigner de nous le nom des ténèbres et n'en a pas éloigné la chose.

Il falloit qu'il montât au lieu de descendre ; car, s'il est vrai que les qualités de la nature sont très occultes quand on veut les considérer seules et sans leur base, il est très vrai aussi que le simple mécanisme, auquel nous ramène la philosophie de nos derniers siècles, nous tient encore plus loin de la vérité. Enfin, il est encore plus certain qu'en faisant monter ces qualités occultes jusqu'aux sources vives d'où elles découlent, nous en retirerions les seules et véritables clartés, dont l'esprit de l'homme a besoin sur ces grands objets, et qui puissent exclusivement suffire à l'étendue de son intelligence.

Matière organique.

EN place de ces qualités occultes, dont les savans ont si grande peur, ils ont substitué, au sujet de la reproduction des êtres, des explications qui les contentent, en ce qu'ils les regardent comme des vérités pour leur esprit, dès que leurs yeux matériels s'en sont figurés de grossières images ; enfin, ils admettent une matière organique-universelle, répandue dans toutes les substances animales, ou végétales, qui sert également à leur nutrition, à leur développement et à leur reproduction.

La reproduction se fait par cette matière, devenue surabondante au corps de l'animal, ou du végétal. Chaque partie du corps de l'un ou de l'autre

renvoie les molécules organiques qu'elle ne peut plus admettre, et ces molécules ainsi renvoyées, forment un corps semblable au premier : telle est, selon ces savans, la reproduction de toutes les espèces, qui, dans le vrai, devrait plutôt s'appeler une déjection.

Je n'ai qu'une chose à leur demander sur ce système : ils prétendent que la reproduction se fait par surabondance des molécules organiques. Pourquoi donc l'homme engendre-t-il avant d'avoir atteint son parfait développement ou l'entier complément de sa croissance, c'est-à-dire, non-seulement avant d'être parvenu à cette surabondance de molécules organiques, nécessaires selon eux pour sa reproduction, mais même avant qu'il soit parvenu à la mesure ou à la somme de ces molécules organiques qui doivent composer un jour toute son existence ?

Ils ne veulent point de germes générateurs, point de germes assez vivans, assez appropriés aux *climats* des puissances qui s'engendrent elles-mêmes sous l'aspect de la grande unité, pour que ces germes puissent à leur tour, faire le beau présent de la vie à d'autres germes ; ils ne veulent qu'une matière organique, toujours en mouvement, toujours prête à s'apparier, à se mouler dans ses analogues, et à produire, par cet assemblage, des masses ou des êtres semblables à ceux qui la reçoivent.

Mais d'où vient donc la diversité de tous ces moules et de tous les résultats qui en proviennent ? Pourquoi cette matière organique, qui est similaire,

les a-t-elle tous formés si différens ? ou plutôt, pourquoi en a-t-elle formés, puisqu'il lui faudroit toujours un moule avant qu'elle eût pu rien déterminer et rien produire ?

Il est à remarquer que le principe, ou le germe des corps, est insensible lorsqu'il est placé dans son matras, ou dans son réceptacle naturel. S'il étoit purement molécule organique, pourquoi ne resteroit-il pas toujours dans le même état d'insensibilité ? et s'il est quelque chose de plus, pourquoi ne pas lui laisser remplir le rôle qui le distingue ?

L'erreur de ceux qui enseignent une pareille doctrine, vient de ce qu'ils ne considèrent, dans leur matière organique, qu'une moitié de ce qui entre universellement dans la composition des êtres. ils n'y voient que la qualité externe ou la résistance : en effet, quant à la qualité interne ou à la force, ils lui donnent un rang si secondaire, que c'est réellement la réduire au rang de cette force inerte, que nous avons examinée au paragraphe des deux gravités.

Et cependant, c'est cette qualité interne, c'est cette force qui, dans toutes les classes, est la base primitive de toute existence. La qualité externe, ou la résistance, ne vient qu'en second ; et son véritable emploi n'a pour objet, que d'aider à l'autre qualité ou à la vie, à se connoître et à se manifester.

Or, comme la vie est répandue universellement, les principes particuliers ou les germes, quoiqu'ils soient soumis à des lenteurs et à des gradations dans le développement de leur force ou de leurs

propriétés internes, engendrent néanmoins la vie, puisqu'ils l'ont en eux-mêmes ; et leurs productions, quoiqu'inférieures à celles des principes divins et spirituels au-dessus de la matière, sont cependant parfaites dans leur genre, et remplies de merveilles. C'est une perfection réduite, il est vrai, mais ce n'en est pas moins une perfection, parce que ces principes inférieurs dérivent toujours des causes parfaites, quoique par des canaux éloignés, et quoiqu'ils aient été et soient encore grandement contrariés dans leur jeu et dans leurs mouvemens.

Lorsqu'un de ces principes ou de ces germes est parvenu, par son attraction, dans son matras ou dans son réceptacle naturel, il n'y peut continuer son œuvre, et atteindre au degré de vie qui le caractérise, que par le secours des élémens qui le développent, qui le dilatent en circulant en lui, et qui l'étendent par l'effort qu'ils font pour le pénétrer, parce que ce sont ces élémens qui sont sa mère ; et cette loi l'accompagne pendant toute la durée de son existence ; comme nous le voyons pour chaque corps naturel, soit plante, soit animal.

Quand l'un de ces corps a rempli sa mesure, et qu'il ne peut plus recevoir l'action de ces élémens, leur communication s'interrompt, le corps s'affaisse, se rétrécit ; tout ce qui lui est étranger s'évapore ; il se réduit, et revient presque au même point par où il avoit commencé, avec cette différence qu'il n'est plus susceptible d'un nouveau développement, et qu'il n'est plus qu'une larve parmi les êtres de son espèce.

S'il n'eût été qu'une molécule organique, ou bien

il n'aurait rien produit , ou bien , s'il eût produit des molécules comme lui, il y a long-tems que la terre seroit encombrée de tous ces débris , et que la mort n'y laisseroit plus de place à la vie.

Génération des élémens.

IL y a une loi régulière pour la génération des élémens , à partir du feu sur-essentiel jusqu'aux dernières ramifications de la matière ; et cela dans chacun des regnes.

Il y a , sans doute , aussi des choses très instructives à remarquer sur la couleur , la forme et les propriétés de ces élémens , lesquelles choses sont liées avec le rang auquel ces élémens paroissent ; d'où l'on pourroit apprendre à connoître l'ordre qui constitue la création universelle , ainsi que les différentes actions qui la composent ; ce qui répandroit ensuite un jour lumineux sur la science et la conduite de l'homme , qui , s'il se trouve lié à cet ensemble des choses , ne peut pas y être lié envain , ainsi qu'on en doit être convaincu maintenant par tout ce qui a précédé.

Mais la première vérité qu'on y doit apprendre , c'est de ne pas douter de l'existence des choses qu'on ne voit pas , par cela seul que l'on ne les voit pas.

En effet , quoique je ne voie que de la terre sans végétation , il est sûr qu'elle a en elle tous les principes qui lui sont nécessaires pour remplir cette magnifique destination.

Quoique je ne voie point la terre éparse et répandue dans l'eau, je suis certain qu'elle y est contenue et qu'elle y nage.

Quoique je ne voie point l'eau contenue dans le feu, je suis convaincu qu'il la renferme, puisqu'il la produit, et la crée, pour ainsi dire, et puisque la décomposition des corps combustibles élève avec le feu, non-seulement des parties huileuses et acides, mais aussi des parties aqueuses, dont le feu se dégage à mesure qu'il monte vers sa source, et qu'il abandonne les élémens grossiers qu'il a produits.

Ainsi, en repliant les unes sur les autres toutes les actions des êtres, on les ramèneroit à une unité simple, dans laquelle nous les verrions tous compris par notre intelligence, quand même les yeux de notre corps ne les apercevraient pas.

Ainsi nous serions sûrs, quand même nous ne les verrions point, que, par la prépondérance universelle de cette unité, les élémens les plus opposés se propagent ensemble, se combinent et vivent dans une sorte d'équilibre dans tous les corps, pendant leur durée passagère, pendant laquelle ils ne se distinguent que par leur prédominance dans ces mêmes corps, qui reçoivent de-là leur signalement individuel.

Nous serions sûrs que cet ordre doit se trouver depuis la classe la plus inférieure, jusqu'à la plus élevée, dans tous ce qui existe; mais que cet ordre est plus parfait et d'une autre nature, à mesure que les classes des êtres occupent un rang plus éminent; qu'ainsi il l'est davantage dans la plante que dans

les minéraux ; plus dans les animaux que dans la plante ; plus dans les astres que dans les animaux ; plus dans l'homme, dans les êtres intelligens ou dans les esprits ; que dans les astres ; plus dans Dieu que dans tous les êtres quelconques, qui composent l'universalité des choses.

Cependant, ce principe d'ordre universel, quoique nous soyons sûrs de son existence, nous ne le possédons pas pour cela ; bien plus, nous ne le connaissons pas ; ainsi, loin de proscrire, comme l'ont fait les savans, ce qu'on appelle qualités occultes, ils devroient reconnoître que c'est ce qu'il y a de plus occulte, dont le caractère et l'existence leur sont le plus clairement démontrés, et que ce qu'ils regardent comme le mieux connu pour eux, telle que leur matière organique, est au contraire ce qui ne pourra jamais trouver une place assurée dans leur conception et dans leur intelligence.

La moëlle.

ELLLE est l'image du limon de ce matras général ou de ce cahos, par lequel la nature temporelle-actuelle a commencé ; et ce matras lui-même étoit l'union des deux puissances ou de la force et de la résistance. A l'explosion de ces deux agens ou à leur séparation, l'inférieur est resté en aspect du supérieur pour en être *substanté*. Les soutiens puissans qui ont présidé à ce développement, chacun dans leur poste, y sont encore pour protéger

et entretenir ce même développement, et ils y seront jusqu'à la réintégration.

La moëlle fait aussi allusion au mercure qui est la matière dans l'indifférence, qui a la tendance à toutes les formes, qui est facile à volatiliser, et qui répète par là l'extrême sensibilité de notre moëlle.

Elle est le ciment de la machine corporelle; elle contient de la farine, du miel, de l'huile et du vin; elle produit l'os, parce qu'elle est principe dans sa partie, et que tous les principes secondaires descendent du principe universel-animal, qui est le sang.

Ce n'est que par la ségrégation qui se fait des principes du sang, que se forment les corps animaux et toutes les parties qui les composent. Ainsi le sang ne produit l'os que par l'intermède de la moëlle.

De même que la ségrégation des principes forme les corps, de même la concentration, la réunion forcée ou la confusion de ces mêmes principes, est l'opposé de la vie de ces corps; car c'est une vérité qui n'a pas besoin d'être rappelée, que plus les forces ou les propriétés d'un être sont libres, plus elles agissent, et que c'est leur emprisonnement qui les réduit à l'inaction.

En effet, lorsque dans quelque partie d'un corps, on aperçoit un des éléments agir avec une grande liberté et un grand empire, on peut être sûr de voir agir tout auprès, avec une égale liberté et un aussi grand empire, l'élément opposé. Témoin l'humidité des poumons et le feu du sang dans

le cœur ; les dents et les gencives ; l'os et le périoste : car on voit là sensiblement le contraste des différentes qualités qui , agissant plus librement , agissent aussi plus éminemment , que lorsqu'elles se contiennent les unes par les autres.

Il y a beaucoup de feu dans les silex , parce qu'il y est plus à lui que dans les autres pierres , et que la partie vitrifiable y est aussi dans un plus grand isolement des autres qualités , que dans les autres substances de la nature.

On peut donc dire que l'origine d'un corps animal est la matière dans son indifférence , ou l'assemblage de plusieurs principes , ce qui produit la confusion ; mais le feu du matras opérant sur cette matière informe , oblige chacun des principes qui la composent , à remplir leur fonction et leur loi , ce qui fait que l'un produit l'os , l'autre la chair : le premier de tous produit le sang , d'où tout résulte.

Cependant ils ne se séparent qu'autant qu'il est nécessaire , pour accomplir l'œuvre du principe général ; mais ils restent toujours en relation , et combinés suffisamment pour recevoir les secours mutuels , dont ils ont besoin pour entretenir leur action particulière.

Cette division , cette opération , ce concours se répètent et s'étendent à l'infini , pour produire toutes les différentes parties des corps , ainsi que cette multitude d'effets que nous voyons et qui indiquent , par leurs lois , la multitude des principes qui les dirigent.

Par conséquent la matière n'est point la même ;

elle a en elle une autre différence que celle de l'organisation et de l'arrangement des parties : car ces parties , n'étant elles-mêmes que le résultat de la matière , si la matière étoit la même , pourquoi ne produiroit-elle pas par-tout la même matière ?

En général , les principes particuliers des formes doivent être simples et provenir chacun d'un agent différent , puisque non-seulement leurs résultats sont différens , mais même opposés les uns aux autres.

Aussi on a eu tort de croire que les métaux n'étoient qu'un mercure à différens degrés de cuisson.

Aussi l'eau est-elle la base des plantes ; le sang la base de l'animal ; la moëlle la base des os ; le cerveau la base des nerfs ; les nerfs la base des chairs.

Répétons ici en passant , que nous ne pouvons pas douter de toutes ces choses , et que ce ne soit là la manière dont elles se gouvernent et dont elles se forment ; et , cependant , il n'y a rien de plus occulte pour nous , que les qualités qui les opèrent , et si , parce que ces qualités sont occultes pour nous , on vouloit les rejeter , il faudroit commencer par rejeter les faits qui nous en démontrent l'existence.

La croissance des os est semblable à celle des arbres. L'ossification commence par le centre de l'os ou la souche ; elle s'étend aux extrémités , ce qui forme les branches et les racines ; elle est plus foible dans ces parties , parce que l'action du sang y étant moindre , ne dissipe pas autant l'humide que dans le centre , où est le foyer du feu. Par

conséquent ce n'est point la partie dure qui produit la partie spongieuse, c'est le même principe qui produit l'une et l'autre ; mais il n'agit pas également dans les deux.

Le tissu spongieux est plus voisin du principe originaire de l'animal, savoir, de cet humide muqueux, que la médecine regarde comme matière première, tandis qu'il est composé lui-même de principes différens. Le tissu spongieux dans les os longs se trouve plus abondant aux extrémités, parce que le feu l'y chasse en latitude, étant pressé au centre par la terre crétacée, qui, en effet, rend cette partie intermédiaire de l'os, la plus dure.

Le principe salin, dans le corps de l'homme, a dû subir une grande ségrégation, lors de sa chute : car la moëlle allongée, vient de l'extrémité supérieure, et s'extraligne en quelque sorte pour descendre dans les vertèbres, tandis que le sang s'est comme replié dans le centre. Cette moëlle ne produit point immédiatement les vertèbres, puisqu'elle passe au travers et détache seulement ses émanations, qui forment les nerfs. Le principe de l'os des vertèbres, est le même que le principe de tous les os, savoir : la moëlle dans les os longs, et la substance diploïque dans les os plats.

Il n'y a pas de mal de remarquer que les deux reins sont placés à la 5^e. vertèbre lombaire, et que leur emploi est de séparer de la masse du sang, la partie saline, et de préparer la semence reproductive, parce que, si l'homme intellectuel est l'optique de toutes les vérités de la région supérieure, l'homme physique doit être l'optique de

toutes les vérités naturelles , le tableau de la formation des choses , et le compas de proportion de toutes les propriétés de tout ce qui compose cet univers.

On ne pourra se refuser à ce principe , quand on se souviendra que l'homme devoit et devoit encore être l'administrateur de la nature : or , comment administrer un domaine , si on n'a pas en soi le moyen de juger des qualités de tout ce qui peut y exister et s'y produire ; si , enfin , on n'en est pas comme la base de rapport ?

Nourriture des êtres.

S'il est utile pour le discernement de comparer les différentes productions avec les bases particulières , sur lesquelles elles reposent , il ne doit pas non plus lui être indifférent de jeter un coup-d'œil sur les substances , dont ces diverses productions se nourrissent : car la nature des êtres peut se lire aussi dans l'espèce de leur aliment. Il faut que les substances qui servent à entretenir une machine lui soient analogues.

La moëlle de l'homme contient du froment , du vin , du miel et de l'huile : aussi toutes ces choses sont-elles très propres à sa nourriture.

Dans son enfance , lorsque les chairs ne sont encore que des liqueurs à peine coagulées par la fermentation , la nourriture la plus analogue est le lait. Aussi la mère en est - elle pourvue abondamment , jusqu'au tems où l'enfant peut prendre des nourritures plus solides : car , tenant particulièrement

de la terre , toutes les productions terrestres lui conviennent.

Les animaux terrestres ont tous du lait , comme les moins étrangers à la région que l'homme habite ; comme tenant le premier rang parmi les êtres qui devoient composer ses apanages ; et comme étant la seule classe où il ait presque naturellement des animaux domestiques.

Les oiseaux n'ont point de lait ; le peu que la vivacité de leur principe aérien leur permet d'en produire , se trouve renfermé dans leurs œufs ; et c'est avec cette nourriture là qu'on peut dire qu'ils passent leur première enfance.

Parmi les poissons , les cétacées ont du lait , parce qu'ainsi que je l'ai remarqué , en parlant de la baleine , ils sont originaires d'un principe terrestre : les autres poissons , qui ne sont qu'aquatiques , vivent d'eau et de substances vaseuses et végétales ; ceux qui participent plus ou moins du principe feu , se dévorent.

Les oiseaux qui tiennent aussi de l'eau , mangent les graines et les fruits : peu d'entre eux ont le bec formé pour manger l'herbe et les feuilles des plantes , parce que peu d'entre eux sont terrestres. Ceux qui tiennent du feu aérien sont carnassiers.

Les insectes mangent de tout , vu la diversité des élémens qui les composent.

Ainsi chaque regne et même chaque espèce , a sa nourriture et son climat ; les poissons d'eau douce ne vivent jamais dans la mer , quoique quelques poissons de mer vivent dans les eaux douces. Les

animaux terrestres vivent, les uns sous la terre, d'autres au-dessus ; parmi les oiseaux, les uns se perchent, les autres se nichent à terre. Les plantes elles-mêmes ne réussissent pas également dans tous les terrains : ce sont toutes ces différences instructives, qu'il est bon d'étudier.

Le niveau.

LE bien-être de tout corps et de tout être matériel, ne peut se trouver que dans l'équilibre des principes qui le composent, ainsi que dans l'harmonie de l'action et de la réaction qui opèrent sur lui : car si l'une des deux surmonte l'autre, il y a désordre. Aussi les insectes même, dans leur existence apocriphe, et les reptiles malfaisans et les plus venimeux, sont-ils employés par la nature à absorber les parties volatiles-corrompues de l'air, qui, sans eux, seroit pestilentiel pour les autres êtres qui le respirent. Les plantes vénéneuses en absorbent de même le fixe, et la terre en absorbe la partie crasse et matérielle, en réintégrant en elle, la masse même des êtres corporels.

C'est une nouvelle preuve de la difformité de la matière, qui ne trouve la perfection de sa loi ou son niveau, que dans des moyens violens, douloureux et tristes ; mais indépendamment de ce vice, qui tient à son essence, la plus grande partie des êtres qui la constituent, ne peuvent subsister que par des destructions qui s'étendent souvent sur les mêmes espèces, en les portant à se dévorer elles-mêmes.

La défectuosité de la nature, ne tient donc pas seulement à l'essence des formes ; mais encore à leur entretien, et tous les êtres matériels manifestent de mille manières différentes, cette loi imparfaite, source de tous les désordres.

Ainsi, la vie des corps repose sur la confusion, comme la confusion est la source et la loi de leur existence. Ainsi, s'il n'y avoit point de mal ou de confusion, il n'y auroit point de corps de matière, ou point d'univers.

Faisons l'application de cette vérité à l'homme temporel, et nous verrons ce qu'il doit penser de son état actuel, où, pendant qu'il est uni à son corps, il ne peut vivre que dans la confusion et par la confusion.

Mais aussi c'est là où nous reconnoissons la sagesse profonde de cette loi, par laquelle le calorique subdivise la matière à l'infini, et s'oppose à la cohérence intime de ses parties, puisque, sans cela, le mal seroit constitué Etre ; la confusion seroit invincible pour l'homme, et il lui seroit à jamais interdit d'avoir aucun rapport avec les régions de la vie.

Cependant, de ce que, s'il n'y avoit point de mal et de confusion, il n'y auroit point de corps de matière, ne concluons pas que, s'il n'y avoit point de corps de matière, il n'y auroit plus de mal et de confusion. Nous nous sommes assez expliqués sur ce point, dans le paragraphe sur le bien et le mal, considérés par rapport au temps, comme on le verra en son lieu.

La chaleur et la lumière.

LE fer rouge et les rayons du soleil, rassemblés dans le foyer des verres ardents, n'enflamment point l'esprit-de-vin, parce que l'esprit-de-vin étant une substance rectifiée ou plutôt un principe délivré de ses chaînes, ne peut être accessible et se réunir qu'à une substance rectifiée ou à un principe délivré de ses chaînes, comme lui.

Aussi ne peut-il être enflammé que par la flamme, parce que la flamme est un feu pur, dont l'enveloppe grossière est dissoute.

Les rayons du soleil ne sont donc point le feu ; ils ne sont que l'émané du feu, et pour qu'ils pussent embrâser l'esprit-de-vin, il faudroit qu'ils commençassent par se décomposer eux-mêmes, afin que leur feu se mît à découvert.

Les savans ont cru aussi que le feu n'étoit pas le principe de la lumière, sur ce qu'il y avoit des corps lumineux, qui n'étoient pas chauds, tels que les vers-luisans, les rayons lunaires, et quantité de différens phosphores ; et sur ce qu'il y avoit au contraire des corps chauds, qui n'étoient pas lumineux, tels que le foyer des miroirs ardents, celui des lentilles, etc.

Les premiers de ces corps sont lumineux sans être chauds, parce que leur feu est comme absorbé dans leur humide terreux : c'est pourquoi ils ne rendent, pour la plupart, qu'une lumière très pâle, ou, pour mieux dire, la qualité de la lumière de ces différens phosphores, est aussi

diversifiée que le sont les substances avec lesquelles ils sont combinés.

Les seconds sont chauds sans être lumineux , parce que leur feu est contenu dans une enveloppe opaque , mais non-impénétrable à la réaction du feu extérieur qui les pénètre ; et cette enveloppe opaque est le fruit de cette résistance , qui tendroit à tout absorber , si la puissance opposée ou la force , ne lui arrachoit pas au moins la chaleur , lorsqu'elle ne peut pas lui arracher la lumière.

La lumière et la chaleur , considérées dans leur principe , appartiennent donc au feu qui engendre tout.

Considérées dans leurs effets , elles consistent dans l'union de ce feu avec les substances sorties de lui.

Considérées dans leurs rapports , elles sont , relativement au feu , l'image physique de la force , et l'image intellectuelle de nos facultés sur-matérielles qui , quoiqu'elles nous soient données par le principe de toutes choses , deviennent cependant comme nulles , si elles ne sont pas réactionnées et vivifiées par ce même principe , parce que d'abord il est immédiatement le principe de notre être , et qu'ensuite il est médiatement le soutien , l'appui , la substance et l'aliment de toutes les propriétés harmoniques de cet être , et de toutes ses facultés régulières.

Ainsi donc si les physiciens , au lieu de regarder les bases de la chaleur et de la lumière , comme des qualités occultes , puisqu'en effet ils seroient fort embarrassés pour nous dire ce que c'est ; si les

physiciens, dis-je, aiment mieux admettre en place une matière de la chaleur et une matière de la lumière, il ne faut pas les chicanner pour des mots, et leur faire un procès pour si peu de chose.

Mais ils ont tort quand ils ne veulent pas que ces deux matières, ainsi que les phénomènes qu'elles manifestent, soient liés essentiellement au principe de feu qui les fait être, et qui les fait agir.

Le soleil peut n'être pas la chaleur; mais il en renferme tellement le principe, que cette sensation augmente à mesure que nous nous approchons de lui.

On a cru prouver le contraire, en disant que plus nous nous élevons sur les montagnes, plus nous avons froid; mais on a oublié, dans cette objection, que la réaction de l'air, poussée trop loin, empêchoit la réaction des rayons solaires sur les corps; et, pour résoudre la question, je proposerois à ceux qui la font, de creuser sur telle montagne qu'ils voudront choisir, une fausse profonde, de se tenir au fond, exposés aux rayons du soleil, et de me dire ensuite s'ils auront froid.

Comment, en effet, le soleil ne renfermeroit-il pas en lui le principe de la chaleur qu'il me fait éprouver, puisqu'il renferme le principe du feu par où mon être matériel existe, et par où seul je peux sentir cette même chaleur, que les physiciens lui refusent?

Quant à la lumière, elle est divisible, parce qu'elle est la réunion de plusieurs actions supérieures, qui tendent de toutes leurs forces à diminuer la coagulation matérielle de la nature, et

des ténèbres qui en sont la suite ; elle est divisible , parce qu'elle cherche à atteindre tout ce qui est disséminé dans cette nature , et elle nous enseigne par là , l'état de violence où notre monde visible tient le monde que nous ne voyons pas : car une preuve que la nature élémentaire est un obstacle et un voile pour la lumière supérieure , c'est de voir que les rayons de la lumière physique se brisent dans l'eau , qui est le principe de toute corporisation matérielle , et que plus ce milieu est dense , plus la réfraction de la lumière est grande.

Le mouvement.

QUAND les savans , qui sont toujours en garde contre les qualités occultes , ne connaissent pas le principe d'une chose , ils sont réduits à raisonner sur la manière dont elle se fait , et ces discussions leur fournissant quelques vérités secondaires , ou même de simples aperçus sur le mode de cette action , ils se tranquillisent sur le reste ; mais on peut dire aussi que souvent ils ne s'accordent pas même sur le mode de cette action , qui fait toute leur ressource , et le principal objet de leurs recherches.

On a beaucoup raisonné sur le mouvement ; on l'a défini , métaphysiquement , le passage que fait un corps d'un point de l'étendue à un autre point ; mais ne sachant pas la vraie cause de ce passage , on a essayé de démontrer ce qui arrive quand il se fait.

Descartes prétendit donc que, dans le mouvement, la somme d'action employée, étoit égale au produit de la masse multipliée par la distance.

Léibnitz soutint que c'étoit le produit de la masse multipliée par le quarré de la distance.

Maupertuis est venu après, et ne goûtant point les opinions de ses prédécesseurs, il a travaillé trente ans pour nous apprendre que lorsqu'il arrive quelque changement dans la nature, la quantité d'action employée pour ce changement, est toujours la plus petite possible.

Mais n'arriveroit-il point que cette plus petite quantité possible, ne fût l'une des deux mesures précédentes ?

Au reste, quand cela seroit, toutes ces opinions ne seroient que la démonstration de ce qui arrive dans l'action du mouvement, et jamais la démonstration du principe de cette action. Il faudroit, pour ce dernier point, avoir percé dans le calcul des raisons, et les philosophes ne connoissent que le calcul des lois.

Comme il n'y a donc rien à détruire dans l'édifice scientifique des hommes, par rapport au principe du mouvement, puisqu'ils n'en ont élevé aucun, ils ne pourront pas me supposer des vues qui leurs soient contraires, en leur présentant un léger aperçu de ma manière de voir sur cet objet, et en même tems, comme j'ai pris l'homme pour mon optique dans cet ouvrage, c'est lui qui va me servir de guide, laissant à chacun la liberté d'adopter comme de rejeter ce qu'il va lire.

Je vois que quand l'homme éprouve quelque

affection agréable, ou qu'il se forme dans sa pensée quelque conception heureuse et vive, toute sa personne intellectuelle et physique s'en ressent, et qu'en a vu dans pareil cas tressaillir dans tout leur corps, c'est-à-dire, dans toute leur circonscription.

Quand il arrive quelque événement intéressant et satisfaisant au chef d'une famille, dont tous les membres sont bien unis entre eux, je vois qu'ils sont sur-le-champ tous en activité, et que dans leurs transports, c'est à qui s'agitiera le plus pour exprimer leur joie à celui qu'ils honorent et qu'ils chérissent.

Je vois de même que quand, dans un empire, il arrive quelque chose d'heureux et d'important, soit pour la gloire du chef de l'état, soit pour sa satisfaction, tous les citoyens sont sur pied; une commotion générale se fait sentir parmi eux, et le mouvement universel qui engendre et constitue l'allégresse publique, n'est cependant que le fruit et l'expression de l'allégresse du souverain.

D'après cela on pourroit croire que Dieu, étant perpétuellement dans l'allégresse que lui occasionne sa propre connoissance, sa propre admiration, sa perpétuelle génération et son invincible et majestueuse supériorité, c'est cette joie là qui fait tressaillir tous les êtres, et que le mouvement universel des choses n'est, comme parmi les hommes, que le fruit et l'expression de l'allégresse de l'infatigable souverain de tout ce qui existe.

Quant au mode de ce mouvement, il est fondé sans doute comme tout ce qui est, sur la combinaison de la force et de la résistance; mais cette

combinaison de la force et de la résistance, n'étant pas universellement uniforme, le résultat qui en provient, ne peut pas être le même non plus, dans les diverses régions qui sont comprises dans l'universalité des choses.

Aussi, dans la région divine, n'y ayant aucun intervalle, aucune différence entre la force et la résistance, il n'y a jamais de tems et toujours de l'action.

Dans la région naturelle où nous sommes, la force et la résistance sont dans un combat que l'on peut appeler harmonique, vu la main supérieure qui y préside, aussi y a-t-il alternativement du tems et de l'action; ce qui a fait que les savans ont reconnu que l'espace et le tems étoient proportionnels.

Dans la région sous-naturelle, la force est perpétuellement comprimée, parce que la joie divine n'y descend point; aussi, là, y a-t-il continuellement du tems et jamais d'action; et c'est ce qui fait le supplice de l'ange rebelle.

De la synthèse et de l'analyse.

PAR la synthèse, on descend du principe aux effets; par l'analyse, on remonte des effets au principe; cela seul démontre combien la synthèse est supérieure à l'analyse, puisque ce seroit une marche vicieuse de démolir les effets pour y chercher le principe qui ne s'y trouve plus, dès qu'il y a démolition, au lieu que le principe engendrant continuellement ses effets, on a l'avantage de pouvoir

lire l'œuvre entière, c'est-à-dire l'agent, l'action et son produit dans ses complémens.

Les choses temporelles ne devraient être pour nous que de simples analyses, mais ce n'est point par l'analyse que nous y devrions entrer, si nous voulions n'en être point les dupes et les victimes, ce seroit par la synthèse ou par l'esprit, dont la présence nous tiendrait toujours au-dessus de cette région figurative et fantastique, tandis que nous restons toujours au-dessous, lorsque nous ne prenons pas cette sage précaution. Marchez donc, hommes, habituellement par cette synthèse, vous découvrirez alors de magnifiques lumières dans tous les sentiers analytiques que vous parcourrez ; car l'analyse ne doit être et n'est que le témoin de la synthèse.

Ce qui fait que dans les sciences humaines, ainsi que dans la science divine de l'homme, les docteurs avancent si peu vers la vérité, c'est qu'ils marchent par une fausse analyse, au lieu de marcher par une véritable synthèse ; et en effet, par quelle analyse marchent-ils ?

Dans l'ordre des sciences humaines et naturelles, ils ne marchent point par l'analyse des principes, mais par l'analyse des simples faits, qui n'est plus qu'un recueil historique sans connexion, ou par l'analyse des parties intégrantes et des aggrégats, qui n'est que la science mécanique de l'addition, et n'établit aucune vie ni aucun accroissement dans les rapports.

Enfin, l'étude de la nature, à la manière humaine, ne va que jusqu'à la recherche de son

mode particulier actuel, et nullement à celle des mobiles constitutifs et régulateurs, et cependant l'esprit de l'homme n'étant pas de ce monde, la nature ne devrait nous servir que comme image de la nature antérieure et régulière, qui doit toujours résider dans celle-ci, comme un modèle est censé résider dans son portrait.

Dans l'ordre de la science divine de l'homme, ils ne marchent pas davantage par l'analyse des principes vivans et féconds, dont leur foi obscure et aveugle les éloigne, mais par l'analyse d'un enseignement purement théorétique, et sans liaison avec la source de feu, qui devrait sans cesse l'engendrer, ou bien par l'analyse de leurs simples institutions; toutes choses qui, ne présentant rien d'animé et de véritablement générateur, ne font pas monter l'esprit d'un degré au-dessus du cercle où ils le font circuler, tandis que l'analyse des choses vives porteroit en effet cet esprit vers des régions où la clarté et la vie s'accroîtroient à mesure qu'il monteroit.

Mais, s'ils sont si loin de l'analyse vive, combien donc sont-ils plus loin encore de la véritable synthèse, ou de cette voie féconde, dont le principe est comme une lumière universelle, qui porte une clarté sûre et positive sur tous les points de la progression où elle peut descendre?

Qui, la synthèse est la seule clef qui ouvre complètement le champ des sciences, soit divines; soit naturelles, parce qu'elle est la seule qui nous porte au centre de chaque cercle, et qui nous aide à en mesurer tous les rayons. Elle nous donne le

germe des choses , et nous développe tout le cours de leur fructification.

Mais les docteurs , à force de s'ensevelir dans leur analyse stérile ou morte , ne peuvent plus suivre la vérité , la mesure et la *vie* , dans ses divers développemens , et ils finissent par ne plus croire à l'existence de ces germes vifs , par l'habitude où ils sont d'en vivre éloignés.

Aussi , on ne doit point être surpris de ne pas trouver grand nombre de ces docteurs qui croient à l'existence de l'être des êtres , à l'existence de l'homme-esprit , à l'existence du principe de vie de la nature avec toutes les qualités et propriétés vives , mais cachées , qu'il produit et qu'il manifeste pour l'exécution de tous ses actes et de toutes ses opérations ; et voilà comment la science de tout genre a dé péri entre les mains des hommes.

Au reste , c'est l'état mixte de cette nature , et en outre , le système des aggrégats que les savans ont introduits par-tout , qui les a portés à s'enfoncer si universellement dans l'analyse ; car en effet , cette loi convient , dans beaucoup de cas , à l'étude de la nature , et sur-tout à l'étude de la nature externe , qui est le seul objet des recherches des savans.

Mais quand il s'agit de percer dans les principes , on n'y peut parvenir que par la synthèse , et dans le vrai , si cette marche est mille fois plus sûre que l'autre , elle n'est pas à beaucoup près si facile , à n'en juger que par les simples calculs supérieurs humains , où l'intégration des valeurs éprouve bien plus de difficultés que leur différentiation , parce

que, dans la différenciation, on ne s'occupe que des rapports externes, au lieu que, dans la réintégration, on s'occupe des rapports internes et radicaux.

Ainsi, la sagesse de l'observateur consisteroit à bien discerner les cas où il doit marcher par l'analyse, et ceux où il doit marcher par la synthèse; il devroit enfin avoir la plus grande attention à ne pas confondre ces deux voies, comme il le fait tous les jours.

C'est une erreur de dire, comme on l'a fait, que le but des décompositions analytiques est uniquement la composition. Cette composition ou re-composition peut avoir lieu dans le regne minéral, encore ne se fait-elle pas sans déchet pour le minéral décomposé, lorsqu'on n'y emploie que les parties extraites de ce même minéral. Elle n'a point lieu pour le regne végétal, d'où l'on se borne à extraire des sucs, des huiles, des sels et autres substances, dont on compose des alimens et des remèdes salutaires, mais avec lesquels on ne compose ni ne recompose les plantes dont ils ont été extraits. Elle a bien moins lieu encore pour le regne animal, où malgré tous les secours que les corps vivans peuvent retirer des connoissances que fournit l'anatomie des corps morts, jamais on ne recompose un autre corps, quelle que soit l'étendue de toutes ces connoissances.

L'analyse, ramenée à son véritable objet, n'a donc pour but que de chercher les moyens de restaurer les corps dégradés, quand cette restauration est possible. C'est l'instrument avec lequel on dissèque toute la circonscription des êtres, afin de connoître

ce qui leur manque , en le comparant avec ce qu'ils devroient avoir. Mais après que cet instrument a fait découvrir ce qui leur manque , ce n'est pas lui qui est chargé de le leur rendre. C'est la synthèse qui est censée investie de ce pouvoir , puisque restaurer un être , c'est le rétablir dans la plénitude de ses droits , ou dans son unité synthétique , et que cette réhabilitation ne peut avoir lieu que par l'emploi et l'application de l'unité synthétique elle-même , qui rassemble et réunit tout ce qui est divisé , et non point par l'analyse , qui divise tout ce qui est rassemblé et réuni.

Et ici , pour se convaincre de la supériorité de la synthèse sur l'analyse , il suffit d'observer que , lors même que l'instrument analytique parcourt toute la circonscription des êtres , pour en évaluer les altérations , cette évaluation ne se fait que par la vertu de la synthèse , qui présente toujours son unité régulière et régulatrice en opposition avec les dégradations qui la blessent.

Ainsi , l'analyse ne peut faire un pas sans être accompagnée de la synthèse. L'analyse est le scalpel du chirurgien ; la synthèse est le sang du malade ; c'est ce sang qui renaît toujours de sa propre source , pour réparer les brèches que l'opération chirurgicale a faites au patient ; et ce sang , le chirurgien sent lui-même tellement la nécessité de s'en occuper spécialement , comme attendant de lui seul le succès de son entreprise , que son plus grand soin doit être d'éviter l'hémorragie.

On a cité , en faveur de l'analyse , cet horloger qui ne prend la peine de démonter une montre

que pour la raccommoder et que pour apprendre à en faire une autre. Ce que nous venons de dire suffit pour montrer ce qu'il y a de défectueux dans cet exemple.

En décomposant la montre, l'horloger porte toujours avec lui le flambeau de sa synthèse, sans quoi il ne pourroit pas raccommoder la montre; ainsi, dans ce cas-là, comme dans tous les autres, l'analyse suppose nécessairement et antérieurement la synthèse, au lieu que la synthèse embrasse bien à la vérité l'analyse, mais ne la laisse marcher qu'après elle, et même elle n'a aucun besoin de sa présence, tant que l'être ou le corps est dans sa régularité ou dans son unité synthétique, parce que l'analyse n'offre que des divisions ou des altérations.

D'ailleurs, si l'on étudioit attentivement dans quelle source les hommes ont puisé l'invention des montres, on verroit bien que cette espèce de production est une véritable œuvre synthétique, et que si les horlogers décomposent les montres, ce n'est que dans des cas de dérangement, et non point pour leur instruction personnelle dans leur art, qu'ils sont censés posséder, quoique néanmoins cette marche soit indispensable pour l'instruction de leurs élèves, qui sont ignorans; et encore dans ce cas-là, doit-on leur montrer des pièces régulières et non altérées, puisqu'on cherche à leur apprendre la synthèse de l'art, et non pas une simple analyse de restauration.

A la manière dont l'esprit humain marche communément dans la carrière des sciences, on seroit tenté de leur faire un vif reproche, celui de nous faire passer notre vie à chercher comment on les apprendra. Les mathématiques, par exemple, en passant par la main des hommes, nous font parcourir une immensité de circuits qui se succèdent sans cesse, pour nous amener à des formules dont, la plupart du tems, les unes sont inapplicables, et dont les autres ne le sont que par approximation, c'est-à-dire qu'elles nous amènent continuellement jusqu'à la porte du vrai, et ne nous y font jamais entrer qu'intellectuellement, comme si, dans l'ordre régulier des choses, le principe et l'opération pouvoient être isolés et indépendans l'un de l'autre.

Ainsi, l'inconvénient essentiel que les mathématiques partagent avec toutes les autres sciences physiques, c'est de nous faire consumer nos jours à chercher comment nous appliquerons ces sciences à leur objet, et cet objet ne seroit rien moins, sans doute, que d'ouvrir la nature entière, puisque nous faisons tant d'efforts pour en découvrir la clef.

Or, les hommes sont assez peu clair-voyans pour se laisser mener ainsi, sans s'en apercevoir, jusqu'à la consommation des choses; et quand même, pendant la durée du tems, ils seroient parvenus à rassembler toutes les formules, et que, par cette collection, ils seroient prêts d'en tirer le fruit; dès

qu'il leur faut en effet toute la durée du tems pour cela, la nature alors cesseroit d'être, et leur montreroit le néant de leurs propres lumières, puisqu'elle ne leur laisseroit plus de quoi les appliquer, et leur feroit comprendre par le fait, qu'il n'y a que l'ordre vif où le principe et l'opération soient inséparables.

Aussi, ceux qui sont vraiment éclairés passent-ils leurs jours dans la douleur. Ceux qui sont encore réduits à chercher, même dans le réel, passent leurs jours comme dans une énigme. Ceux qui n'en sont qu'aux sciences apparentes, passent leurs jours dans l'illusion; ceux qui n'en sont pas là, c'est-à-dire le vulgaire passe les siens dans la folie et l'imbécillité.

Mais quand même, dans les mathématiques, l'opération seroit liée au principe, ou, ce qui est la même chose, quand l'exécution seroit aussi juste que la formule, cela ne nous avanceroit encore que médiocrement, puisque cela ne nous instruiroit que sur un ordre de vérités qui semble être à côté de nous, et ne pas être constitutif avec nous, qui enfin semble être moins que nous, sans cependant être étranger pour nous.

Aussi, ceux qui s'adonnent à ces sciences, conviendront, s'ils veulent s'observer, que c'est une espèce de supplément à leur être qui s'introduit en eux, qui y pense, qui y combine, qui y démontre toutes ces merveilles laborieuses et pénibles, mais que leur véritable être, qui auroit besoin d'un autre aliment, se replie sur lui-même, suspend son action, comme n'ayant là aucun rôle à jouer, et attendant toujours sa nourriture, qui ne seroit

autre chose que les rapports fondamentaux et actifs qui doivent se trouver entre lui et cet amas de vérités, rapports qui, à son grand regret, ne se manifestent point là pour lui.

L'effet principal des mathématiques est donc de préserver l'esprit, plutôt que de l'avancer ; elles lui donnent de la justesse, et le mettent en garde contre les faux raisonnements et les faux systèmes scientifiques, qui s'appuieraient sur des démonstrations peu rigoureuses ; mais elles ne lui donnent pas la clef de ces rapports, qui seroient cependant, comme je l'ai dit, sa véritable nourriture. Ainsi, on peut dire qu'elles le préservent, mais qu'elles ne l'allaitent point. Elles sont comme les frontaux et les bourlets de l'enfant, qui l'empêchent bien de se blesser extérieurement la tête dans ses chutes, mais qui ne l'empêchent pas d'en faire de fréquentes, qui, d'ailleurs, ne garantissent son corps d'aucun accident ni d'aucune maladie, et qui, sur-tout, ne contribuent en rien à sa croissance.

Au contraire, on voit que les mathématiques, en renfermant l'esprit dans des sentiers exacts mais limités, lui interdisent le libre essor de la chaleur et de la lumière ; et la preuve que l'on en a, c'est qu'elles ne lui permettent que de calculer, peser et mesurer, et ne lui passent pas, dans son langage, une seule figure qui annoncerait qu'elles percent le voile et qu'elles commercent dans deux régions. Elles le tiennent dans la région de la contrainte, et non point dans la région de la liberté ; dans la région passive, et non point dans la région active ; dans la région qui est comprise, et non point dans la région qui com.

prend ; aussi l'esprit ne pouvant point comparer là une région à l'autre , ne peut faire de rapprochemens ni d'alliances.

C'est pour cela que les deux ordres de clartés relatifs à ces deux régions , quoiqu'ils dussent chercher à sympathiser ensemble , paroissent cependant l'un devant l'autre , avec une certaine circonspection qui nuit à leur fraternité. L'ordre des vérités supérieures cherche sans cesse à vivifier l'autre et à le serrer comme dans ses bras pour le réchauffer ; celui-ci , au contraire ne lève les yeux sur le premier qu'avec défiance , et comme sur une voie nulle ou suspecte dans laquelle il croit absolument ne devoir pas marcher : essayons de les concilier.

Les deux puissances , et les co-ordonnées.

SI la loi combinée de la force et de la résistance est universelle dans la nature des choses , il étoit impossible que les mathématiques ne nous présentassent pas cette loi à tous les pas qu'elles voudroient faire , puisqu'elles ne s'occupent qu'à découvrir et exprimer les rapports des dimensions , des quantités et des poids : rapports qui sont chacun dans leur classe l'expression ou le résultat de la résistance et de la force agissant dans tout ce qui existe.

En effet , la numération montre ces puissances toujours liées deux à deux en sens inverse , dans l'addition et la soustraction , dans la multiplication et la division , dans l'élévation des puissances et

l'extraction des racines , dans le calcul différentiel et intégral. On les voit même évidemment dans la simple multiplication , soit que les deux facteurs y soient differens , soit qu'ils y soient égaux comme dans l'élévation d'une racine à son quarré , etc. (Je ne veux point m'arrêter ici à spéculer sur les diverses opérations numériques , qui , en dernière analyse , ne sont toutes que des additions et des soustractions depuis que nous sommes privés de nos véritables droits , et je me sers des dénominations reçues).

Enfin , elles sont éminemment sensibles dans le binome , où l'exposant du premier terme va en diminuant , et celui du dernier terme va en croissant , et cela dans une exacte proportion , qui montre que dans cette opération , les deux puissances ou les deux quantités qui composent le binome , tendent à s'allier par l'union la plus intime , et à se confondre , pour ainsi dire , l'une dans l'autre , pour nous offrir un résultat qui soit le fruit complet de leur alliance.

La géométrie nous montre sensiblement ces deux puissances dans toutes les figures , qui ne sont , en effet , que l'expression visible de la force et de la résistance , ou des élémens essentiels , renfermés en elles , et de leur enveloppe , ou du périmètre ; mais , après nous les avoir montrées là , sensiblement , aux yeux de notre corps , elle les montre intellectuellement aux yeux de notre esprit , dans le jeu simple et fécond , des abscisses et des ordonnées , qui , à elles seules , sont , en apparence , l'union active et radicale de la force et de la résistance :

union d'où sont censés provenir médiatement ou immédiatement, pour les mathématiciens, tous les résultats géométriques.

Sans doute que des observateurs prudents remarqueront déjà ici quelques moyens de rapprocher les deux classes de vérités, dont nous avons parlé et de les faire sympathiser entre elles, puisque la classe inférieure est évidemment la copie de l'autre.

Ces moyens s'augmenteront encore, si nous considérons les immenses services que Descartes a rendus aux sciences, par la merveilleuse découverte qu'il a faite, et par laquelle on trouve dans les équations la courbe à laquelle elles appartiennent, et réciproquement dans les courbes, l'équation qui en exprime la nature.

Et vraiment, s'il a tant fait par là pour les mathématiciens, il n'a pas moins fait pour l'ordre des vérités supérieures et actives dont les mathématiques nous offrent tant d'images. En effet, pouvoit-on nous montrer un indice plus significatif et un aperçu plus expressif du jeu qui se passe entre les données matérielles et vives qui servent de base à la nature entière, et les productions qui leur sont perpétuellement analogues? Car c'est nous dire que, dans cet ordre vif, dont nous n'approchons, il est vrai, que de loin, dans nos opérations mathématiques, l'équation ne manque jamais de se réduire en proportion, tout aveugles que nous sommes sur leur procédé caché; et que, réciproquement, toute proportion porte sûrement là son équation avec elle-même.

C'est sur-tout nous montrer un vestige frappant.

de cet ancien privilège qui devoit nous appartenir par notre origine, et par lequel nous étions appelés à être les administrateurs de l'univers. Car, ce que l'on nous offre dans cette célèbre découverte, est une imitation de la clef vivante qu'on nous avoit remise, lorsqu'on nous confia cette précieuse montre que nous étions chargés de monter et de régler, selon nos pouvoirs et notre sagesse. Et de même que nous ne pouvons faire un pas dans les opérations mathématiques, qui ne tiennent médiatement ou immédiatement à la loi des co-ordonnées, de même, nous ne pouvons rien connaître à la nature que par le mobile central qui la gouverne et la produit continuellement.

Mais, tout en admirant les trésors renfermés dans la découverte en question, et combien ils nous retracent de sublimes vérités, nous ne devons pas nous oublier jusqu'à confondre les co-ordonnées employées par notre industrie, avec celles que nous sentons exister nécessairement dans toutes les opérations de la nature et dans la racine des choses. Non, les co-ordonnées de la nature sont vives, et elles ont le pouvoir de développer par elles-mêmes leur activité, de passer de l'état de centre à l'état de cercle, de l'état de germe à l'état de fruit.

En elles, la force et la résistance sont dans une harmonie appropriée aux résultats qu'elles doivent produire; et cette harmonie est également exacte dans le germe et dans la production, afin qu'il n'y ait rien qui ne soit plein et vif, dans tout le domaine de la nature.

Car, indépendamment de ce coup-d'œil intellectuel, qui nous fait sentir cette nécessité, nous en avons la preuve sensible dans le cercle qui provient du centre ou de l'union secrète et radicale de la force et de la résistance, et qui ne nous offre une figure si parfaite que parce que toutes ses co-ordonnées ou tous ses rayons sont dans la plus entière harmonie avec leur résistance ou la circonférence.

Au contraire, les co-ordonnées que nous employons par notre industrie n'étant que des images de puissance, ne peuvent produire que des images de résultats; elles ne peuvent que tracer le plan de l'édifice, et non pas l'élever; et encore ne tracent-elles pas ce plan aussi complètement que nous le désirerions.

En outre, pour elles, il n'y a point de lieu fixe, puisque nous sommes les maîtres de placer où il nous plaît, l'origine des co-ordonnées, tandis que, dans l'ordre vif et réel, toutes les co-ordonnées ont leurs places déterminées par la nature des choses, et ce n'est point à nous à la leur donner.

Enfin, les co-ordonnées que nous employons, ne faisant point leur explosion ou leur développement par la compression harmonique de la résistance, comme cela arrive dans la nature, mais n'étant que l'œuvre de notre esprit et de nos mains, il est sûr que nous n'employons là réellement qu'une seule de nos deux puissances, qui est la force, encore cette force que nous employons, n'étant point réactionnée par un stimulant naturel, n'est en effet qu'une force apparente et simplement figurative de

la force vive de la nature qui est complète. Comment résulteroit-il de là une œuvre complète et régulière ?

Il est donc inévitable que, dans ce genre d'opérations, il ne manque quelque chose aux résultats de la science mathématique humaine ; aussi, malgré toutes les merveilles que ses co-ordonnées lui engendrent, malgré les efforts qu'elle fait pour atténuer le caractère de la ligne courbe ; et faire évanouir sa différence d'avec la ligne droite ; enfin, malgré toutes les ressources que son industrie lui suggère, en étendant à volonté ses petits rectangles et ses infinis de plusieurs ordres, au moyen de ses variables et de ses différentielles, il n'en est pas moins vrai que les lieux géométriques des courbes, qu'elle est censée se procurer par-là, n'offrent réellement que des solutions de continuité, ce qui est dire en effet que ces lieux géométriques sont pour elle comme en attente, et que nous ne pouvons qu'esquisser leur périmètre, et non pas le créer nous-mêmes, comme le fait la nature pour ses productions, puisque nos co-ordonnées ne sont pas vives.

Les mathématiciens parviennent bien, à la vérité, à trouver les produits de leurs co-ordonnées x et y . Mais ce ne sont jamais des produits circulaires, puisque les extrémités de x et de y sont toujours liées par de petites lignes droites, tandis que, dans la nature des choses, x et y ne sont pas différens l'un de l'autre ; qu'ils portent chacun avec eux leur production qui se ressemble, et qu'ils ont tous la même tendance et le même emploi, comme on le voit dans le cercle.

Ainsi, les mathématiciens ont beau indiquer le lieu géométrique de leurs courbes, ce lieu géométrique ne paroît jamais réellement, parce qu'il ne peut pas être un rectangle, attendu qu'alors, la force auroit fléchi devant la résistance. Aussi, ce lieu géométrique doit-il être le fruit de la combinaison d'une autre puissance avec celle des abscisses et des ordonnées. La puissance des x et des y n'est que la force, l'autre est la résistance; et vouloir les assimiler l'une à l'autre, ou les faire engendrer l'une sans l'autre, c'est vouloir absolument tout confondre.

Il n'y auroit qu'un seul moyen de remplir cet intervalle, et de voir disparaître les faces de ces petits rectangles, avec lesquelles nous voulons composer nos lieux géométriques, ce seroit d'admettre la vive activité du centre qui, à la fois stimulé et contenu par sa résistance, l'évite et s'y soumet sans cesse, agit perpétuellement et universellement, quoique dans la gêne, circule en s'engendrant et s'engendre en circulant, et étend ainsi sa propre enceinte, en la remplissant sans interruption de toute la fécondité de ses rayons ou de ses coordonnées.

C'est là ce terme naturel, dont nous ne pouvons pas nier l'existence dans l'ordre des choses, et si nos moyens bornés ne nous permettent pas d'y atteindre, dans nos opérations géométriques, nous devrions au moins regarder les résultats qu'elles nous rendent, comme étant propres à nous mettre sur la voie, en nous retraçant, quoiqu'imparfaitement, ce qui se passe dans la région vive d'où

nous sommes exclus depuis la chute, et dont nous voudrions si bien encore avoir l'air d'imiter les opérations.

De la quadrature, et des lunules d'Hypocrate de Chio.

L'EXISTENCE des êtres corporels, soit généraux, soit particuliers, n'est qu'une véritable quadrature universelle et continuelle, parce que la force ou la puissance des co-ordonnées, ne peut fléchir dans aucun point, et qu'elle ne laisse aucune ouverture à la résistance ou à la courbe. Ainsi cette courbe ou cette résistance est toujours combinée et modelée sur cette force, et elle n'occupe jamais que l'espace que celle-ci lui cède. Pour que le cercle ne fût que la limite d'un polygone inscrit ou circonscrit d'une infinité de côtés, il faudroit que la force ou la puissance ne fût pas égale par-tout, ce qui pourroit donner alors une infinité d'apothèmes ou de tangentes; mais dans le cercle, la plénitude de la puissance s'oppose à ce principe.

Dans les courbes d'une autre nature que le cercle, cette plénitude de puissance s'y oppose encore : car elle peut varier ses mouvemens dans quelques points, soit en s'étendant, soit en se repliant; mais elle ne peut jamais faire de mouvemens brusques et tranchés, ainsi elle ne s'étend ou se replie que par des progressions, qui tiennent à son caractère essentiel et radical, et dans lesquelles, par conséquent, elle ne laisse aucune ouverture à la

résistance ou à la courbe. Je suis même entièrement de l'avis de ceux des géomètres qui, en dernier résultat, considèrent toutes les portions des courbes les plus bizarres et les plus composées, comme n'étant que des petites portions d'une infinité de différens cercles, combinées les unes avec les autres ? car il est bien vrai que nous pouvons tout transposer, comme nous le faisons dans nos courbes ; mais non pas changer la nature des choses. Peut-être aussi qu'avec ce principe, il ne seroit pas impossible de former une géométrie descriptive circulaire, comme on en forme une angulaire par des lignes droites : du moins, ce n'est que par là que nous aurions le complément de ce qui nous manque encore en ce genre.

Ce n'est que dans ce seul sens de la combinaison de la force avec la résistance, qu'on peut avoir une véritable idée de la quadrature, puisqu'en effet c'est toujours la force ou les co-ordonnées, combinées avec la résistance, qui indiquent et qui constituent les lieux géométriques ou la nature de la courbe ; ainsi la courbe elle-même n'est que l'expression de tous ces élémens, et non pas seulement l'expression des co-ordonnées, et elle contient réellement un espace égal à toutes les forces de x et y ; mais le rapport de la force à la résistance, ne nous est pas plus connu pour cela, quoique nous soyons sûrs qu'il y en a un.

Les géomètres sont donc mus par cette idée fondamentale de la quadrature universelle et continue, d'où résulte la nature, quand ils cherchent avec tant de soin les équations de leurs co-ordonnées ;

mais ils ne seroient pas conséquens, s'ils vou-
loient confondre la courbe avec la droite, ou la
résistance avec la force, puisqu'elles ont, par na-
ture, un caractère tout différent.

Néanmoins les géomètres, en prenant dans leurs
quadratures apparentes, la ligne droite pour base
au lieu de la ligne courbe, rendent par là témoi-
gnage au principe que j'ai exposé sur la force et
la résistance, qui opèrent la quadrature universelle :
car il est sûr que tout provient primitivement de la
force ou de la puissance ; que c'est, à cette base,
que tout se rapporte et que tout revient ; mais il est
sûr aussi que nous ne savons comment, ni selon
quelle mesure et quel nombre ; que pour y parvenir,
il nous faudroit recouvrer cette antique et fameuse
clef, qui nous feroit pénétrer jusqu'à leur centre,
et que tant que nous sommes privés de ce puissant
moyen, nous sommes réduits à des connoissances
très limitées et très-précaires. Cette clef est le se-
cond membre ou l'équivalent de toutes les équations
quelconques, que nous puissions essayer de former
tant dans le calcul que dans la géométrie, et en gé-
néral dans toute la nature ; et prétendre obtenir un
résultat exact, sans cette clef centrale, ce seroit
vouloir regarder comme complète, une équation
qui n'auroit qu'un membre.

Les lunules d'Hippocrate nous démontrent bien,
sans qu'il soit possible d'y opposer la moindre
difficulté, qu'il y a une égalité incontestable entre
l'espace contenu dans l'une de ces lunules, et
entre celui contenu dans le rectangle sur lequel
elle s'appuie, le retranchement du segment leur

enlevant à tous deux une portion égale ; mais cette certitude ne nous apprend point à sonder ce rapport d'égalité. Nous sentons bien là le pouvoir évident de la quadrature, qui, comme nous l'avons dit, n'est que la combinaison complète des deux puissances, savoir : de la force et de la résistance ; mais nous ne sommes pas plus avancés sur leurs élémens ; nous ne pouvons pas davantage les déterminer, ni les évaluer : car, si nous le pouvions, il nous seroit alors aussi facile pour atteindre à nos quadratures, de prendre la courbe pour base, que de prendre la ligne droite, comme nous le faisons tous les jours. Or, nous n'avons la ratine, ni de l'une, ni de l'autre, et quoique nous soyons convaincus de l'identité visible de leurs fruits, nous ne pourrions pas ramener ces fruits à la base particulière, qui est propre à chacun d'eux, mais diverse : voilà pourquoi nous ne pouvons jamais évaluer ces fruits en eux-mêmes, et c'est pour cela que nous sommes réduits à n'exprimer que des rapports.

De la géométrie transcendante.

IL y en a qui ont dit que la métaphysique étoit les mathématiques de Dieu et de la vérité ; que les mathématiques, dont les hommes s'occupent, étoient la métaphysique de la nature, et que la géométrie transcendante étoit la métaphysique des mathématiques : or, on sait que la théorie générale des courbes, des figures qu'elles terminent, et de leurs propriétés, constitue proprement ce

qu'on appelle la haute géométrie, ou la géométrie transcendante.

Il faut cependant faire attention ici que l'on ne trace point de courbe, qu'on n'ait auparavant tracé son axe, qui est toujours une ligne droite; il faut savoir que sur cet axe on trace les ordonnées, qui sont aussi toujours des lignes droites; il faut savoir que c'est de là seulement que l'on tire l'équation de la courbe; il faut savoir que, pour décrire une courbe, par le moyen de son équation, il faut résoudre une équation à deux variables, c'est-à-dire, se donner la valeur de l'une pour trouver celle de l'autre, qui lui est relative.

Ainsi, les géomètres conviennent par là qu'ils ont besoin de connoître la ligne droite avant de déterminer leurs courbes. Ajoutons que c'est en ramenant leurs courbes à la ligne droite, qu'ils parviennent à les rectifier et à les quarrer. La ligne droite est donc le principe et la fin de toute la géométrie.

D'après cela, j'oserai avancer une idée qui paroîtra bizarre, mais qui, peut-être, n'en sera pas moins vraie; c'est que la géométrie des lignes droites, est la véritable géométrie transcendante, puisqu'elle est la génératrice de la géométrie des courbes; en outre, cette géométrie des lignes droites est plus centrale, plus interne, et plus réellement cachée à nos connoissances que la géométrie des courbes, puisqu'elle n'agit que dans le cercle ou l'enveloppe des choses, tandis que la géométrie des courbes n'agit qu'à leur surface, et n'en compose que la circonférence et le périmètre.

Mais les géomètres, en entrant ainsi dans les courbes ou dans le cercle, sans connoître la géométrie transcendante des lignes droites dont elles dérivent, y entrent comme des usurpateurs et des despotes. Ils s'y emparent d'un bien (ou de ces lignes droites), dont ils ne connoissent pas la valeur; ils lui en assignent une, ou ils admettent celle que l'on leur donne, et, en se livrant ainsi à l'arbitraire, ils font, comme les conquérans barbares, qui gaspillent les trésors qui leur tombent sous la main, et ne savent pas les employer à leur véritable usage. Enfin, ils entrent dans le temple scientifique de la nature, non pas par la porte, mais par la fenêtre, comme des voleurs, qui ensuite font la loi à tous ceux qui n'ont ni la force, ni l'adresse de se défendre.

La géométrie des lignes droites est si transcendante, qu'il faut remonter jusqu'à l'unité universelle, pour en découvrir l'origine.

De l'application des mathématiques aux diverses sciences.

Nous voyons tous les jours que les mathématiciens s'efforcent d'appliquer leur superbe science à toutes les autres sciences, qui n'en sont, pour ainsi dire, que des parties telles que les mathématiques mixtes, la physique, l'astronomie, la mécanique, la dynamique, l'hydrostatique, etc.; quelques uns même ont voulu en faire l'application à la médecine, aux probabilités, au hasard, etc.

Que nous prouvent-ils par là ? qu'il y a réellement une mathématique et une arithmétique universelles, qui accompagnent toutes les lois et toutes les opérations des êtres ; mais qu'ils ne peuvent arriver à ce haut terme , parce que chacune de ces diverses sciences est une action ou une production vive, et qu'ils ne marchent que par les connoissances spéculatives-générales des principes universels , si toutefois il n'est pas encore plus vrai, qu'ils ne marchent que par l'extérieur et la surface de ces principes , comme nous l'avons déjà vu.

Ce ne seroit pas même assez pour connoître les différentes lois des êtres , de connoître , en grand , les principes généraux de la nature , il faudroit savoir , en outre , les voies particulières , par lesquelles ces principes généraux opèrent et se modifient dans leurs diverses opérations naturelles.

Sans doute, ce n'est pas sans raison que les mathématiques sont au premier rang parmi les sciences remises aux hommes , puisque toutes les autres sciences ne sont , pour ainsi dire , qu'autant de sujets , sur lesquels ces mathématiques peuvent s'appliquer.

Mais , indépendamment de ce qu'il faudroit posséder ces principes généraux eux-mêmes, il faudroit encore les suivre dans leurs diverses progressions , et dans leurs divers caractères , et ne pas vouloir subordonner ces principes généraux à une seule forme , que nous ne pouvons même leur faire atteindre alors que par des tâtonnemens et des approximations , et qui ne peuvent rendre autre chose à l'homme , dès qu'il ne sait pas les suivre dans

leur esprit de vie partiel. C'est comme si l'on vouloit diriger, composer et expliquer les différens sucs des plantes, par la seule connoissance générale de l'eau élémentaire, et par les manipulations de notre industrie, à quelque degré que l'analyse chimique nous fit arriver dans la science de cet élément. Aussi, disent-ils que l'application de la géométrie est plus difficile que la géométrie même.

Quoique les mathématiciens soient peu disposés à croire ce que je vais leur dire, il n'en est pas moins vrai que, pour sortir de l'embarras où ils se trouvent, il faudroit qu'ils en vinsent à *nombrer* les valeurs intégrales des choses, au lieu de *compter* seulement leurs dimensions et leurs propriétés externes ; ce qui est dans le vrai, leur occupation universelle, et c'est parce qu'ils se tiennent bien loin de cette espèce de numération (tout en calculant jour et nuit comme ils le font), qu'ils sont obligés de se retourner de tant de manières, et de revenir ou à des suppositions, ou à de véritables destructions.

Ainsi, l'obstacle réel qui s'oppose à leurs progrès et à leurs succès dans ce genre, tient à ce qu'en effet ils ne possèdent pas les principes généraux et fondamentaux des mathématiques et du calcul ; ils ont observé les lois externes, écrites sur les surfaces des corps, sur les effets ostensibles du mouvement, sur la marche extérieure de la numération ; ils ont ramassé tous ces faits qui sont vrais, mais qui ne sont que des résultats, et ils en ont fait des principes.

Or, quoique ce soient effectivement des principes,

ce ne sont cependant que des principes secondaires, en comparaison des lois fondamentales et actives des choses.

Quand, ensuite, ils ont voulu entrer dans le sanctuaire des diverses parties de la nature, et qu'ils ont voulu le pénétrer, l'évaluer, le gouverner avec ces principes secondaires, ils ne pouvoient remplir qu'imparfaitement leur objet, puisqu'ils ne se présentent à cette entreprise qu'avec des moyens inférieurs et insuffisants.

Tel est l'état fragile et précaire des mathématiques usuelles, pour ne pas dire celui de toutes les sciences humaines. On peut se confirmer dans cette opinion, en voyant combien elles se tiennent universellement à la surface des choses : car, c'est une loi irréfragable et sans réplique, que l'on ne peut ouvrir, que les espèces de trésors dont on a la clef, et malgré les efforts continuels et nombreux que font les mathématiciens pour percer plus avant, il est clair que cela leur est interdit, tant qu'ils ne se procureront pas des clefs plus actives et plus centrales ; ils seront sans cesse aux prises avec leur impuissance, et jamais toutes les ressources de leur industrie ne suppléeront à cet instrument efficace, auquel ils ne croient pas, et dont ils se privent eux-mêmes, en appliquant exclusivement leur superbe science à des objets inférieurs, pendant qu'elle auroit pu aussi leur ouvrir l'accès dans les régions les plus sublimes.

Des fractions et des infinis.

IL n'y a point de fractions dans les puissances de la nature ; il n'y en a point non plus dans leurs produits. Ainsi, les entiers que nous employons et admettons dans notre numération, ne représentent autre chose que la limite et le dernier terme du développement de ces puissances, qui se fait toujours complet à chaque degré que nous appelons intermédiaire ou fractionnaire, mais qui peut se faire là à des degrés infinis, comme infiniment variés. Aussi peut-on dire qu'il n'y a réellement pas plus de fractions dans notre numération usuelle, qu'il n'y en a dans les puissances de la nature ; car, chacun de nos entiers n'étant qu'une somme de valeurs infinies, chaque fraction que vous en voudrez extraire n'en sera pas moins une valeur véritable ou un entier, selon sa classe.

Si l'on vouloit donc faire le procès aux mathématiciens, au sujet de leurs infinis, ce ne devroit point être de ce qu'ils en auroient admis de plusieurs ordres, parce qu'il est vrai que les puissances de la nature peuvent être infinies et infiniment variées dans leur développement ; mais ce seroit de ce que, ne connoissant que la seule espèce d'entiers compris dans notre numération, et ne possédant point la clef des entiers fractionnaires, leur esprit s'est trouvé en combat avec leur science, et qu'ainsi, d'un côté, ils ont voulu avoir comme infini, ce qu'ils ne pouvoient avoir que limité, et de l'autre, ils étoient forcés de ne voir que

comme limité, ce qu'ils avoient besoin d'avoir comme infini.

Oui, chacun de nos nombres entiers, et même chacun de tous les nombres fractionnaires que nous puissions imaginer dans notre numération, n'est que comme le dernier terme de la maturité d'un fruit, lequel fruit a passé auparavant par tous les degrés de la croissance et de la végétation, par lesquels il a reçu progressivement toutes les valeurs et toutes les virtualités appartenant à son espèce; c'est enfin comme la surface et l'enveloppe de ce même fruit, laquelle contient et renferme en soi toutes les propriétés et les sucs naturels de son ordre; ils sont tous très complets et très déterminés, selon leur classe, quoique très incalculables pour nous, et ils sont non-seulement un infini particulier dans leur ordre, relativement à l'infini renfermé dans un fruit d'une autre espèce, mais même relativement à l'infini d'un fruit de la même espèce, et appartenant au même arbre, parce que c'est une chose constante et avérée que tout est différent dans les productions, et qu'il n'y en a pas deux qui soient égales.

Hélas! si les infinis n'étoient pas des entiers, et qu'ils fussent simplement fractionnaires, l'homme primitif et sa postérité n'eussent pas été sujets à tant d'illusions. C'est parce que toutes les puissances sont des entiers, qu'elles nous absorbent chacune complètement, selon leur espèce.

Des différens objets de la numération.

DANS les mathématiques connues , la numération n'a pour objet que des aggrégats et des dissections ; aussi ne fait-elle que des assemblages et des retranchemens , ou bien des additions et des soustractions ; enfin , ce n'est , pour ainsi dire , qu'un démembrement continuel et comparatif , aussi voit-on qu'elle n'étend pas son regne au-delà des êtres non organisés.

Mais s'il y a une numération pour les êtres non organisés , il faut bien qu'il y en ait une pour les êtres organisés , car nous nous sentons un besoin vif de tout compter. Cette numération doit alors avoir un caractère différent de celui de la numération précédente ; il faut qu'elle agisse par des élévations de puissance ou de véritables multiplications , et par des extractions de racines qui soient des divisions réelles et plus instructives que ne le sont les divisions et extractions de racines des mathématiques ordinaires.

Il faut que , dans cet ordre de choses , les valeurs étant actives et se trouvant auprès les unes des autres , il en provienne des résultats plus positifs , plus vivaces et plus réguliers que ne le sont les résultats de nos numérations d'aggrégats ; et en même tems les lois en doivent être plus simples , car c'est une vérité certaine que la grandeur des résultats est en raison directe de la simplicité des moyens.

En effet , que l'on mette en regard , d'un côté ;

le peu de fruit des mathématiques ordinaires ; et l'immense complication de leurs formules et de leurs théorèmes ; et de l'autre, l'abondante magnificence des êtres organisés, et le petit nombre d'élémens qui leur servent de base et de mobile, et l'on verra quelle idée l'on doit concevoir de la numération qui a pour objet les êtres organisés.

L'algèbre a conservé quelque trace de la virtualité des élémens de cette numération, en ce que, dans cette algèbre, les valeurs ou les lettres qui les représentent ne peuvent pas être placées les unes à côté des autres sans se multiplier, comme le font les puissances de la nature ; elle a conservé aussi quelques indices du mode de cette multiplication dans ce signe \times , qui exprime un croisement de puissances, ou l'union et l'équilibre entre la force et la résistance. Enfin, elle porte un indice frappant de ses rapports avec cette précieuse clef qui nous fut confiée et que nous n'avons plus. Cet indice se trouve dans les élémens matériels de l'algèbre, qui sont les coefficients, les signes, les lettres et les exposans ; élémens qui sont essentiellement constitutifs, et qui sont tellement indivis que jamais un seul d'entr'eux ne peut marcher sans tous les autres, ou bien, il n'exprimerait rien ; tandis qu'il y a, pour cette science algébrique, plusieurs autres élémens secondaires qui n'ont que des emplois accidentels.

Enfin, s'il y a une numération pour les êtres non organisés, et une pour les êtres organisés, il faut qu'il y en ait une pour les êtres organisés ; et celle-là est sans doute encore plus vive

et plus simple que les deux autres, car elle doit être de nature à ne pouvoir se faire connoître que par l'action même.

Ce sont toutes ces réflexions qui m'ont engagé à dire précédemment que les mathématiciens auroient besoin de *nombrer* les valeurs radicales des choses, au lieu de *compter* seulement leurs dimensions externes. Et cependant, non-seulement ce n'est pas à moi à leur enseigner la science des nombres, mais je ne me proposerois pas même de leur en donner une définition ; car, le plus grand préjudice que la vérité reçoive par la main des hommes, ce sont les définitions qui le lui ont occasionné, parce que, dans nos langues et dans les conceptions rétrécies, soit de celui qui écoute la définition, soit de celui qui la donne, elle n'embrasse qu'un point de l'objet, et que bientôt, une autre définition embrassant un autre point, va nécessairement porter la confusion là où on attendoit la lumière.

Un fleuve parcourt nombre de contrées, des plaines, des vallons, des bois, des champs, des lieux arides, des pays fertiles. Qu'un habitant de chacune de ces contrées me peigne le fleuve dans le lieu où il passe devant lui, chacune de ces peintures sera vraie, et cependant, elles se contrediront de manière qu'il me faudra les oublier toutes, ou les fondre ensemble, pour avoir une juste idée du fleuve.

On pourroit trouver le même défaut dans ce que les hommes appellent une explication ; car expliquer n'est pas démontrer : souvent même l'explication est la mort de la démonstration. Aussi,

les savans veulent tout nous expliquer , et c'est peut-être par cette raison-là qu'ils nous démontrent si peu de chose.

C'est sur-tout dans les nombres où le danger des définitions paroît renfermer le plus d'inconvéniens ; aussi , nous n'en ferons aucune , et on ne doit les peindre que par des images , quand on ne peut pas les peindre par leurs lois et par leurs faits ; car il ne faut pas confondre une image avec une définition. Si l'image est juste , elle représente l'objet aussi complètement que l'esprit peut le désirer , au lieu que la définition la plus parfaite ne peut manquer de le réduire , pour ne pas dire de l'estropier.

Enfin , les nombres ne sont que la traduction des vérités et des lois , dont le texte est dans Dieu , dans l'homme et dans la nature. Or , une traduction ne se définit ou ne s'explique et ne se prouve que par son texte même. Il faut donc , en fait de nombres , commencer par s'instruire à fonds de ce qui est contenu dans le texte , si l'on veut avoir le vrai sens de la traduction , et pour pouvoir se garder des fautes que les hommes ou les traducteurs ont pu faire et font tous les jours dans leurs versions.

Mais aussi nous sentons que si nous prenions bien soigneusement l'utile précaution d'étudier ces textes , nous ne pouvons plus limiter ce que nous aurions à attendre des nombres ou de ce qui n'est en effet que la vivante et active traduction de ces textes.

C'est pour cela que , quand on se réduit à les

considérer bien paisiblement, bien respectueusement, et en les mettant sans cesse en aspect de leur texte correspondant, ou en les asseyant sur leur base, on ne peut plus borner les clartés qu'ils pourroient nous rendre sur tous les objets quelconques de nos spéculations, et personne ne pourroit dire où ces nombres s'arrêteroient pour nous, puisqu'ils sont vivans.

Cela suffira pour faire pressentir aux mathématiciens la différence de ces nombres vifs à ceux qui sont les seuls guides des sciences humaines, où même encore, on n'emploie les nombres morts que sur des objets morts, ou sur l'écorce et les simples lois externes des choses physiques. Je ne sais pas même comment, dans la simple région des choses physiques, les hommes n'ont pas présumé qu'il leur fût possible d'aller plus loin qu'ils ne vont avec la numération, tandis qu'ils ont fait successivement différentes découvertes en ce genre, qui sembleroient autoriser leurs espérances.

En effet, l'arithmétique simple a déjà un avantage considérable sur la numération matérielle; l'algèbre en a encore plus sur l'arithmétique simple, et le calcul différentiel et intégral en a sur l'algèbre. Comment donc ne sentiroit-on pas que la région vive et active des choses physiques pourroit avoir un calcul qui lui fût propre et qui nous approchât autant de la vérité dans cet ordre-là que le calcul vulgaire nous en approche dans l'ordre externe?

Si nous montons plus haut que le physique matériel, il n'est pas douteux que le calcul montera

aussi avec nous, pour nous guider dans ces sublimes régions ; mais nous remarquerons là, comme dans les autres régions, que, plus nous nous élevons, plus le calcul devient simple, de façon que nous pourrions peut-être arriver jusqu'à un terme où le calcul et les choses fussent tellement unis que nous ne pussions pas les séparer, c'est-à-dire, jusqu'à un terme où les nombres ne fussent plus que les choses en activité, et où les choses ne fussent plus que les nombres en expression.

C'est alors que nous serions à couvert de l'erreur, car, au lieu d'étudier les choses, nous n'aurions plus qu'à les regarder, et au lieu de calculer les nombres, nous n'aurions plus qu'à peindre et recueillir leurs éternelles et invariables formules. Et je ne crains point de tromper l'homme, en lui disant que telle a été et telle est encore sa destination. Car enfin, les nombres ne peuvent manquer de nous montrer leurs racines dans leurs produits, puisqu'elles en sont inséparables.

FIN DU PREMIER VOLUME.

T A B L E

D E S M A T I E R E S

Contenues dans le premier volume.

<i>Index du plan de cet ouvrage.</i>	page 1
<i>De l'athéisme.</i>	2
<i>Conséquences cachées de l'opinion qui accorde la pensée aux animaux.</i>	12
<i>De l'organisation des êtres, et de la source de leurs propriétés.</i>	17
<i>De la sensation et du mot SENTIR.</i>	22
<i>De l'amour universel.</i>	32
<i>État primitif de l'homme.</i>	45
<i>De l'esprit des miroirs divins, spirituels, naturels, etc.</i>	50
<i>Du principe de la beauté.</i>	53
<i>Source de la primitive dégradation de l'homme.</i>	56
<i>Du premier adultère.</i>	61
<i>La mère de famille.</i>	66
<i>Résultats de la dégradation de l'homme.</i>	71
<i>Murmures de l'irréflexion.</i>	75
<i>Les maux et les biens s'étendent dans toute la circonscription de chaque chose.</i>	80
<i>Traditions-mères (qui ne sont pas des livres).</i>	83

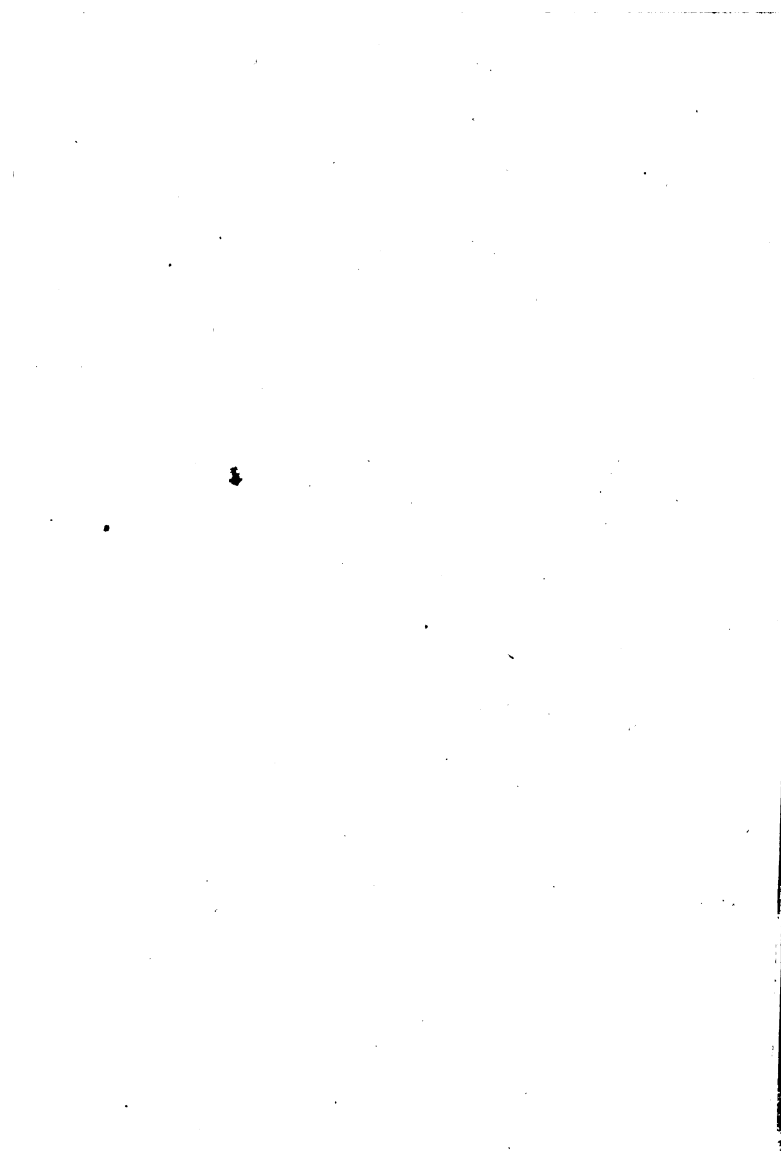
<i>Nécessité d'un sensible immatériel.</i>	88
<i>Le thermomètre</i>	101
<i>Origine de la politesse.</i>	103
<i>Sens inconnu de quelques usages familiers.</i>	105
<i>L'homme est le seul être de la nature, qui assai- sonne ses alimens.</i>	110
<i>De l'esprit des livres.</i>	111
<i>Faux argumens tirés de la nature.</i>	114
<i>Signes de désordre dans la nature; son apparence.</i>	120
<i>Toute la nature est en somnambulisme. Diffé- rence du somnambulisme au magisme.</i>	125
<i>Des élémens mixtes et de l'élément simple.</i>	129
<i>Preuve que la nature a pour objet de servir de prison ou d'absorbant à l'iniquité.</i>	132
<i>Nécessité de la fin des choses temporelles.</i>	135
<i>Etat de situation de la nature.</i>	137
<i>Force impulsive; force compressive.</i>	140
<i>Des pierres et des cristallisations.</i>	145
<i>De la végétation.</i>	152
<i>Des propriétés et de la forme du chêne.</i>	165
<i>Des propriétés du café.</i>	156
<i>De la vigne.</i>	157
<i>Des animaux.</i>	158
<i>D'une troisième nature, et des insectes.</i>	162
<i>La musique.</i>	170
<i>Destination de la musique.</i>	179
<i>De la danse.</i>	186
<i>De l'esprit astral ou sidérique.</i>	190
<i>Qu'est-ce qu'un monde? l'univers est-il un monde?</i>	202
<i>Si les autres mondes ou les astres sont habités par des hommes?</i>	212

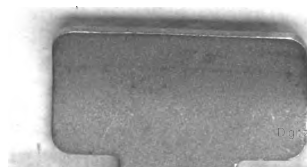
DES MATIÈRES.

ii

<i>Orgueil imputé mal-à-propos à ceux qui croient que la terre est la seule habitée, quoiqu'étant une si petite planète.</i>	215
<i>Des comètes et de leur destination.</i>	225
<i>Les étoiles.</i>	228
<i>Les taches du soleil.</i>	230
<i>De l'impénétrabilité de la matière, et de sa pénétrabilité.</i>	232
<i>Des deux gravités.</i>	238
<i>Dieu sans pesanteur : voilà pourquoi il ne peut pas passer; sa différence d'avec les esprits et la nature.</i>	247
<i>Rien ne se touche dans la nature.</i>	248
<i>De la durée.</i>	252
<i>Eminente propriété de la nature, en fait de signes.</i>	254
<i>Des correspondances, et des phénomènes de la nature.</i>	257
<i>Des différens modes d'action.</i>	261
<i>De la génération des ames.</i>	264
<i>Du génie et de l'esprit; influence des climats.</i>	268
<i>Des qualités occultes.</i>	271
<i>Matière organique.</i>	272
<i>Génération des élémens.</i>	276
<i>La moëlle.</i>	278
<i>Nourriture des êtres.</i>	283
<i>Le niveau.</i>	285
<i>La chaleur et la lumière.</i>	287
<i>Le mouvement.</i>	290
<i>De la synthèse et de l'analyse.</i>	293
<i>De l'esprit des sciences.</i>	300
<i>Les deux puissances, et les co-ordonnées.</i>	303

iv	TABLE DES MATIÈRES.	
	<i>De la quadrature, et des lunules d'Hippocrate de Chio.</i>	310
	<i>De la géométrie transcendante.</i>	313
	<i>De l'application des mathématiques aux diverses sciences.</i>	315
	<i>Des fractions et des infinis.</i>	319
	<i>Des différens objets de la numération.</i>	321





Digitized by Google

